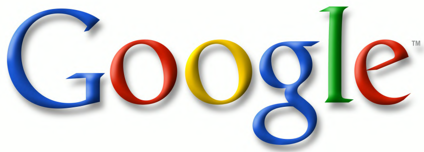




Le Tour de la France par deux Enfants

FONTAINE



Heath's Modern Language Series

LE TOUR DE LA FRANCE PAR DEUX ENFANTS

PAR

G. BRUNO, pseud.
Mme. Fouillée

ABRIDGED AND EDITED WITH NOTES AND VOCABULARY

BY

C. FONTAINE, B.L., L.D.
ASSISTANT PROFESSOR OF ROMANCE LANGUAGES IN COLUMBIA UNIVERSITY

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
BOSTON NEW YORK CHICAGO

I J 2

INTRODUCTION

THE title-page of the French edition of *Le Tour de la France par deux enfants* bears the following mention, "adopté et recommandé pour les bibliothèques scolaires et inscrit sur la liste des ouvrages fournis gratuitement par la Ville de Paris à ses écoles communales." This means that this work, the reading of which was recommended by the "Committee of Twelve of the Modern Language Association of America," is probably one of the books that have sold and still sell most extensively in France.

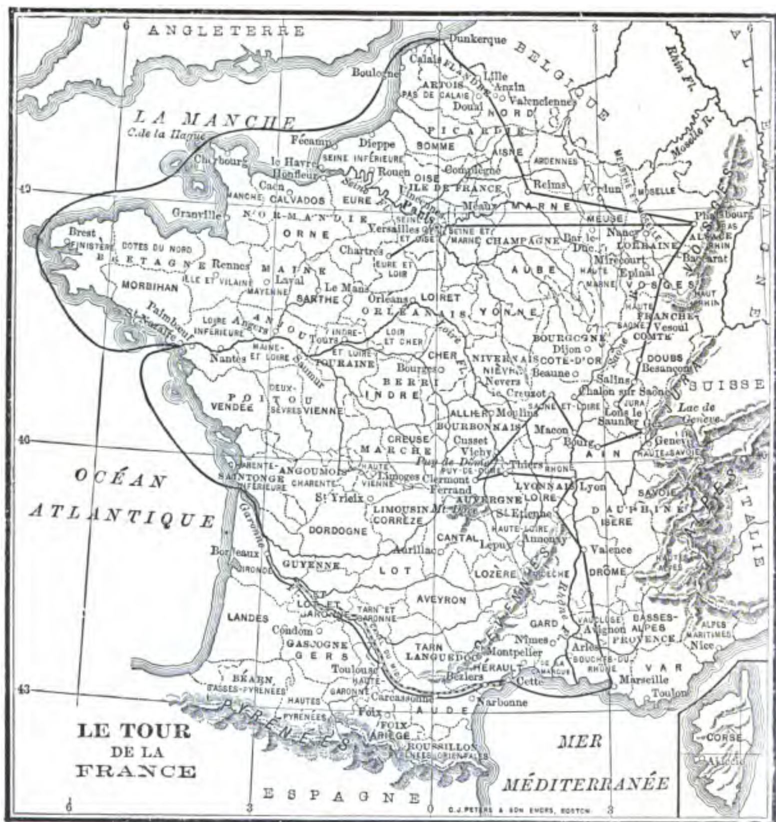
In its original form, however, it is far too large to be read with interest by American pupils, and it has therefore been reduced almost one half, being provided also with notes and a vocabulary to make it accessible for elementary classes.

A map has been added on which the itinerary of the two children André and Julien has been indicated. All the names of towns, rivers, and mountains for which no equivalent is to be found in English have been left out from the vocabulary and should be looked up on the map. Indeed, this volume to be read with interest should be studied with almost continuous reference to the map. In this manner pupils will intelligently follow the very extensive trip of the two

children through France and become acquainted with her people, customs, manners, and industries while acquiring at the same time an extensive and practical vocabulary, many of the words here used being those that are but seldom met with in purely literary productions. Inasmuch as the irregular forms of verbs have been included in the vocabulary, this text may be taken up during the second half of the first year, or at the beginning of the second, according to the age of pupils. It is hoped that in its Americanized garb *Le Tour de la France* will prove useful to both teachers and pupils.

C. FONTAINE.

CENTRAL HIGH SCHOOL,
WASHINGTON, D. C.,
January, 1901.



LE TOUR
DE LA
FRANCE

LE TOUR DE LA FRANCE

PAR DEUX ENFANTS

I

Par un épais brouillard du mois de septembre deux enfants, deux frères, sortaient de la ville de Phalsbourg en Lorraine. Ils venaient de[1] franchir la grande porte fortifiée qu'on[2] appelle *porte de France.*



PORTE FORTIFIÉE

Chacun d'eux était chargé d'un petit paquet de voyageur, soigneusement attaché et retenu sur l'épaule par un bâton. Tous les deux[3] marchaient rapidement, sans bruit; ils avaient l'air inquiet.[4]

L'aîné des deux frères, André, âgé de quatorze ans,

était un robuste garçon, si grand et si fort pour son âge qu'il paraissait avoir au moins deux années de plus. Il tenait par la main son frère Julien, un joli enfant de sept ans, frêle et délicat comme une fille, malgré cela courageux et intelligent plus que ne le[1] sont d'ordinaire les jeunes garçons de cet âge. A leurs vêtements de deuil, à l'air de tristesse répandu sur leur visage, on aurait pu deviner qu'ils étaient orphelins.

Lorsqu'ils se furent un peu éloignés[2] de la ville, le grand frère s'adressa à l'enfant et, à voix très basse, comme s'il avait eu crainte que les arbres mêmes de la route ne l'entendissent : — N'aie pas peur, mon petit Julien, dit-il; personne ne nous a vus sortir.

— Oh ! je n'ai pas peur, André, dit Julien; nous faisons notre devoir, Dieu nous aidera.

Tous les deux continuèrent à marcher résolument sous la pluie froide qui commençait à tomber. La nuit, qui était venue, se faisait de plus en plus noire. Pas une étoile au ciel ne se levait pour leur sourire; le vent secouait les grands arbres en sifflant d'une voix lugubre et envoyait des rafales d'eau au visage des enfants. N'importe, ils allaient sans hésiter, la main dans la main.[3]

Après plusieurs heures de fatigue et d'anxiété, ils virent enfin, tout au loin, à travers les arbres, une petite lumière se montrer, faible et tremblante comme une étoile dans un ciel d'orage. Prenant par un chemin de traverse, ils coururent vers la chaumière éclairée.

Arrivés devant la porte, ils s'arrêtèrent interdits, n'osant frapper. Une timidité subite les retenait. Il

était aisé de voir qu'ils n'avaient pas l'habitude de heurter aux portes pour demander quelque chose. André rassembla son courage.

— Julien, dit-il, cette maison est celle d'Étienne le sabotier, un vieil ami de notre père: nous ne devons pas craindre de lui demander un service. Prions Dieu afin qu'il permette qu'on nous fasse bon accueil.[1]

Et les deux enfants, frappant un coup timide, murmurèrent en leur cœur: — Notre Père, qui êtes[2] aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

— Qui est là? fit[3] du dedans une grosse voix rude.

André prononça son nom:

— André Volden.

Alors la porte s'ouvrit toute grande,[4] et la lumière de la lampe, tombant d'aplomb sur les petits voyageurs debout près du seuil, éclaira leurs vêtements trempés d'eau, leurs jeunes visages fatigués et interdits.

L'homme qui avait ouvert la porte, le père Étienne, les contemplait avec une sorte de stupeur:

— Mon Dieu! qu'y a-t-il,[5] mes enfants? dit-il en adoucissant sa voix, d'où venez-vous? où est le[6] père?

Et, avant même que les orphelins eussent eu le temps de répondre, il avait soulevé de terre le petit Julien et le serrait paternellement dans ses bras.

L'enfant, avec la vivacité de sentiment[7] naturelle à son âge, embrassa de tout son cœur[8] le vieil Étienne, et poussant un grand soupir: — Le père est au ciel, dit-il.

— Comment! s'écria Étienne avec émotion, mon brave[9] Michel est mort?

— Oui, répondit l'enfant. Depuis la guerre, sa jambe blessée au siège de Phalsbourg n'était plus so-

lide: il est tombé d'un échafaudage en travaillant à son métier de charpentier, et il s'est tué.[1]

— Hélas! pauvre Michel! dit Étienne, qui avait des larmes aux yeux; et vous, enfants, qu'allez-vous devenir?[2]

André voulut reprendre le récit du malheur qui leur était arrivé, mais le brave Étienne l'interrompit.

— Non, non, dit-il, je ne veux rien entendre maintenant, mes enfants; vous êtes mouillés par la pluie, il faut vous sécher au feu; vous devez avoir faim et soif, il faut manger.

Étienne aussitôt, faisant suivre d'actions ses paroles,[3] installa les enfants devant le poêle et ranima le feu. En un clin d'œil une bonne odeur d'oignons frits emplit la chambre, et bientôt la soupe bouillante fuma dans la soupière.

— Mangez, mes enfants, disait Étienne en fouettant les œufs pour l'omelette au lard.

Pendant que les enfants savouraient l'excellente soupe qui les réchauffait, le père Étienne confectionnait son omelette, et la femme du sabotier, enlevant un matelas de son lit, préparait un bon coucher aux petits voyageurs.

Le poêle ronflait gaîment. André, tout en mangeant, répondait aux questions du vieux camarade de son père et le mettait au courant de la situation.

Quant au petit Julien, il avait tant marché que ses jambes demandaient grâce[4] et qu'il avait plus sommeil que faim. Il lutta d'abord avec courage pour ne pas fermer les yeux, mais la lutte ne fut pas de longue durée, et il finit par s'endormir[5] avec la dernière bouchée dans la bouche.

Il dormait si profondément que la mère Étienne le déshabilla et le mit au lit sans réussir à l'éveiller.

Pendant que Julien dormait, André s'était assis auprès du père Étienne. Il continuait le récit des événements qui les avaient obligés, lui et son frère, à quitter Phalsbourg où ils étaient nés. Revenons[1] avec lui quelques mois en arrière.[2]

On se trouvait alors[3] en 1871, peu de temps après la dernière guerre avec la Prusse. A la suite de cette guerre, l'Alsace et une partie de la Lorraine, y compris[4] la ville de Phalsbourg, étaient devenues allemandes; les habitants qui voulaient rester Français étaient obligés de quitter leurs villes natales pour aller s'établir dans la vieille France.

Le père d'André et de Julien, un brave charpentier veuf de bonne heure, qui avait élevé ses fils dans l'amour de la patrie, songea comme tant d'autres Alsaciens et Lorrains à émigrer en France. Il tâcha donc de réunir quelques économies pour les frais du voyage, et il se mit à travailler avec plus d'ardeur que jamais. André, de son côté,[5] travaillait courageusement en apprentissage chez un serrurier.

Tout était prêt pour le voyage, l'époque même du départ était fixée, lorsqu'un jour le charpentier vint à tomber[6] d'un échafaudage. On le rapporta mourant chez lui.

Pendant que les voisins couraient chercher du secours, les deux frères restèrent seuls auprès du lit où leur père demeurait immobile comme un cadavre.

Le petit Julien avait pris dans sa main la main du

mourant, et il la baisait doucement en répétant à travers ses larmes, de sa voix la plus tendre: Père!... Père!...

Comme si cette voix si chère avait réveillé chez le blessé ce qui lui restait de vie, Michel Volden tressaillit, il essaya de parler, mais ce fut en vain; ses lèvres remuèrent sans qu'un mot pût sortir de sa bouche. Alors une vive anxiété se peignit[1] sur ses traits. Il sembla réfléchir, comme s'il cherchait avec angoisse le moyen de faire comprendre à ses deux enfants ses derniers désirs; puis, après quelques instants, il fit un effort suprême et, soulevant la petite main caressante de Julien, il la posa dans celle de son frère aîné. Épuisé par cet effort, il regarda longuement ses deux fils d'une façon expressive, et son regard profond, et ses yeux tristes semblaient vouloir leur dire: — Aimez-vous l'un l'autre,[2] pauvres enfants qui allez désormais rester seuls! Vivez toujours unis, sous l'œil de Dieu, comme vous voilà[3] à cette heure devant moi, la main dans la main.

André comprit le regard paternel, il se pencha vers le mourant:

— Père, répondit-il, j'élèverai Julien et je veillerai sur lui comme vous l'eussiez fait vous-même. Je lui enseignerai, comme vous le faisiez, l'amour de Dieu et l'amour du devoir: tous les deux nous tâcherons de devenir bons et vertueux.

Le père essaya un faible sourire, mais son œil, triste encore, semblait attendre d'André quelque autre chose.

André le voyait inquiet et il cherchait à deviner; il se pencha jusqu'auprès des lèvres du moribond, l'inter-

rogeant du regard. Un mot plus léger qu'un souffle arriva à l'oreille d'André : — France !

— Oh ! s'écria le fils aîné avec élan, soyez tranquille, cher père, je vous promets que nous demeurerons les enfants de la France ; nous quitterons Phalsbourg pour aller là-bas ; nous resterons Français, quelque peine qu'il faille souffrir pour cela.

Un soupir de soulagement s'échappa des lèvres paternelles. La main froide de l'agonisant serra d'une faible étreinte les mains des deux enfants réunies dans la sienne, puis peu d'instants après, Michel Volden exhala son dernier soupir.

Toute cette scène n'avait duré que quelques minutes ; mais elle s'était imprimée en traits ineffaçables dans le cœur d'André et dans celui du petit Julien.

Quelque temps après la mort de leur père, les deux enfants avaient songé à passer en France comme ils le lui avaient promis. Mais il ne leur restait plus d'autre parent qu'un oncle demeurant à Marseille, et celui-ci n'avait répondu à aucune de leurs lettres ; il n'y avait donc personne qui pût leur servir de tuteur. Dans ces circonstances, les Allemands refusaient aux jeunes gens orphelins la permission de partir, et les considéraient bon gré mal gré[1] comme sujets de l'Allemagne. André et Julien n'avaient plus alors d'autre ressource, pour rester fidèles et[2] à leur pays et[2] au vœu de leur père, que de passer la frontière à l'insu des Allemands et de se diriger vers Marseille, où ils tâcheraient de retrouver leur oncle. Une fois qu'ils l'auraient retrouvé, ils le supplieraient de leur venir en aide et de régulariser leur situation en Alsace : car

il restait encore une année entière accordée par la loi aux Alsaciens-Lorrains pour choisir leur patrie et déclarer s'ils voulaient demeurer Français ou devenir Allemands.

Tels étaient les motifs pour lesquels les deux enfants s'étaient mis en marche et étaient venus demander au père Étienne l'hospitalité.

Le lendemain, de bon matin, Mme Étienne était sur pied.

En vraie mère de famille,[1] elle visita les deux paquets de linge et d'habits que les deux voyageurs portaient sur l'épaule, et elle mit de bonnes pièces aux pantalons ou aux blouses qui en avaient besoin. Elle étendit tout autour les vêtements mouillés des enfants; lorsqu'ils furent secs, elle les brossa et tandis qu'elle pliait avec soin le gilet d'André, un petit papier bien enveloppé tomba d'une des poches.

— Oh! se dit l'excellente femme, ce doit être là qu'est renfermée toute la fortune de ces deux enfants; si, comme je le crains, la bourse est trop légère, on fera son possible[2] pour y ajouter quelque chose.

Et elle développa le petit paquet. — Dix, vingt, trente, quarante francs, se dit-elle; que c'est peu[3] pour aller si loin!... la route est bien longue d'ici à Marseille. Et les jours de pluie, et les jours de neige! car l'hiver bientôt va venir... Les yeux de la mère Étienne étaient humides.

— Et dire qu'avec si peu de ressources ils n'ont point hésité à partir!...

Pendant qu'elle songeait ainsi en son cœur, elle s'était approchée de son armoire et elle atteignait sa

petite réserve d'argent, bien petite, hélas! car le père et la mère Étienne avaient cruellement souffert des malheurs de la guerre. Néanmoins, elle y prit deux pièces de cinq francs et les joignit à celles d'André:

— Étienne sera content, dit-elle: il m'a recommandé de faire tout ce que je pourrais pour les enfants de son vieux camarade.

Quand elle eut glissé dans la bourse les pièces d'argent:

— Ce n'est pas le tout, dit-elle; examinons ce petit rouleau qui enveloppait la bourse, et voyons si nos orphelins ont songé à se procurer de bons papiers, attestant qu'ils sont d'honnêtes enfants et non des vagabonds sans feu ni lieu ...[1] Ah! voici d'abord le certificat du patron d'André:

> « J'atteste que le jeune André Volden a travaillé chez moi dix-huit mois entiers sans que j'aie eu un seul reproche à lui faire. C'est un honnête garçon, laborieux et intelligent: je suis prêt à donner de lui tous les renseignements que l'on voudra. Voici mon adresse; on peut m'écrire sans crainte.
>
> PIERRE HETMAN,
> maître serrurier, établi depuis
> trente ans à Phalsbourg. »

— Bien, cela! dit Mme Étienne en repliant le certificat. Et ceci, qu'est-ce? Ah! c'est leur extrait de naissance,[2] très bien. Enfin, voici une lettre de maître Hetman à son cousin, serrurier à Épinal, pour le prier d'occuper André un mois: André portera ensuite son livret d'ouvrier[3] à la mairie d'Épinal et M. le Maire y mettra sa signature. De mieux en mieux. Les

chers enfants n'ont rien négligé: ils savent que tout ouvrier doit avoir des certificats en règle. Allons, espérons en la Providence! tout ira bien.

Lorsque Julien et André s'éveillèrent, ils trouvèrent leurs habits en ordre et tout prêts à être mis; et cela leur parut merveilleusement bon, car les pauvres enfants, ayant perdu leur mère de bonne heure, n'étaient plus accoutumés à ces soins et à ces douces attentions maternelles.

Julien, dès qu'il fut habillé, peigné, le visage et les mains bien nets, courut avec reconnaissance embrasser Mme Étienne, et la remercia d'un si grand cœur qu'elle en fut tout émue.



LE SABOTIER DES VOSGES

— Cela est bel et bon,[1] répondit-elle gaîment, mais il faut déjeuner. Vite, les enfants,[2] prenez ce pain et ce fromage, et mangez.

Pendant qu'André et Julien mangeaient, Étienne entra.

— Enfants, dit le sabotier en se frottant les mains, je n'ai pas perdu mon temps: j'ai travaillé pour vous depuis ce matin. D'abord, je vous ai trouvé deux places dans la charrette d'un camarade qui va chercher

des foins tout près de Saint-Quirin, village voisin de la frontière, où vous coucherez ce soir. On vous descendra[1] à un quart d'heure du village. Cela économisera les petites jambes de Julien et les tiennes, André. Ensuite j'ai écrit un mot de billet que voici, pour vous recommander à une vieille connaissance que j'ai aux environs de Saint-Quirin, Fritz, ancien garde forestier de la commune. Vous serez reçus là à bras ouverts, les enfants, et vous y dormirez une bonne nuit. Enfin, ce qui vaut mieux encore, Fritz vous servira de guide[2] le lendemain dans la montagne, et vous mènera hors de la frontière par des chemins où vous ne rencontrerez personne qui puisse vous voir. C'est un vieux chasseur que[3] l'ami Fritz, un chasseur qui connaît tous les sentiers de la montagne et de la forêt. Soyez tranquilles, dans quarante-huit heures vous serez en France.

— Oh ! monsieur Étienne, s'écria André, vous êtes bon pour nous comme un second père !

Vers le milieu de l'après-midi, la carriole dont avait parlé le père Étienne s'arrêta sur la grande route ;[4] le charretier, comme cela était convenu, siffla de tous ses poumons[5] pour avertir les jeunes voyageurs.

A ce signal, André et Julien saisirent rapidement leur paquet de voyage ; ils embrassèrent de tout leur cœur la mère Étienne, et aussitôt le sabotier les conduisit vers la carriole.

Le charretier fit claquer son fouet et le cheval se mit au petit trot.[6]

II

Une déception attendait nos jeunes amis à leur arrivée dans la maison isolée du garde Fritz, située aux environs de la forêt. Fritz, grand vieillard à barbe grise, d'une figure énergique, était étendu sur son lit qu'il n'avait pas quitté depuis plusieurs jours. Le vieux chasseur était tombé en descendant la montagne et s'était fait une fracture à la jambe.[1]

— Voyez, mes enfants, dit-il après avoir lu la lettre; je ne puis bouger de mon lit. Comment pourrais-je vous conduire? Et je n'ai auprès de moi que ma vieille servante, qui ne marche pas beaucoup mieux que moi.

André fut consterné, mais il n'en voulut rien faire voir[2] pour ne point inquiéter le petit Julien.

Toute la nuit il dormit peu. Le lendemain matin de bonne heure, il se souvint d'avoir vu dans la chambre du garde forestier une grande carte du département, pendue à la muraille: c'était une de ces belles cartes dessinées par l'état-major de l'armée française, et où se trouvent indiqués jusqu'aux[3] plus petits chemins.

— Je vais l'étudier, dit André, je dois passer la frontière et je la passerai.

Le garde Fritz approuva la résolution et la fermeté d'André. — A la bonne heure! dit-il. Quand on veut être un homme, il faut apprendre à se tirer d'affaire soi-même.[4] Voyons, mon jeune ami, décrochez-moi[5] la carte: si je ne puis marcher, du moins je puis parler.

Vous avez si bonne volonté[1] et je connais si bien le pays, que je pourrai vous expliquer votre chemin.

Alors tous deux, penchés sur la carte, étudièrent le pays.

Le garde parlait, montrant du doigt les routes, les sentiers, les raccourcis, faisant la description minutieuse de tous les détails du chemin. André écoutait; puis il essaya de répéter les explications; enfin il dessina lui-même tant bien que mal[2] sa route sur un papier, avec les différents accidents de terrain[3] qui lui serviraient comme de jalons pour s'y reconnaître.

« Ici, écrivait-il, une fontaine; là, un groupe de hêtres à travers les sapins; plus loin, un torrent avec le gué pour le franchir, un roc à pic que contourne le sentier, une tour en ruines.»

Enfin rien de ce qui pouvait aider le jeune voyageur ne fut négligé. — Tout ira bien, lui disait Fritz, si vous ne vous hâtez pas trop. Rappelez-vous que, quand on se trompe de chemin[4] dans les bois ou les montagnes, il faut revenir[5] tranquillement sur ses pas,[5] sans perdre la tête et sans se précipiter: c'est le moyen de retrouver bientôt le vrai sentier.

Quand la brune fut venue, André et Julien se remirent en route, après avoir remercié de tout leur cœur le garde Fritz, qui de son lit leur répétait en guise d'adieu:

« Courage, courage! avec du courage et du sangfroid on vient à bout de tout.»

III

A L'OUEST, derrière les Vosges, le soleil venait de se coucher; la campagne s'obscurcissait. Sur les hautes cimes de la montagne, au loin, brillaient les dernières lueurs du crépuscule, et les noirs sapins, agitant leurs bras au souffle du vent d'automne, s'assombrissaient de plus en plus.

Les deux frères avançaient sur le sentier, se tenant par la main; bientôt ils entrèrent au milieu des bois qui couvrent toute cette contrée.

André avait tant étudié le pays toute la journée, qu'il lui semblait le reconnaître comme s'il y avait déjà passé. Malgré cela, il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion: c'était la première fois qu'il suivait ainsi les sentiers de la montagne, et cela dans l'obscurité du soir.

A un carrefour les enfants s'arrêtèrent, puis après un petit temps de repos ils se remirent en route. Mais tout à coup l'obscurité augmenta. Julien effrayé se serra plus près de son grand frère.

Bientôt les étoiles qui les avaient guidés jusqu'alors disparurent. Un nuage s'était formé au sommet de la montagne, et, grossissant peu à peu, il l'avait enveloppée tout entière. Les enfants eux-mêmes se trouvèrent bientôt au milieu de ce nuage. Entourés de toutes parts d'un brouillard épais, ils ne voyaient plus devant eux.

Ils n'avaient plus qu'un parti à prendre: attendre. André s'approcha d'un grand sapin dont les bran-

ches s'étendaient en parasol et pouvaient leur servir d'abri contre la rosée nocturne.

— Viens, dit-il à son jeune frère, viens près de moi : nous serons bien là[1] pour attendre.

Julien s'approcha, silencieux ; André s'aperçut que, sous l'humidité glaciale du brouillard, l'enfant frissonnait ; ses petites mains étaient tout engourdies par le froid.


LA HALTE SOUS LE SAPIN

— Pauvre petit, murmura André, assieds-toi sur mes genoux : je vais te couvrir avec les vêtements renfermés dans notre paquet de voyage ; cela te réchauffera, et, si tu peux dormir en attendant que le brouillard se lève, tu reprendras des forces pour la longue route qu'il nous reste à faire.

L'enfant était si las qu'il ne fit aucune objection et bientôt il s'endormit.

Peu à peu la douce tranquillité du sommeil de Julien sembla gagner André, lui aussi.[2] Dans l'immobilité qu'il gardait pour ne pas éveiller l'enfant, il sentit ses

yeux s'appesantir par la fatigue. Il eut beau lutter[1] avec fermeté contre le sommeil, malgré lui ses paupières se fermèrent à demi.

Après un temps assez long, comme il était à moitié plongé dans une sorte de rêve, il lui sembla, à travers ses paupières demi-closes, apercevoir une faible clarté. Il tressaillit, et, secouant par un dernier[2] effort le sommeil qui l'envahissait, il ouvrit les yeux tout grands. La lune venait de se lever.

Le cœur d'André battit de joie. Il serra son jeune frère dans ses bras.

— Réveille-toi, mon Julien, s'écria-t-il; regarde! le brouillard et l'obscurité sont dissipés; nous allons pouvoir enfin repartir.

Julien ouvrit les yeux; en voyant ce ciel lumineux, il se mit à sourire naïvement, et, frappant ses petites mains l'une contre l'autre, il sauta de plaisir.

Aussitôt on refit les paquets de voyage. Cette gaie lumière avait fait oublier les fatigues précédentes. Les deux enfants reprirent allègrement leur bâton;[3] tout en marchant, on mangea une petite croûte de pain, et on se rafraîchit en partageant une pomme que la mère Étienne avait mise dans la poche de Julien.

Les enfants continuèrent à marcher courageusement tout le reste de la nuit, et aussi vite qu'ils pouvaient. Le ciel était si lumineux que la route était devenue facile à reconnaître. Au petit jour[4] ils étaient sur l'autre versant de la montagne, sur le sol français; alors se jetant à genoux ils s'écrièrent: « France aimée, nous sommes tes enfants, et nous voulons devenir dignes de toi!» Puis ils se relevèrent, se remirent bravement en marche et lorsque le soleil parut, em-

pourprant les cimes des Vosges, ils étaient déjà loin de la frontière, hors de tout danger; et, se tenant toujours par la main, ils marchaient joyeusement sur une route française, marquant le pas[1] comme de jeunes conscrits.

IV

Après plusieurs temps de repos suivis de marches courageuses, les deux enfants aperçurent enfin vers midi la petite pointe du clocher de Celles.[2] Fritz leur avait laissé un mot de recommandation pour la veuve d'un cultivateur de ce village, et ils se réjouissaient d'arriver.

Ils cherchèrent la demeure de la veuve dont ils avaient l'adresse. On leur indiqua une ferme située à l'extrémité du village et ils s'avancèrent vers la maison.

La fermière vint sur le pas de sa porte et regarda les enfants qui s'approchaient d'elle, chapeau à la main.

Dès le premier coup d'œil la ménagère, femme d'ordre et de soin,[3] fut bien prévenue en faveur des enfants. Aussi, lorsqu'elle eut lu le billet de Fritz, elle fut tout à fait gagnée à leur cause.

Elle les accueillit aussitôt avec empressement, et, comme on se mettait à table, elle les plaça auprès d'elle.

Le dîner était frugal, mais l'accueil de la ménagère était si cordial et nos jeunes voyageurs si fatigués, qu'ils mangèrent du meilleur appétit la soupe aux choux[4] et la salade de pommes de terre.

Après le dîner, la fermière les envoya jouer avec ses propres enfants. On fit une grande partie de barres ce qui excita l'appétit de toute cette jeunesse[1] et le souper parut excellent; mais André et Julien, qui se ressentaient de leur course de nuit,[2] trouvèrent bien meilleur encore le bon lit que la fermière leur avait préparé; ils dormirent d'un seul somme[3] jusqu'au lendemain.

Ils auraient dormi plus longtemps sans doute si la fermière n'avait pris soin de les éveiller.

— Levez-vous, enfants; je connais, à deux heures d'ici,[4] un cultivateur qui va chaque semaine à Épinal; il vous prendra dans sa voiture si vous allez le trouver assez matin.[5]

Julien et André sortirent du lit: quoiqu'il leur semblât n'avoir pas dormi la moitié de leur content,[6] ils s'habillèrent à la hâte. Ils se lavèrent à grande eau[7] le visage et les mains, ce qui acheva de les éveiller et de les rendre dispos. Puis ils firent[8] leur prière tous deux et poliment allèrent dire bonjour à la fermière.

Elle leur mit à chacun une écuelle de soupe de lait entre les mains. Ils eurent bientôt mangé, et au bout de peu de temps ils étaient prêts à partir, tenant leur paquet de vêtements et leur bâton.

Tous deux, avant de se mettre en route, allèrent remercier la fermière qui les avait traités comme ses enfants, et puis ils partirent.

V

Le soir, grâce à la voiture du fermier, les enfants arrivèrent à Épinal, où André se proposait de travailler un mois pour obtenir un bon certificat de son patron et du maire de la ville.

Épinal est une petite ville animée, chef-lieu du département[1] des Vosges. Les enfants traversèrent sur un pont la Moselle qui arrose la ville et s'y divise en plusieurs bras. Ils furent d'abord embarrassés au milieu de toutes les rues qui s'entre-croisaient; mais, après s'être informés poliment de leur chemin, ils arrivèrent chez une parente de la fermière qui leur avait donné la veille l'hospitalité à Celles.

Ils lui dirent qu'ils venaient de la part de[2] la fermière et lui demandèrent de les prendre en pension, c'est-à-dire de les loger et de les nourrir, pendant le mois qu'ils allaient passer à Épinal. André eut soin d'ajouter qu'ils avaient quelques économies et paieraient le prix que la bonne dame fixerait.

Mme Gertrude (c'est ainsi qu'on l'appelait[3]) fit les plus grandes difficultés. C'était une petite vieille voûtée, ridée, mais l'œil vif et observateur. Elle était assise auprès de la fenêtre devant une machine à coudre, le pied posé sur la pédale de la machine et la main sur l'étoffe pour la diriger. Elle interrompit son travail afin de questionner les enfants, parut hésitante:

— Je suis trop âgée, dit-elle, pour prendre un pareil embarras.

Puis, rajustant ses lunettes, pour observer encore

mieux les enfants inconnus qui lui arrivaient et qu'elle avait laissés tout le temps debout sur le seuil de sa porte, elle finit par dire :[1]

— Entrez toujours,[2] je vous coucherai ce soir ; après cela nous verrons, vous et moi, ce que nous avons de mieux à faire.

Les deux enfants fort interdits entrèrent dans la maison de la vieille dame. Elle ouvrit un cabinet où il y avait un grand lit, deux chaises et une petite table.

— C'est l'ancienne chambre de mon fils, dit-elle ; mon fils est mort dans la dernière guerre.

Elle s'arrêta, poussant un long soupir. — Prenez sa chambre pour ce soir, ajouta-t-elle ; plus tard nous verrons.

Elle referma la porte brusquement et s'éloigna, les laissant fort attristés de l'accueil qui leur était fait.[3] Julien surtout était confondu, car il voyait que la vieille dame se méfiait d'eux ; il se jeta au cou de[4] son frère.

— Oh ! André, s'écria-t-il, il vaudrait mieux aller ailleurs. Nous serons trop malheureux de passer un mois chez quelqu'un qui nous prend, bien sûr, pour des vagabonds ... Pourtant, ajouta l'enfant, nous sommes bien propres, et nous nous étions présentés si poliment !

— Julien, dit André courageusement, ailleurs ce serait sans doute tout pareil, puisque personne à Épinal ne nous connaît. Ici, au moins, nous sommes sûrs d'être chez une brave et digne femme, car la fermière nous l'a dit. Tu sais bien, Julien, qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine. Au lieu de nous désoler, faisons tout ce que nous pourrons afin de gagner sa

confiance... Pour commencer, puisqu'il n'est pas encore sept heures, je vais lui demander où demeure le maître serrurier pour lequel j'ai une recommandation. J'irai le voir tout de suite, et, si j'obtiens de l'ouvrage, la dame Gertrude verra bien que nous sommes d'honnêtes enfants qui voulons travailler et gagner son estime. Tu sais bien, Julien, qu'on estime toujours ceux qui travaillent.

— Et moi? dit Julien.

— Toi, mon frère, reste à m'attendre: je crois que cela vaut mieux.

Et André partit dans la direction que lui indiqua la mère Gertrude, tandis que Julien, poussant un gros soupir, regardait son frère s'éloigner.

Il n'osait s'approcher de dame Gertrude, qui, sans s'occuper de l'enfant, s'était remise à sa machine à coudre et travaillait avec activité, car elle ne perdait jamais une minute. Enfin la petite vieille se leva, rangea son ouvrage avec soin, et prit sa cruche pour aller à la fontaine. Elle passa près de Julien sans rien dire, marchant toute voûtée, à pas lents, et respirant d'un air fatigué.

L'enfant, en la regardant passer ainsi, faible et cassée, se sentit ému. Il était habitué à respecter les vieillards, et obligeant de son naturel.[1] Il sut donc vaincre la crainte qu'elle lui inspirait, il fit deux pas en courant pour la rattraper et, tout rougissant, il lui demanda:

— Voulez-vous, madame, que j'aille vous chercher de l'eau?

La petite vieille surprise releva la tête: — C'est que,[2] dit-elle, j'ai peur que vous ne cassiez ma cruche.

— Oh! que[1] non, dit l'enfant; je vais bien faire attention,[2] soyez tranquille.

Et lestement il partit à la fontaine. Il revint bientôt, portant avec précaution la précieuse cruche, qui, bien sûr, était plus vieille que lui, car la mère Gertrude était si soigneuse qu'elle ne cassait jamais rien.

Et la petite vieille sourit si amicalement à Julien qu'il se sentit tout réconforté.

Lorsque André rentra une heure plus tard, il trouva Julien bien affairé. Assis en face de la mère Gertrude, il lui aidait à écosser sa récolte de haricots; car la bonne dame avait un bout de jardin,[3] derrière sa maison, et, l'été ayant été favorable, elle avait fait une belle récolte de haricots, pois, et autres plantes légumineuses.

André fut émerveillé de voir l'enfant et la vieille dame causer tous deux comme d'anciennes connaissances, et il acheva de rompre la glace en annonçant qu'il avait de l'ouvrage pour le lendemain même, et que son nouveau patron lui avait promis de faire entrer Julien à l'école.[4]

Mme Gertrude parut alors aussi satisfaite que les enfants eux-mêmes. Elle trempa la soupe,[5] qui était cuite à point,[6] et les trois nouveaux amis soupèrent ensemble avec plus d'entrain qu'on n'eût pu le croire une heure auparavant.

VI

Deux jours après leur arrivée à Épinal, grâce à l'activité d'André, grâce à celle de Mme Gertrude, nos enfants étaient complètement installés. André travaillait toute la journée à l'atelier de son patron, faisant rougir[1] au feu de la forge le fer qu'il façonnait ensuite sur l'enclume, et qui devenait entre ses mains tantôt une clef, tantôt un ressort de serrure ou un verrou. A ses moments perdus[2] le jeune serrurier, voulant se rendre utile à la mère Gertrude, fit la revue[3] de toutes les serrures et ferrures de la maison: il joua[4] si bien du marteau et de la lime qu'il remit tout à neuf,[5] au grand étonnement de la bonne vieille.

Mais tout cela ne fut pas long à faire, car la maison de la mère Gertrude n'était pas grande; aussi il ne tarda pas à se trouver inoccupé le soir, au retour de l'atelier.

— André, lui dit Mme Gertrude, vous n'allez plus à l'école, vous voilà[6] maintenant un jeune ouvrier; mais ce n'est point une raison, n'est-ce pas, pour cesser de vous instruire?

André fit ce que lui conseillait la mère Gertrude, et désormais il alla chaque soir au cours d'adultes.[7]

Julien, de son côté, suivait l'école bien régulièrement et bientôt il rapporta à la maison des livres que lui prêtait l'instituteur et qu'il lisait le soir à haute voix. Les jours où il n'y avait pas de classes d'adultes, André passait la soirée avec son frère et la mère Gertrude. Le temps alors s'écoulait encore plus gaiement que de coutume.

VII

— JULIEN, dit un jour la mère Gertrude, c'est aujourd'hui la foire d'Épinal. Il fait beau temps, et vous n'avez pas de classe: venez avec moi. Nous irons acheter ma provision d'oignons et de châtaignes pour l'année, et nous la rapporterons tous les deux.

Julien, bien content, prit deux sacs sous son bras, Mme Gertrude un panier, et l'on partit pour la foire.

Les magasins avaient leurs plus beaux étalages: Julien et la mère Gertrude s'arrêtaient de temps en temps pour les regarder. On parcourut ensuite le marché pour se mettre au courant des prix, et on fit les achats: on emplit un sac d'oignons, l'autre de châtaignes, et le panier de pommes.

Mais tout cela était lourd à porter. L'enfant et la bonne vieille avisèrent un banc à l'écart sur une place, et l'on s'assit pour se reposer en mangeant une belle pomme que la marchande avait offerte à Julien.

— Que[1] de choses il y a à la foire! dit Julien, qui était enchanté de sa promenade. Je me suis beaucoup amusé à regarder le grand magasin de verrerie; au soleil, cela brillait comme des étoiles.

— Savez-vous d'où venaient toutes ces verreries, Julien?

Julien réfléchit. — Oh! dit-il, je sais cela, car c'est dans la Meurthe, où je suis né, que ces belles choses se font.[2] Je sais qu'il y a une grande cristallerie à Baccarat. Mais dites-moi, madame Gertrude, d'où viennent donc toutes ces images grandes et petites qu'un

marchand avait étalées à la foire, le long d'un mur,[1] et que vous m'avez laissé regarder tout à mon aise?[2]

— Mon enfant, tout cela se fabrique ici même,[3] à Épinal. Le papier qu'on fait ici sera peut-être recouvert de ces dessins coloriés, qui s'en iront ensuite par toute la France pour amuser les enfants. Nos papeteries, nos imageries, nos fabriques de papiers peints pour tapisseries[4] sont connues partout. Nous avons aussi dans notre département la petite ville de Mirecourt, où se fabrique une très grande quantité d'instruments de musique, des violons, des flûtes, des clarinettes, des orgues de Barbarie[5] comme celui qui joue là-bas sur un coin de la place, mais les hommes ne sont pas seuls à bien travailler en Lorraine.

— Oui, dit Julien, les femmes lorraines savent faire de jolies broderies, et j'en ai vu à bien des étalages aujourd'hui; mais je n'entends rien à cela, moi.[6]

— D'autres que vous s'y entendent, Julien; les broderies de Nancy, d'Épinal et de toute la Lorraine se vendent dans le monde entier. Les navires en emportent des cargaisons jusque dans les Indes; c'est le travail de nos paysannes, de nos filles du peuple qu'on se dispute ainsi.[7] Nous avons 35,000 brodeuses en Lorraine. Mais, si vous ne regardez pas volontiers les broderies et les dentelles, je vous ai vu pourtant vous arrêter fort en admiration devant une vitrine de fleurs artificielles.

— Oh! c'est vrai, dit Julien, il y a un rosier dans un pot qui ressemble si bien à un rosier pour de bon,[8] que je n'aurais jamais voulu croire qu'il fût en papier, si ce n'était vous, madame Gertrude, qui me l'eûssiez assuré.

— D'où viennent ces fleurs, Julien?

— Je n'en sais rien du tout, mais elles sont bien jolies.

— Elles viennent de l'ancienne capitale de la Lorraine, de Nancy, une grande et belle ville de 88 000 âmes. Nancy est la seule ville de France qui rivalise avec Paris pour les fleurs artificielles.

VIII

Un jour Julien arriva de l'école bien satisfait, car il avait été le premier de sa classe, et il avait beaucoup de bons points.[1]

— Puisque vous avez si joliment travaillé, Julien, dit Mme Gertrude, je vais vous raconter une histoire. C'est celle d'un des plus grands peintres qui aient jamais existé. Il s'appelait Claude Gelée, et on l'a surnommé le Lorrain en l'honneur de son pays, car il est né dans ce département et en est une des gloires.[2] Ce petit Claude était fils de simples domestiques. Dans son enfance on le croyait presque imbécile, tant son intelligence était lente et tant il avait de peine à apprendre.

— Le pauvre enfant qui était si mal partagé de la nature eut encore le malheur de perdre son père et sa mère dès l'âge de douze ans. Resté orphelin, on le mit en apprentissage chez un pâtissier, mais il ne put jamais apprendre à faire de bonne pâtisserie. Son frère aîné, qui était dessinateur, voulut lui enseigner le dessin : il ne put y réussir.

Enfin un parent du jeune Claude l'emmena à Rome.

C'était en Italie et à Rome que se trouvaient alors les plus grands peintres. Le petit Claude fut placé à Rome au service d'un peintre pour apprêter ses repas et aussi pour broyer ses couleurs.

Peu à peu il prit goût à[1] la peinture, et son maître lui donna quelques leçons.

Lorsque Claude venait à sortir de la ville et qu'il parcourait la campagne, il restait des heures entières à regarder les paysages, les arbres, les prairies, le soleil qui s'élevait ou se couchait sur les montagnes.

Claude était maintenant sorti de ce long sommeil où s'était écoulée son enfance. Il essaya de transporter sur les tableaux les paysages qui le frappaient, et il y réussit si bien que, dès l'âge de vingt-cinq ans, il s'était rendu illustre. Il travailla beaucoup et devint très riche, car ses tableaux se vendaient à des prix fort élevés. De nos jours,[2] leur valeur n'a fait qu'augmenter avec le temps, et on estime à un demi-million quatre tableaux de Claude le Lorrain qui ornent aujourd'hui le palais de Saint-Pétersbourg. Ceux que nous avons à Paris, au musée du Louvre,[3] sont d'un prix inestimable.

IX

Le samedi suivant, Julien fut encore le premier; il était si content, qu'il sautait de plaisir en revenant de l'école.

Mme Gertrude était assise à sa fenêtre devant sa machine à coudre. La fenêtre était ouverte, car il faisait beau temps.

En relevant la tête Mme Gertrude aperçut de loin le petit garçon: à son air satisfait elle devina vite qu'il avait de bonnes nouvelles; elle lui sourit donc; l'enfant aussitôt éleva en l'air[1] ses bons points et accourut à toutes jambes[2] pour les lui mettre dans la main.

— Vous êtes un brave enfant, Julien; embrassez-moi, et dites-moi ce qui vous ferait le plus de plaisir, car je veux vous récompenser.

— Peut-être bien,[3] dit-il, qu'en cherchant dans votre mémoire vous y retrouveriez encore une histoire à me raconter, comme celle de Claude le Lorrain.

— Eh bien! Julien, puisque vous aimez tant la Lorraine et que j'ai commencé à vous parler des grands hommes qu'elle a donnés à la patrie, je veux bien continuer.

— Vous saurez d'abord, Julien, que, toutes les fois qu'il s'est agi de[4] défendre la France, la Lorraine a fourni des hommes résolus et de grands capitaines. Nancy a vu naître Drouot, fils d'un pauvre boulanger, célèbre par ses vertus privées comme par ses vertus militaires, et que Napoléon Ier appelait *le sage*. Bar-le-Duc, le chef-lieu du département de la Meuse, nous a donné Oudinot, qui fut blessé trente-cinq fois dans les batailles, et Exelmans, autre modèle de bravoure. Le général Chevert, de Verdun, défendit une ville avec quelques centaines d'hommes seulement et donna l'exemple d'une valeur inflexible. Et votre ville de Phalsbourg, petit Julien, elle a vu naître le maréchal Lobau, encore le fils d'un boulanger, qui devint un de nos meilleurs généraux et dont on disait: « Il est invariable comme le devoir.»[5]

Mais si les hommes, en Lorraine, se sont illustrés à

défendre la patrie, sachez qu'une femme de la Lorraine, une jeune fille du peuple, Jeanne Darc, s'est rendue encore plus célèbre. Écoutez son histoire:

I. Jeanne Darc était née à Domremy, dans le département des Vosges où nous sommes, et elle n'avait jamais quitté son village.

Bien souvent, tandis que ses doigts agiles dévidaient la quenouille de lin, elle avait entendu dans la maison de son père raconter la grande misère qui régnait alors au pays de France. Depuis quatre-vingts ans la guerre et la famine duraient. Les Anglais étaient maîtres de presque toute la France; ils s'étaient avancés jusqu'à Orléans et avaient mis le siège devant cette ville; ils pillaient et rançonnaient le pauvre monde. Les ouvriers n'avaient point de travail, les maisons abandonnées s'effondraient, et les campagnes désertes étaient parcourues par les brigands. Le roi Charles VII, trop indifférent aux misères de son peuple, fuyait devant l'ennemi, oubliant dans les plaisirs et les fêtes la honte de l'invasion.

Lorsque la simple fille songeait à ces tristes choses, une grande pitié la prenait. Elle pleurait, priant de tout son cœur Dieu et les saintes du paradis de venir en aide à ce peuple de France que tout semblait avoir abandonné.

Un jour, à l'heure de midi, tandis qu'elle priait dans le jardin de son père, elle crut entendre une voix s'élever: — Jeanne, va trouver le roi de France; demande-lui une armée, et tu délivreras Orléans.

Jeanne était timide et douce; elle se mit à fondre en larmes.[1] Mais d'autres voix continuèrent à lui or-

donner de partir, lui promettant qu'elle chasserait les Anglais.

Persuadée enfin que Dieu l'avait choisie pour délivrer la patrie, elle se résolut à partir.

Tout d'abord[1] elle fut traitée de folle, mais la ferme douceur de ses réponses parvint à convaincre les plus incrédules. Le roi lui-même finit par croire[2] à la mission de Jeanne, et lui confia une armée.

A ce moment les Anglais étaient encore devant Orléans, et toute la France avait les yeux fixés sur la malheureuse ville, qui résistait avec courage, mais qui allait bientôt manquer de vivres. Jeanne, à la tête de sa petite armée, pénétra dans Orléans malgré les Anglais. Elle amenait avec elle un convoi de vivres et de munitions.

Les courages se ranimèrent.[3] Alors Jeanne, entraînant le peuple à sa suite, sortit de la ville pour attaquer les Anglais.

Dès la première rencontre, elle fut blessée et tomba de cheval. Déjà le peuple, la croyant morte, prenait la fuite: mais elle, arrachant courageusement la flèche restée dans la plaie et remontant à cheval, courut vers les retranchements des Anglais. Elle marchait au premier rang et enflammait ses soldats par son intrépidité: toute l'armée la suivit, et les Anglais furent chassés. Peu de jours après, ils étaient forcés de lever le siège.

Après Orléans, Jeanne se dirigea vers Reims, où elle voulait faire sacrer le roi. D'Orléans à Reims la route était longue, couverte d'ennemis. Jeanne les battit à chaque rencontre, et son armée entra victorieuse à Reims,[4] où le roi fut sacré dans la grande cathédrale.

Jeanne déclara alors que sa mission était finie et qu'elle devait retourner à la maison de son père. Mais le roi n'y voulut pas consentir et la retint en lui laissant le commandement de l'armée.

Bientôt Jeanne fut blessée à Compiègne,[1] prise par trahison et vendue aux Anglais qui l'achetèrent dix mille livres. Puis les Anglais la conduisirent à Rouen,[2] où ils l'emprisonnèrent.

Le procès dura longtemps. Les juges faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour embarrasser Jeanne, pour la faire se contredire et se condamner elle-même. Mais elle, répondant toujours avec droiture et sans détours, savait éviter leurs embûches.

— Est-ce que Dieu hait les Anglais? lui demandait-on. — Je n'en sais rien, répondit-elle; ce que je sais, c'est qu'ils seront tous mis hors de France, sauf ceux qui y périront.

On lui demandait encore comment elle faisait pour vaincre:

— Je disais: « Entrez hardiment parmi les Anglais,» et j'y entrais moi-même.

— Jamais, ajouta-t-elle, je n'ai vu couler le sang de la France sans que mes cheveux se levassent.[3]

Après ce long procès, après des tourments et des outrages de toute sorte, elle fut condamnée à être brûlée vive sur la place de Rouen.

En écoutant cette sentence barbare, la pauvre fille se prit à pleurer. « Rouen? Rouen! disait-elle, mourrai-je ici? » — Mais bientôt ce grand cœur reprit courage.

Elle marcha au supplice tranquillement; pas un mot de reproche ne s'échappa de ses lèvres ni contre le roi

qui l'avait lâchement abandonnée, ni contre les juges iniques qui l'avaient condamnée.

Quand elle fut attachée sur le bûcher, on alluma. Le Frère qui avait accompagné Jeanne Darc était resté à côté d'elle, et tous les deux étaient environnés par des tourbillons de fumée. Jeanne, songeant comme toujours plus aux autres qu'à elle-même, eut peur pour lui, non pour elle, et lui dit de descendre.

Alors il descendit et elle resta seule au milieu des flammes qui commençaient à l'envelopper. Elle pressait entre ses bras une petite croix de bois. On l'entendit crier : Jésus ! Jésus ! et elle mourut.

Le peuple pleurait : quelques Anglais essayaient de rire, d'autres se frappaient la poitrine, disant : — Nous sommes perdus ; nous avons brûlé une sainte.

Jeanne Darc, mon enfant, est l'une des gloires les plus pures de la patrie.

Les autres nations ont eu de grands capitaines qu'ils peuvent opposer aux nôtres. Aucune nation n'a eu une héroïne qui puisse se comparer à cette humble paysanne de Lorraine, à cette noble fille du peuple de France.

Dame Gertrude se tut ; Julien poussa un gros soupir, car il était ému, et il garda le silence en réfléchissant tristement.

Cependant le temps s'écoulait : il y avait un mois qu'André et Julien étaient[1] à Épinal ; on songeait déjà au départ.

Le patron d'André, qui n'avait que des louanges à faire du jeune garçon, lui avait donné un certificat signé de lui-même avec le sceau de la mairie, puis l'at-

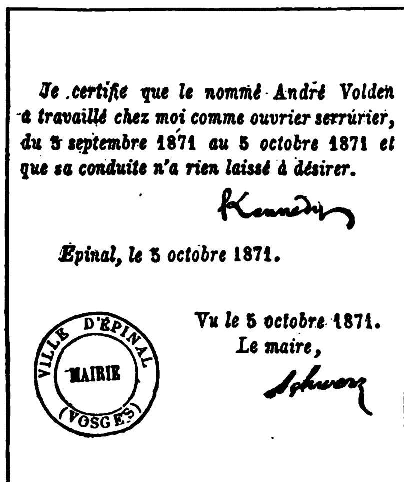
testation du maire de la ville déclarant qu'André et Julien étaient de braves et honnêtes enfants, et qu'ils avaient passé laborieusement leur temps à Épinal, l'un à l'école, l'autre chez son patron.

Nos jeunes garçons étaient bien contents. — Comme c'est bon, disait André, d'avoir l'estime de tous ceux avec lesquels on vit !

X

Depuis que le jour du départ était fixé, la mère Gertrude s'était mise en quête[1] pour trouver aux enfants l'occasion d'une voiture. Après bien des peines et au prix d'une légère gratification, elle découvrit un voiturier qui allait à Vesoul et le décida à prendre les enfants avec lui.

Le lendemain, de grand matin, elle les conduisit à la place où le voiturier avait donné rendez-vous, et, après s'être embrassés plus d'une fois, on se sépara.



Je certifie que le nommé André Volden a travaillé chez moi comme ouvrier serrurier, du 5 septembre 1871 au 5 octobre 1871 et que sa conduite n'a rien laissé à désirer.

Épinal, le 5 octobre 1871.

VILLE D'ÉPINAL
MAIRIE
(VOSGES)

Vu le 5 octobre 1871.
Le maire,

UN CERTIFICAT VISÉ PAR LE MAIRE

Il était à peine quatre heures du matin lorsque la voiture quitta Épinal; aussi le soir même les enfants étaient à Vesoul, c'est-à-dire en Franche-Comté. Vesoul est une ville de dix mille âmes située au pied d'une haute colline, dans une vallée fertile et verdoyante. Le département de la Haute-Saône, dont elle est le chef-lieu, est un des plus riches de France en mines de fer, et de nombreux ouvriers travaillent à arracher le minerai de fer dans les profondes galeries creusées sous le sol.

André et Julien ne connaissaient personne à Vesoul: là, il n'y avait plus pour eux d'amis; il fallut payer pour le lit et la nuit,[1] entamer la petite réserve pour acheter à déjeuner, et ne plus compter que sur ses jambes pour faire la route.

Malgré cela, après avoir dormi une bonne nuit, les enfants le lendemain partirent gaîment de Vesoul et prirent la grande route de Besançon.

Malheureusement le temps était menaçant et après quelques kilomètres de marche, ils commencèrent à sentir de grosses gouttes.

— Quel malheur, dit Julien, que nous n'ayons pas de parapluie, il va falloir que nous nous mettions à couvert ce qui nous fera perdre du temps.

Ils furent, en effet, obligés de s'abriter sous un hangar, mais bientôt la pluie cessa et ils se remirent en marche pour faire les seize kilomètres, qu'il leur restait à faire avant d'arriver à Besançon.

Quand ils y arrivèrent, et, après avoir cherché pendant quelque temps, ils découvrirent une auberge dont la propriétaire se trouva être une Alsacienne. Ils lui racontèrent leur histoire, lui dirent le but de leur voyage, et elle leur donna un lit à bon marché.

Le lendemain, au moment où les enfants achevaient de s'habiller, leur hôtesse entr'ouvrit la porte.

— Jeunes gens, leur dit-elle, comme vous allez jusqu'à Marseille, peut-être seriez-vous bien aises[1] d'avoir une occasion de faire la route jusqu'à Saint-Étienne, sans qu'il vous en coûtât rien que la peine de travailler pendant quinze jours.[2] Il y a soixante lieues d'ici à Saint-Étienne: c'est un fameux bout de chemin.[3]

— Madame, dit André, pourvu que ce soit en compagnie de braves gens, nous ne demandons qu'à travailler.

— Soyez tranquilles, dit l'hôtesse; celui qui vous emploiera est un bien honnête homme, mais proche de ses intérêts.[4] Descendez, vous lui parlerez.

André et Julien descendirent dans la cuisine et se trouvèrent en face d'un grand montagnard jurassien.[5]

Il les regarda rapidement et parut satisfait de son examen.

— Voici ce qu'il y a,[6] dit-il à André. Tous les ans, à cette époque, je faisais avec ma femme une tournée de Besançon à Saint-Étienne pour vendre et transporter les marchandises du pays; mais cette année-ci ma femme est malade et je vais avoir de la peine à faire mes affaires[7] tout seul. Si vous voulez tous les deux travailler avec moi de bonne volonté, je me charge de vous pour quinze jours. Au bout de ces quinze jours vous serez à Saint-Étienne. Je vous coucherai et je vous nourrirai tout le long du chemin, mais je ne puis vous payer.

Le petit Julien ouvrait de grands yeux et souriait à l'étranger.

— Monsieur, dit André en montrant Julien, mon

frère n'a pas huit ans, il ne peut guère faire autre chose que des commissions.

— Justement, dit le Jurassien, il ne fera pas autre chose. Vous qui êtes grand et fort, vous m'aiderez à charger ma voiture, à soigner le cheval et à vendre.

— Volontiers, dit André; mais, si vous pouviez ajouter quelque chose, ne fût-ce que cinq francs, nous serions bien aises.

— Pas un centime, dit l'homme, c'est à prendre ou à laisser.[1]

Julien sourit gentiment: — Oh! fit-il, vous me donnerez bien un parapluie, n'est-ce pas? si je vous contente bien: cela fait que nous pourrons[2] voyager après cela même par la pluie.

Le marchand ne put s'empêcher de rire à cette demande de l'enfant. — Allons, dit-il, mon petit homme, tu auras ton parapluie si les affaires marchent bien.

Le lendemain de bon matin M. Gertal (c'était le nom du Jurassien) éveilla les deux enfants. André mit ses habits de travail, et après déjeuner on quitta Besançon. Pierrot (ainsi s'appelait[3] le cheval de M. Gertal) marchait bon train[4] comme un animal vigoureux et bien soigné. Julien et André regardaient avec grand plaisir le pays montagneux de la Franche-Comté, car ils étaient assis tous les deux à côté du patron sur le devant de la voiture, d'où ils découvraient l'horizon.

A chaque étape du voyage, on déchargeait la voiture, et chacun, suivant ses forces, le patron aussi, allait porter dans les divers magasins les marchandises qu'on avait amenées. Il fallait faire bien des courses fatigantes, et souvent assez tard dans la soirée; mais le patron était juste: il nourrissait bien les enfants, et on

dormait dans de bons lits. Nos deux orphelins étaient si heureux de gagner leur nourriture et leur voyage qu'ils en oubliaient la fatigue.

On s'arrêta à Lons-le-Saulnier et à Salins, qui doivent leur noms et leur prospérité à leurs puits de sel.[1] Les enfants purent voir en passant ces grands puits d'où on tire sans cesse l'eau salée, pour la faire évaporer dans des chaudières.

En quittant Lons-le-Saulnier, M. Gertal mit le cheval au pas. — Voici une rude journée pour Pierrot, dit-il, car nous allons monter sans cesse. Le village des Rousses, où nous nous rendons, est en pleines montagnes,[2] sur la frontière suisse.

En effet, la route ondulait continuellement en côtes et en descentes rapides. Par moments on apercevait les hautes cimes du Jura montrant au loin leurs premières neiges, et de noirs sapins poudrés de givre s'étalaient sur les flancs escarpés de la montagne.

Lorsqu'on arriva au bourg des Rousses, le soleil venait de se coucher; c'était l'heure où les vaches descendaient toutes à la fois des pâturages de la montagne pour rentrer aux étables. On arrêta Pierrot, afin de ne pas effaroucher les bonnes bêtes; celles-ci s'en revenaient tranquillement, faisant sonner leurs clochettes dont le bruit rustique emplissait la vallée.

Julien n'avait jamais été à pareille fête, car il n'avait pas encore vu un si nombreux troupeau.

— Regarde bien, Julien, s'écria M. Gertal, et observe ce qui va se passer.

— Oh! dit Julien, je regarde si bien toutes ces belles vaches que je suis en train de les compter;[3] mais il y en a tant que c'est impossible.

— Ce sont toutes les vaches de la commune réunies en un seul troupeau, dit M. Gertal, et il n'y a pour les conduire qu'un pâtre, appelé le pâtre communal.

— Tiens! s'écria Julien, qui regardait avec plus d'attention que jamais; les unes s'en vont à droite, les autres à gauche, celles-là devant; voilà tout le troupeau divisé, et le pâtre qui ne bouge pas pour les rappeler: à quoi pense-t-il?

— N'as-tu pas entendu qu'il a sonné de la trompe? Eh bien, dans le bourg chacun est prévenu par ce son de trompe: on a ouvert les portes des étables, et, si le troupeau se divise, c'est parce que chacune des vaches prend le chemin de son étable et s'en va tranquillement à sa crèche.

— Oh! vraiment, monsieur Gertal, vous croyez qu'elles ne se tromperont pas?

— Jamais elles ne se trompent; elles rentrent ainsi tous les soirs; et tous les matins, à l'heure du départ, il suffit encore au pâtre communal de sonner de la trompe; aussitôt, dans le village, chacun ouvre les portes de son étable; les vaches sortent et vont se réunir toutes à un seul et même endroit, où le pâtre les attend pour les conduire dans les belles prairies que nous avons vues le long du chemin.

— Oh! que voilà[1] des vaches intelligentes! dit André.

— Oui, certes, reprit Julien; mais il y a autre chose à remarquer que l'intelligence du troupeau; c'est celle des habitants du pays, qui s'entendent de bonne amitié[2] pour mettre leurs troupeaux en commun[3] et ne payer qu'un seul pâtre, au lieu de payer autant de pâtres qu'il y a de fermes et de troupeaux.

XI

Le lendemain on se leva de bonne heure. M. Gertal avait acheté la veille au soir des marchandises qu'il s'agissait de[1] charger dans la voiture. Il y avait de ces énormes fromages dits de *Gruyère* qu'on fait dans le Jura, et dont quelques-uns pèsent vingt-cinq kilogrammes.

En allant faire une commission pour le patron, Julien fut introduit dans une fromagerie où se trouvait le *fruitier* auquel il devait parler: on appelle fruitier, dans le Jura, celui qui fait les fromages. Le fruitier était aimable; en voyant Julien ouvrir de grands yeux surpris pour regarder la fromagerie, il lui demanda ce qui l'étonnait tant que cela.

— Oh! dit Julien, c'est cette grande chaudière que je vois là sur le feu. Elle est aussi grande qu'une barrique et elle a l'air pleine de lait.[2]

— Tout juste, enfant; il y a là trois cents litres de lait à chauffer pour faire du fromage.

Les fermiers s'associent ensemble: ils m'apportent leur lait tous les jours, de façon que je puisse emplir ma grande chaudière. Alors je mesure le lait de chacun, et je marque sur un livre le nombre de litres qu'il a donnés. Quand les fromages sont faits et vendus, on me paie pour ma peine, et les fermiers partagent entre eux le reste de l'argent avec justice, suivant la quantité de lait que chacun a fournie. Notre seul département du Jura possède plus de cinquante mille vaches et fabrique par an plus de quatre millions de

kilogrammes de fromages. Et nous faisons tout cela en nous associant riches comme pauvres, d'un bon accord.[1]

Le petit Julien, pour rattraper le temps qu'il avait passé à écouter le fruitier, s'en revint en courant de la fromagerie.

Ce n'était point à une auberge qu'on était descendu, mais chez un cultivateur des Rousses, ami de M. Gertal.

Le patron passa une partie de la soirée à faire ses affaires chez ses clients, et les deux enfants restèrent dans la ferme.

Lorsque la nuit fut tout à fait venue, la fermière alluma deux lampes. Près de l'une les deux fils aînés s'établirent. Ils avaient devant eux toute sorte d'outils, une petite enclume, des marteaux, des tenailles, des limes, de la poudre à polir.[2] Ils saisirent entre leurs doigts de légers rubans d'acier qu'ils enroulaient en forme de spirale après les avoir battus sur l'enclume. André s'approcha d'eux tout surpris; leur travail, qui lui rappelait un peu la fine serrurerie, l'intéressait vivement.

— Que faites-vous là? demanda-t-il.

— Voyez, nous faisons des ressorts de montre. Dans nos montagnes on fabrique les différentes pièces des montres, de sorte qu'à Besançon on n'a plus qu'à les assembler pour faire la montre même. Moi, je fabrique des ressorts, d'autres font les petites roues, les petites chaînes qui se trouvent à l'intérieur, d'autres les cadrans émaillés où les heures sont peintes, d'autres les aiguilles qui marqueront l'heure; d'autres enfin façonnent les boîtiers en argent ou en or.

Tandis que les deux jeunes ouvriers en horlogerie causaient ainsi avec André, la fermière s'était assise avec sa fille auprès de l'autre lampe. Elle avait un métier à faire les bas et travaillait avec activité. Pendant ce temps, le plus jeune des enfants faisait son devoir[1] pour l'école du lendemain.

Il dessinait et faisait déjà très bien, des rosaces, des fleurs, des animaux et de jolies figures d'ornementation. Bientôt M. Gertal revint et on alla se coucher, car on devait se mettre en route très tôt le lendemain matin.

XII

Le lendemain, en effet, on quitta les Rousses dès trois heures du matin, car le patron voulait arriver à temps pour le marché de Gex, une des principales villes du département de l'Ain.

André enveloppa soigneusement le petit Julien dans son manteau : l'enfant, bercé par le balancement de la voiture et par le bruit cadencé des grelots sonores de Pierrot, ne tarda pas à dormir aussi bien que dans son lit.

Le clair de lune était splendide, la route lumineuse comme en plein jour ; mais l'air était froid, car il gelait sur ces hauteurs, et les noirs sapins avaient sur toutes leurs branches de grandes aiguilles de glace qui brillaient comme des diamants.

Après plusieurs heures de marche sur une route toujours montante, on traversa un dernier défilé entre deux montagnes et l'on arriva au haut d'un col d'où

l'on découvrait toute la Suisse, la Savoie et les Alpes.

André appela son frère et le petit Julien en un clin d'œil fut éveillé.

Les voyageurs se trouvaient au haut de la chaîne du Jura.

Tout en bas, dans la plaine, s'étalait, à perte de vue,[1] le grand lac de Genève, le plus beau de l'Europe, dominé de toutes parts par des montagnes blanches de neige.

C'était les Alpes de la Savoie dans lesquelles se trouvent les plus hauts sommets de l'Europe. En face se voyait le mont Blanc dont la cime couverte de neiges éternelles dépassait toutes les autres.

Après avoir longuement admiré le splendide panorama qui s'étalait devant leurs yeux étonnés les voyageurs se remirent en route et bientôt ils quittèrent le département du Jura pour entrer dans celui de l'Ain en Bourgogne.

De la voiture, on apercevait déjà le clocher de la petite ville de Gex, connue par les fromages qui portent son nom.

— Enfants, dit le patron, nous voici arrivés à Gex; il s'agit à présent de travailler ferme.[2] Nous aurons une journée de fatigue aujourd'hui, et pas une minute à perdre.

Nos trois amis furent en effet si occupés toute la journée qu'ils n'eurent pas le temps de manger autre chose qu'un petit pain de deux sous[3] en courant; mais personne ne songea à s'en plaindre. La vente était bonne, le patron radieux, et les enfants enchantés comme s'il se fût agi de leurs propres intérêts.

Tout en se hâtant de faire les commissions, Julien regardait le pays tant qu'il pouvait. De la ville de Gex, on aperçoit encore le lac de Genève et les belles Alpes de Savoie.

Deux jours après, on traversa, sans s'y arrêter, la ville de Bourg, située dans la plaine fertile de la Bresse.

— Mes enfants, dit alors M. Gertal, je suis content de vous, vous travaillez avec courage. Cela m'engage à vous venir en aide. Vous avez quelques petites économies, je veux vous montrer à les faire fructifier. Tout en travaillant pour moi, vous travaillerez pour vous : ce sera une sorte d'association que nous ferons ensemble. Ecoutez-moi. La Bresse est connue partout pour ses excellentes volailles. Je vais acheter avec votre argent, dans une ferme des environs, une vingtaine de belles poulardes, que vous vendrez au marché de Mâcon, où nous allons nous rendre. Si peu que vous gagniez[1] sur chaque poularde, cela vous fera sur le tout une somme assez ronde.[2] Ne serez-vous pas contents ?

— Oh ! fit Julien, je crois bien,[3] monsieur Gertal. Vous êtes bien bon pour nous, et je vais m'appliquer à vendre, allez !

— Oui, dit André, nous vous en serons bien reconnaissants, monsieur Gertal, car souvent je songe avec inquiétude au terme de notre voyage. J'ai peur de ne point retrouver notre oncle à Marseille, ou bien je crains qu'il ne soit obligé de retourner en Alsace pour obtenir que nous soyons Français. Si nous pouvions arriver là-bas avec quelques économies, je serais moins tourmenté.

— Il ne faut point t'inquiéter comme cela, mon garçon. Avec du courage et de la persévérance, on vient à bout[1] des choses les plus difficiles.

— Julien, dit M. Gertal lorsqu'on eut bien dîné, viens avec moi à la ferme où je dois acheter nos poulardes de Bresse; tu aimes l'agriculture, tu vas voir une ferme bien tenue.

Julien enchanté se leva de table avec André.

On arriva dans une cour de belle apparence. A l'entrée deux grands arbres, un prunier et un cerisier, donnaient en été leur ombrage et leurs fruits. Un banc en pierre sous une tonnelle indiquait que le soir on venait souvent s'y reposer des travaux de la journée.

On entra dans la maison, et Julien, tout en souhaitant le bonjour à la fermière, s'émerveilla de trouver la maison si claire et si gaie.

Tandis que la fermière allait choisir les volailles au poulailler, M. Gertal fit avec nos amis le tour de la ferme. On visita les étables spacieuses; on admira l'écurie proprement tenue. En passant devant la porcherie, Julien fut bien surpris de voir l'habitation des porcs non moins soignée que le reste de la ferme.

De la porcherie, on alla au poulailler rejoindre la fermière.

Elle choisit vingt et une poulardes parmi les plus fines: elle était bien aise d'en vendre d'un seul coup[2] une si belle quantité, et elle les laissa à un prix avantageux. Tout allait donc bien; aussi notre ami Julien, en partant pour Mâcon, faisait des rêves d'or.

XIII

DANS la même journée on arriva au chef-lieu du département de Saône-et-Loire. La Saône passe le long de la ville, et cette belle rivière est sillonnée de nombreux bateaux qui apportent à Mâcon les denrées et produits des départements voisins. Mâcon fait aussi un grand commerce de vins.

Le lendemain M. Gertal, en parcourant le marché, vit qu'il y avait peu de volaille sur la place.

— Enfants, dit-il à Julien et à André, tout le monde est si occupé de la vendange en ce moment, que peu de fermières ont eu le temps de venir en ville apporter leurs poulardes. Aussi la volaille est très chère; je me suis enquis des prix: ne cédez pas la vôtre à moins de cinquante centimes de bénéfice par pièce; elle sera encore à meilleur marché[1] que par toute la place.[2]

André et Julien se le tinrent pour dit.[3]

Après bien des paroles et bien du mal,[4] les vingt et une poulardes se vendirent enfin. Le petit Julien fit autant de tours qu'il fallut pour les porter chez les acheteurs. A la dernière, il était si las qu'il n'en pouvait plus;[5] mais il était content de penser que par sa peine et ses soins il allait avoir, lui aussi, contribué à gagner quelque argent. Et cette pensée le rendait tout fier et lui donnait du courage. Néanmoins il avait bien de la peine à suivre la dame qui avait acheté la poularde. Arrivée chez elle, cette dame le paya, et Julien s'en retourna vite pour rejoindre André.

Il avait déjà fait les trois quarts du chemin, quand il

voyait que vendangeurs et vendangeuses allant et venant, la hotte pleine de raisin. Tout ce monde avait l'air réjoui, car la récolte était abondante, et les raisins de belle qualité.

Ailleurs, on apercevait des vignerons qui, à l'ancienne manière,[1] piétinaient le raisin qu'on venait de cueillir. Ils foulaient gaiement du pied les grappes mûres.

— Voyez-vous ces hommes? dit M. Gertal; ils sont en train de faire le foulage[2] des raisins.


LA FABRICATION DU VIN

— Monsieur Gertal, dit Julien, est-ce que partout on écrase ainsi le raisin avec les pieds pour faire le vin?

— Non, mon ami; il y a beaucoup d'endroits où on se sert d'un fouloir, ce qui vaut mieux.

Pendant qu'on causait, on voyait toujours devant soi des collines et encore des collines, toutes chargées de vignes.

— Comment se nomment donc ces collines-là? demanda Julien en montrant du doigt les nombreuses côtes qui ondulaient au soleil levant.

— Ce sont les monts du Charolais; ils se continuent

tout chargés de raisins à travers la Bourgogne. Un peu plus haut, ils prennent le nom de la côte d'Or. Devines-tu pourquoi?

Julien réfléchit.

— Je crois bien que oui,[1] fit-il en parcourant des yeux la campagne ensoleillée; regardez, monsieur Gertal, ces côtes couvertes de vignes: elles ont sous ce beau soleil la couleur de l'or, à cause de leurs feuillages jaunis par l'automne.

— C'est vrai, petit Julien; mais ne penses-tu pas aussi que toutes ces hottes pleines de raisin sont une fortune, et que les belles vignes couleur d'or sont pour la France une richesse, une mine d'or? Les vignes de notre pays rapportent à leurs propriétaires plus d'un demi-milliard de francs chaque année.

— Que d'argent cela fait! Je comprends maintenant ce qu'on m'a encore dit: que la Bourgogne est une des plus riches provinces de France.

— C'est très juste, petit Julien, et il faut ainsi tâcher de ne pas oublier tout ce que tu as appris à l'école.

— Oh! je ne l'oublie pas, monsieur Gertal, allez! Et puis, dans le livre que m'a donné hier la dame de Mâcon il y a beaucoup d'histoires sur les grands hommes de la France; je les lirai toutes. Voyez, monsieur Gertal, comme il est beau, mon livre, avec ses images!

Le patron feuilleta le livre avec intérêt, tandis que Pierrot montait tranquillement la côte au pas.

— Il est très beau, en effet, ce livre, dit M. Gertal; c'est un magnifique cadeau qu'on t'a fait là. Eh bien, Julien, fais-nous part de tes richesses. Je vois ici en titre: « Les grands hommes de la Bourgogne,» avec les portraits de Vauban, de Buffon, de Bossuet; lis-nous

cela, mon garçon. Quand Pierrot marche au pas, c'est bien facile de lire sans se fatiguer; voyons, commence.

Julien, tout fier d'être érigé en lecteur, prit son livre et commença d'une voix claire le chapitre suivant.

Toutes les provinces de France ont fourni des hommes remarquables par leur talent ou par leur grande âme, qui ont rendu des services à leur patrie et à l'humanité; mais peu de provinces ont produit autant d'hommes illustres que la Bourgogne, et ces grands hommes ont été pour la plupart de grands patriotes.

I. Parlons d'abord d'une des gloires de l'Église de France, saint Bernard. Il naquit près de Dijon, d'une famille noble, au onzième siècle.

C'est lui qui prêcha la seconde croisade pour délivrer Jérusalem: lui-même raconte dans ses lettres qu'il entraînait tout le peuple derrière lui et changeait en déserts les villes et les châteaux. En Allemagne, où l'on n'entendait point sa langue et où l'on ne pouvait comprendre ce qu'il disait, les populations étaient cependant émues et persuadées par son accent et par ses gestes. Comme on voulait massacrer les juifs pour se préparer à l'expédition, saint Bernard empêcha cet odieux massacre. Il mourut en 1153.

II. Cinq siècles après, la Bourgogne devait[1] encore produire un grand prélat, qu'on a comparé plus d'une fois à saint Bernard pour son éloquence et ses travaux. Bossuet, né à Dijon, se fit d'abord remarquer de tous ses camarades de classe par son assiduité et son ardeur au travail. Dès l'âge de seize ans, Bossuet était célèbre dans tout Paris par son éloquence. Il devint évêque de Condom, puis de Meaux, et précepteur du

fils du roi. Sa vie fut remplie par des travaux de toute sorte.

III. En 1746, quarante-deux ans après la mort de Bossuet, naquit à Beaune dans le département de la Côte-d'Or un homme qui devait être une des gloires de la science dans notre pays, c'est Gaspard Monge. En 1792 la France était attaquée par tous les peuples de l'Europe à la fois; Monge fut chargé d'organiser la défense de la patrie. Il se mit à cette œuvre avec toute l'ardeur de son génie. Il passait ses journées à visiter les fonderies de canons; pendant les nuits, il écrivait des traités pour apprendre aux ouvriers à bien fabriquer l'acier et à fondre les armes. Il était aidé par un autre homme illustre, né aussi en Bourgogne, Carnot, qui travaillait avec Monge à défendre la France, et qui indiquait à nos armées les mouvements à faire pour s'assurer la victoire. Ces deux hommes réussirent dans leur œuvre. Quand la France eut en effet repoussé l'ennemi, Monge redevint professeur de géométrie: c'est lui qui organisa notre grande *École polytechnique,* où se forment nos ingénieurs pour l'armée et pour les travaux publics, ainsi que nos meilleurs officiers.

IV. La Bourgogne a donné le jour à un autre grand savant: c'est Buffon qui est né au château de Montbard. Il conçut la grande pensée d'écrire l'histoire de la nature entière: il médita et étudia pendant dix ans, puis commença à publier une série de volumes qui illustrèrent son nom. Ses ouvrages furent traduits dans toutes les langues. Avant de mourir, il vit sa statue élevée à Paris, au Jardin des Plantes, avec cette inscription: « Son génie a la majesté de la nature! »

V. A Chalon-sur-Saône naquit, en 1765, Joseph Niepce. C'est à lui et à Daguerre qu'est due l'invention de la photographie qui fut d'abord appelée daguerréotype.

Niepce est mort en 1833.

XIV

Après une longue journée de marche, la nuit était venue, et déjà depuis quelque temps on avait allumé les lanternes de la voiture; malgré cela il faisait si noir[1] qu'à peine y voyait-on à quelques pas devant soi.

Tout à coup le petit Julien tendit les bras en avant:

— Oh! voyez, monsieur Gertal; regarde, André; là-bas, on dirait un grand incendie; qu'est-ce qu'il y a donc?

— En effet, dit André, c'est comme une immense fournaise.

M. Gertal arrêta Pierrot: — Prêtez l'oreille, dit-il aux enfants; nous sommes assez près pour entendre.

Tous écoutèrent immobiles. Dans le grand silence de la nuit on entendait comme des sifflements, des plaintes haletantes, des grondements formidables. Julien était de plus en plus inquiet: — Mon Dieu, monsieur Gertal qu'y a-t-il donc[2] ici? Bien sûr il arrive là de grands malheurs.

— Non, petit Julien. Seulement nous sommes en face du Creusot, la plus grande usine de France et peut-être d'Europe. Il y a ici quantité de machines et de fourneaux, et plus de seize mille ouvriers qui travaillent nuit et jour pour donner à la France une partie du fer

qu'elle emploie. C'est de ces machines et de ces énormes fourneaux chauffés à blanc[1] continuellement que partent les lueurs et les grondements qui nous arrivent. Demain nous irons tous les trois visiter l'usine.

Il y a trois grandes divisions distinctes dans l'établissement du Creusot : fonderie, ateliers de construction et mines ; mais chacune des parties de l'usine est reliée à l'autre par des chemins de fer ; c'est un va-et-vient perpétuel.

Le lendemain, après avoir fait leurs affaires nos trois amis allèrent visiter la fonderie. Partout la fonte en fusion coulait dans les rigoles ou tombait dans de grands vases, et des ouvriers la versaient ensuite dans les moules ; en se refroidissant, elle prenait la forme qu'on voulait lui donner : ici, on fondait des marmites, des chenets, des plaques pour l'âtre des cheminées ; là, des pompes, ailleurs des balustrades et des grilles.

Quand on eut bien admiré la fonderie, on passa dans les grandes forges.

Là, Julien et André furent de nouveau bien étonnés.

La plupart des ouvriers qui allaient et venaient avaient la figure garnie d'un masque en treillis métallique.

Saisissant de longues tenailles, ils retiraient des fours les masses de fer rouge ; puis, les plaçant dans des chariots qu'ils poussaient devant eux, ils les amenaient en face d'énormes enclumes pour être frappées par le marteau.

Mais ce marteau ne ressemblait en rien aux marteaux ordinaires que manient les serruriers ou les for-

gerons des villages; c'était un lourd bloc de fer qui, soulevé par la vapeur entre deux colonnes, montait jusqu'au plafond, puis retombait droit de tout son poids sur l'enclume.

— Regarde bien, Julien, dit M. Gertal: voici une des merveilles de l'industrie. C'est ce qu'on appelle le marteau-pilon à vapeur, qui a été fabriqué et employé pour la première fois dans l'usine du Creusot où nous sommes. Ce marteau pèse de 3,000 à 5,000 kilogrammes: tu te figures la violence des coups qu'il peut donner. Et cependant cette même masse peut donner des coups aussi faibles qu'on le veut: elle peut casser la coque d'une noix sans toucher à la noix même.

— Est-ce possible, monsieur Gertal?

— Mais oui, dit un ouvrier qui connaissait M. Gertal et qui regardait avec plaisir la gentille figure de Julien. Tenez, petit, j'ai fini mon travail, et je vais vous faire voir quelque chose de curieux.

L'ouvrier prit dans un coin[1] sa bouteille de vin, plaça dessus le bouchon sans l'enfoncer, mit la bouteille sur l'enclume, et dit deux mots à celui qui faisait manœuvrer[2] le marteau. La lourde masse se dressa, et Julien croyait que la bouteille allait être brisée en mille morceaux; mais le marteau s'abaissa tout doucement, vint toucher le bouchon, et l'enfonça délicatement au ras du goulot.

Bien d'autres choses émerveillèrent encore nos jeunes amis. Là, le fer rouge passait entre des rouleaux et sortait aplati en lames semblables à de longues bandes de feu; ailleurs, des ciseaux d'acier, mis en mouvement par la vapeur, tranchaient des barres de fer comme si c'eût été du carton; plus loin, des rabots d'acier, mus

encore par la vapeur rabotaient le fer comme du bois et en arrachaient de vrais copeaux.

— Voyons maintenant les mines de houille, dit M. Gertal.

Quand André et Julien arrivèrent, c'était le moment où des ouvriers, munis de leurs lampes, allaient descendre dans le souterrain. Julien les vit s'installer dans la cage, au-dessus du grand trou noir, que le jeune garçon regardait avec épouvante. Puis on donna le signal de la descente, une machine à vapeur siffla, et la cage s'enfonça dans le trou avec les mineurs qu'elle portait.

— Oh ! monsieur Gertal, s'écria le petit Julien, je vois que la Bourgogne travaille fameusement, elle aussi ! et je réfléchis en moi-même que, si la France est une grande nation, c'est que dans toutes ses provinces on se donne bien du mal.

XV

On partit du Creusot le lendemain matin. Bientôt même,[1] on quitta le département de Saône-et-Loire. On avait vendu au Creusot les marchandises qui étaient dans la voiture, et Pierrot, allégé de sa charge, trottait plus rapidement.

— Qu'est-ce donc que ces montagnes si boisées que nous voyons à présent ? demanda Julien ; est-ce encore la côte d'Or ?

— A quoi penses-tu donc, Julien ? répondit le patron. Tu sais bien que la côte d'Or est couverte de vignes.

Nous avons quitté la Bourgogne; nous voici dans le Nivernais; les monts boisés que tu vois sont les collines du Morvan.

— C'est un pays qui doit produire beaucoup de bois, à ce qu'il me semble, dit André.

— Oui, la richesse du département de la Nièvre, ce sont surtout ses forêts. Il y a beaucoup de cours d'eau, au moyen desquels on expédie les bois en les faisant flotter.

Le chef-lieu de la Nièvre, c'est Nevers et il s'y trouve une importante fonderie de canons pour la marine. Un peu plus loin, à Bourges, se trouve aussi une fonderie d'armes. Bourges, c'est l'ancienne capitale du Berry et le chef-lieu du Cher dont les laines sont renommées. Nous allons maintenant entrer dans le Bourbonnais qui a formé le département de l'Allier et dont le chef-lieu est Moulins. C'est dans ce département qu'est Vichy, le plus grand établissement d'eaux minérales du monde entier: il s'y est rendu,[1] en certaines années, jusqu'à cent mille personnes. Tous ces gens venaient pour remettre leur santé, pour boire l'eau chargée de divers sels qui jaillit toute chaude de terre, ou pour prendre des bains dans cette eau. C'est que, vois-tu,[2] petit Julien, les eaux minérales sont encore au nombre des principales richesses de la France: nul pays ne possède autant de sources célèbres pour la guérison des maladies.

Bientôt nos voyageurs quittèrent le Bourbonnais et entrèrent en Auvergne. On se rendait à Clermont-Ferrand. Il faisait une belle journée d'automne, le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Comme la route montait beaucoup, nos amis étaient descendus et

ils gravissaient la côte à pied tous les trois afin de soulager un peu Pierrot. Julien se dégourdissait les jambes en sautant de ça, de là,[1] tout joyeux du beau temps qu'il faisait. Bientôt pourtant il se rapprocha de M. Gertal et d'André, et, du haut d'une grande côte d'où la vue dominait l'horizon, il leur montra une chaîne de montagnes ensoleillée.

— Qu'est-ce donc, je vous prie, demanda-t-il, que[2] ces monts qui sont là tout entassés les uns auprès des autres ? Voyez ! il y en a qui ressemblent à de grands dômes ; d'autres sont fendus, d'autres s'ouvrent par en haut comme des gueules béantes. Voilà des montagnes qui ne sont point du tout pareilles aux autres que nous avons vues.

— Julien, ce sont les *dômes* et les *puys* d'Auvergne. Le plus élevé de ceux que tu aperçois là-bas, c'est le puy de Dôme. Regarde bien à ta gauche, à présent. Vois-tu cette plaine qui s'étend à perte de vue ?[3] C'est la fertile Limagne, la terre la plus féconde de France. Elle est arrosée par de nombreux cours d'eau et produit en abondance le blé, le seigle, l'huile, les fruits ; mais elle ne couvre pas tout le territoire de l'Auvergne ; elle n'occupe que vingt-quatre lieues carrées. En revanche la montagne ne produit que des pâturages et des bois ; l'hiver y est bien long et rigoureux.

Dans le Cantal, il y a une race de bœufs très renommés, et l'on y fait de bons fromages.

— Le chef-lieu du Cantal, c'est Aurillac, une jolie ville aux rues bien propres, arrosée par des ruisseaux d'eau courante. Le Cantal est un département pauvre ; ses habitants sont souvent obligés d'émigrer comme on fait en Savoie pour aller gagner leur vie ailleurs :

ils se font portefaix, charbonniers, et souvent chaudronniers. Le métier de chaudronnier est un de ceux que les Auvergnats préfèrent, et Aurillac est un des grands centres de la chaudronnerie.

Quand le petit Julien arriva à Clermont et qu'il eut parcouru les vieux quartiers de la ville pour faire les commissions du patron, il fut tout désappointé.

— Oh! André, dit-il au retour pendant le dîner, que c'est triste, ces quartiers-là! les maisons sont si hautes, et les pierres noires comme de l'ardoise! on dirait une prison; pourquoi donc, monsieur Gertal?

— C'est qu'ici presque tout est construit en lave. Il y a beaucoup d'anciens volcans en Auvergne, et on y trouve des masses de lave considérables qu'on appelle des *coulées* parce qu'elles ont coulé des volcans; on en rencontre[1] parfois qui bordent le lit des rivières comme une longue rangée de tuyaux d'orgue; il y a aussi dans la lave des trous, des colonnades, des grottes curieuses ayant toute sorte de formes. Depuis cinq siècles on exploite en Auvergne des carrières de lave, et on en a retiré de quoi bâtir toutes les maisons de la Limagne, et des pays voisins.

— Tout de même, dit le petit Julien, c'est bien singulier de penser que les volcans nous ont donné la maison où nous voilà!

— Ils ont aussi donné à la Limagne sa richesse. Généralement les terrains volcaniques sont fertiles. C'est avec les blés abondants de la Limagne que Clermont fait les excellentes pâtes alimentaires,[2] les vermicelles, les semoules dont j'ai acheté une grande quantité et que nous chargerons demain dans la voiture. Les

fruits secs et confits que Clermont prépare si bien et à bon marché ont aussi mûri dans la Limagne.

— Est-ce que vous en avez acheté, monsieur Gertal ?

— Oui, dit le patron, et j'en trouverai une vente certaine, car ils sont renommés. En même temps il chercha dans sa poche et atteignit un petit sac : — Voici des échantillons ; goûtez cette marchandise, enfants.

Il y avait des abricots, des cerises, des prunes. Julien fut d'avis que la Limagne était un pays superbe, puisqu'il donne des fruits si parfaits, et que les habitants étaient fort industrieux de savoir si bien les conserver.

M. Gertal reprit alors : — Pour votre vente à vous,[1] enfants, je vous achèterai des dentelles du pays : à Lyon, vous les vendrez à merveille.

En Auvergne, les femmes font des dentelles à très bas prix et solides. Il y a soixante-dix mille ouvrières qui travaillent à cela dans l'Auvergne et dans le département voisin, la Haute-Loire, chef-lieu le Puy. Comme la vie est à bon marché[2] dans tous ces pays, et que les populations sont sobres, économes et consciencieuses, elles fabriquent à bon compte[3] d'excellente marchandise, et le marchand qui la revend n'a point de reproches à craindre.

Ce fut à la petite pointe du jour[4] qu'on quitta Clermont ; aussi on arriva de bonne heure à Thiers. Cette ville toute noire, aux rues escarpées, aux maisons entassées sur le penchant d'une montagne, est très industrieuse et s'accroît tous les jours. C'est la plus importante de France pour la coutellerie.

Pendant que Pierrot dînait, nos amis dînèrent eux-mêmes, puis on se diligenta pour faire les affaires ra-

pidement, car le patron ne voulait pas coucher à Thiers.

M. Gertal emmena les enfants avec lui, et ils achetèrent un paquet d'excellente coutellerie à bon marché, pour une valeur de 35 francs; la veille, on avait déjà employé à Clermont les 35 autres francs en achats de dentelles.

Quand on fut en route, tandis que Pierrot gravissait pas à pas le chemin montant, Julien dit à M. Gertal:

— Avez-vous vu, monsieur, les jolies assiettes ornées de dessins et de fleurs dans lesquelles on nous a servi le dessert à Thiers? Moi, j'ai regardé par derrière, et j'ai vu qu'il y avait dessus: *Limoges*. Je pense que cela veut dire qu'on les a faites à Limoges. Limoges n'est donc pas loin d'ici?

— Ce n'est pas très près, répondit M. Gertal. Cependant le Limousin touche à l'Auvergne. C'est un pays du même genre, un peu moins montagneux et beaucoup plus humide.

— Je vois, reprit Julien, que dans ce pays-là on fabrique beaucoup d'assiettes, puisqu'il y en a jusque par ici.[1]

— Oh! petit Julien, il y en a par toute la France, des porcelaines et des faïences de Limoges. Non loin de cette dernière ville, à Saint-Yrieix, on a découvert une terre fine et blanche: c'est cette terre que les ouvriers pétrissent et façonnent sur des tours pour en faire de la porcelaine. Il y a à Limoges une des plus grandes manufactures de porcelaine de la France. Limoges est du reste une ville peuplée, commerçante et très industrieuse, mais nous n'y passerons pas.

XVI

Bientôt nos trois voyageurs arrivèrent à un hameau situé dans la montagne au milieu des « bois noirs,» comme on les appelle, à une dizaine de kilomètres de Thiers. On descendit chez un fermier du hameau que le patron connaissait. Puis M. Gertal, qui ne perdait jamais une minute, courut la campagne pour acheter des fromages d'Auvergne.



LE JEUNE VANNIER

Pendant ce temps Julien et André étaient restés chez la fermière et passaient la veillée en famille.

Dans un coin voisin du foyer, un petit garçon de l'âge de Julien, assis par terre, tressait des paniers d'osier.

Julien s'approcha de lui, portant sous son bras le précieux livre d'histoires et d'images que lui avait donné la dame de Mâcon; puis il s'assit à côté de l'enfant.

Le jeune vannier se rangea pour faire place à Julien, et sans rien dire le regarda avec de grands yeux timides et étonnés; puis il reprit son travail en silence.

Ce silence ne faisait pas l'affaire de notre ami Julien, qui s'empressa de le rompre.

— Comment vous appelez-vous? dit-il avec un sourire expansif. Moi, j'ai bientôt huit ans, et je m'appelle Julien Volden.

— Je m'appelle Jean-Joseph, dit timidement le petit vannier, et j'ai huit ans aussi.

— Jean-Joseph, continua Julien, aimez-vous les histoires?

— Je crois bien, répondit le jeune vannier; c'est tout ce qui m'amuse le plus au monde.

— Eh bien, dit Julien, je vais vous lire une histoire de mon livre. Ce sont les histoires des hommes illustres de la France: il y en a eu dans toutes les provinces, car la France est une grande nation; mais nous lirons l'histoire des hommes célèbres de l'Auvergne, puisque vous êtes né en Auvergne, Jean-Joseph.

— C'est cela, dit Jean-Joseph; voyons les grands hommes de l'Auvergne.

Julien commença à voix basse, mais distinctement.

— La France, notre patrie, était, il y a bien longtemps de cela, presque entièrement couverte de grandes forêts. Elle s'appelait alors la Gaule, et les hommes à demi sauvages qui l'habitaient étaient les Gaulois.

Nos ancêtres, les Gaulois, étaient grands et robustes, avec une peau blanche comme le lait, des yeux bleus et de longs cheveux blonds ou roux qu'ils laissaient flotter sur leurs épaules.

Ils estimaient avant toutes choses le courage et la liberté. Ils se riaient de la mort, ils se paraient pour le combat comme pour une fête.

Leurs femmes, les Gauloises, ne leur cédaient en rien

pour le courage. Elles suivaient leurs époux à la guerre; des chariots traînaient les enfants et les bagages; d'énormes chiens féroces escortaient les chars.

Nos pères se défendaient vaillamment, si vaillamment que les armées de César, composées des meilleurs soldats du monde, furent sept ans avant de soumettre notre patrie.

Mais enfin la Gaule, couverte du sang de ses enfants, épuisée par la misère, se rendit.

Un jeune Gaulois, né dans l'Auvergne, résolut alors de chasser les Romains du sol de la patrie.

Il parla si éloquemment de son projet à ses compagnons que tous jurèrent de mourir plutôt que de subir le joug romain. En même temps, ils mirent à leur tête le jeune guerrier et lui donnèrent le titre de *Vercingétorix,* qui veut dire *chef.*

Bientôt Vercingétorix envoya en secret dans toutes les parties de la Gaule des hommes chargés d'exciter les Gaulois à se soulever.

Au jour désigné d'avance, la Gaule entière se souleva d'un seul coup, et ce fut un réveil si terrible que, sur plusieurs points, les légions romaines furent exterminées.

César, qui se préparait alors à quitter la Gaule, fut forcé de revenir en toute hâte, pour combattre Vercingétorix et les Gaulois révoltés. Mais Vercingétorix vainquit César à Gergovie.

Six mois durant, Vercingétorix tint tête à César, tantôt vainqueur, tantôt vaincu.

Enfin César réussit à enfermer Vercingétorix dans la ville d'Alésia, où celui-ci s'était retiré avec soixante mille hommes.

Alésia, assiégée et cernée par les Romains, ne tarda pas à ressentir les horreurs de la famine.

La ville, où les habitants mouraient de faim, songeait à la nécessité de se rendre lorsqu'une armée de secours venue de tous les autres points de la Gaule se présenta sous les murs d'Alésia.

Une grande bataille eut lieu; les Gaulois furent d'abord vainqueurs, et César, pour exciter ses troupes, dut combattre en personne. On le reconnaissait à travers la mêlée à la pourpre de son vêtement. Les Romains reprirent l'avantage; ils enveloppèrent l'armée gauloise. Ce fut un désastre épouvantable.

Dans la nuit qui suivit cette funeste journée, Vercingétorix, voyant la cause de la patrie perdue, prit une résolution sublime. Pour sauver la vie de ses frères d'armes, il songea à donner la sienne. Il savait combien César le haïssait; il savait que plus d'une fois, dès le commencement de la guerre, César avait cherché à se faire livrer Vercingétorix par ses compagnons d'armes, promettant à ce prix de pardonner aux révoltés. Le noble cœur de Vercingétorix n'hésita point: il résolut de se livrer lui-même.

Au matin, il rassembla le conseil de la ville et y annonça ce qu'il avait résolu. On envoya des parlementaires porter ses propositions à César. Alors, se parant pour son sacrifice héroïque comme pour une fête, Vercingétorix, revêtu de sa plus riche armure, monta sur son cheval de bataille. Il fit ouvrir les portes de la ville, puis s'élança au galop jusqu'à la tente de César.

Arrivé en face de son ennemi, il arrête tout d'un coup son cheval, d'un bond saute à terre, jette aux pieds du

vainqueur ses armes étincelantes d'or, et fièrement, sans un seul mot, il attend immobile qu'on le charge de chaînes.

Vercingétorix avait un beau et noble visage ; sa taille superbe, son attitude altière, sa jeunesse produisirent un moment d'émotion dans le camp de César. Mais celui-ci, insensible au dévouement du jeune chef, le fit enchaîner, le traîna derrière son char de triomphe en rentrant à Rome, et enfin le jeta dans un cachot.

Six ans Vercingétorix languit à Rome dans ce cachot noir et infect. Puis César, comme s'il redoutait encore son rival vaincu, le fit étrangler.

On garda un instant le silence. Chacun songeait en soi-même à ce que Julien venait de lire. Puis le jeune garçon, reprenant son livre, continua sa lecture.

— C'est encore l'Auvergne qui a vu naître, l'an 1768, un homme de guerre également célèbre par son courage et par son honnêteté : DESAIX.

Desaix à l'âge de vingt-six ans était déjà général. Il prit part aux grandes guerres de la Révolution française contre l'Europe coalisée.

Desaix était d'une extrême probité. Quand on frappait les ennemis d'une contribution de guerre, il ne prenait jamais rien pour lui, et cependant il était lui-même pauvre ; « mais, disait-il, ce qu'on peut excuser chez les autres n'est pas permis à ceux qui commandent des soldats.» Aussi était-il admiré de tous et estimé de ses ennemis. En Allemagne, où il fit longtemps la guerre, les paysans allemands l'appelaient le *bon général.* En Orient, dans la guerre d'Égypte où il

suivit Bonaparte, les musulmans qui habitent le pays l'avaient surnommé le *sultan juste,* c'est-à-dire le chef juste.

En 1800, se livra dans le Piémont, près de Marengo, une grande bataille. Nos troupes, qui avaient traversé les Alpes par le mont Saint-Bernard pour surprendre les Autrichiens, se trouvèrent attaquées par eux. Après une résistance héroïque, nos soldats pliaient et commençaient à s'enfuir. Tout à coup, Desaix arriva en toute hâte à la tête de la cavalerie française; il se jeta au milieu de la mêlée, donnant l'exemple à tous et guidant ses soldats à travers les bataillons autrichiens, qui furent bientôt bouleversés. Mais une balle ennemie le blessa à mort et il tomba de son cheval; au moment d'expirer, il vit les ennemis en fuite: il avait par son courage décidé la victoire. « Je meurs content, dit-il, puisque je meurs pour la patrie.»

Ses soldats lui élevèrent un monument sur le champ même de la bataille. Plus tard, sa statue fut érigée à Clermont-Ferrand.

XVII

Lorsque M. Gertal rentra, on se mit à table tous ensemble.

Après le repas, la veillée ne se prolongea guère: chacun se coucha de bonne heure. André et Julien furent conduits dans un petit cabinet; Jean-Joseph monta au second sous les combles, où il y avait une étroite mansarde, et M. Gertal eut, au premier étage, le meilleur lit.

— Tenez-vous tout prêts dès ce soir, dit le patron

aux enfants: nous partirons demain de bonne heure; la voiture est chargée, il n'y a que Pierrot à atteler et je vais boucler ma valise avant de me mettre au lit.

— Oui, oui, soyez tranquille, monsieur Gertal, dirent les enfants. — Et, avant de se coucher, ils bouclèrent aussi toute prête la courroie de leur paquet.

Depuis longtemps chacun dormait dans la ferme lorsque André se réveilla tout suffocant et mal à l'aise.

Il était si gêné qu'il put à peine, au premier moment, se rendre compte de ce qu'il éprouvait. Il sauta hors de son lit sans trop savoir ce qu'il faisait et il ouvrit la fenêtre pour avoir de l'air.

Le vent froid de la montagne s engouffra aussitôt en tourbillonnant dans la pièce et ouvrit la porte mal fermée. Alors une fumée épaisse entra dans le cabinet, puis un crépitement suivit, comme celui d'un brasier qui s'allume. André pris de terreur courut au lit où dormait Julien; il le secoua avec épouvante. — Lève-toi, Julien, le feu est à la ferme.[1]

L'enfant s'éveilla brusquement, sachant à peine où il en était,[2] mais André ne lui laissa pas le temps de se reconnaître. Il lui mit sur le bras leurs vêtements; lui-même saisit d'une main, sur la chaise, le paquet de voyage bouclé la veille; de l'autre, il prit la main de Julien, et, l'entraînant avec lui, il courut à travers la fumée réveiller M. Gertal et jeter[3] l'alarme dans la ferme.

— André, cria le patron, je te suis, éveille tout le monde; puis cours vite à Pierrot, attèle-le, fais-lui enlever la voiture hors de danger; moi, je vais aider le fermier à se tirer d'affaire.[4]

André, toujours tenant Julien, s'élança au plus vite.

Quand il arriva aux étables, la flamme tournoyait déjà au-dessus, car il y avait des fourrages dans le grenier, et des étincelles avaient embrasé la toiture en chaume.

— Habille-toi, dit André à Julien, qui claquait des dents au vent de la nuit.

Lui-même, à la hâte, passa[1] une partie de ses vêtements, et, prenant le reste, il jeta le tout dans la voiture.

Bientôt arrivèrent les gens de la ferme. C'était un brouhaha et un effroi indescriptibles.

Au milieu de ce désordre général, à travers la fumée aveuglante, André réussit pourtant à atteler Pierrot à la voiture. Il mit Julien dedans et, d'un vigoureux coup de fouet, il entraîna le tout dans le chemin éclairé par les lueurs rouges de l'incendie.

Quand la voiture fut hors de danger, André attacha le cheval à un arbre.

L'incendie avait fait des progrès effrayants, et on ne pouvait songer à l'éteindre, car il n'y avait point de pompes à feu dans le hameau.

Cependant le petit Julien arriva à son tour.

Sa première pensée fut de chercher Jean-Joseph à travers la foule; personne ne songeait à Jean-Joseph et ne savait où il était.

— Bien sûr, dit le petit garçon avec effroi, Jean-Joseph est resté dans sa mansarde; je cours le chercher.

Il partit en toute hâte, mais déjà il n'y avait plus moyen de monter jusque-là: l'escalier s'était effondré et les flammes tourbillonnaient à l'entrée.

Julien revint dans la cour: la lucarne de la mansarde

était hermétiquement close par son petit volet. A coup sûr Jean-Joseph dormait encore sans se douter du danger.

Julien saisit une pierre ronde assez grosse, et avec habileté il la lança dans le volet de toutes ses forces. Ce volet, qui s'ouvrait en dedans et ne tenait que par un mauvais crochet, céda aussitôt: au milieu du crépitement de l'incendie, on distingua le bruit de la pierre roulant dans la mansarde, tandis que la petite voix de Julien criait: — Jean-Joseph! Jean-Joseph!

L'instant d'après, le visage épouvanté de Jean-Joseph se montra à la lucarne. Le pauvre enfant dressait au-dessus de sa tête ses deux petites mains jointes dans un geste désespéré tandis que sa voix appelait: — Au secours! au secours!

André, qui s'était absenté un instant, revint alors, traînant une échelle.

Il s'élança légèrement sur les barreaux, qui pliaient sous son poids. Arrivé au dernier, il se retourna, présentant le dos à la muraille et se soutenant contre, puis, levant ses deux bras jusqu'à la hauteur de la lucarne:

— Aide-toi de mes bras, Jean-Joseph, dit-il d'une voix calme; descends sur mes épaules et n'aie pas peur.

Jean-Joseph s'assit sur la lucarne, puis se laissa glisser le long du mur jusqu'à ce que ses pieds touchassent le dos d'André.

Quand celui-ci sentit Jean-Joseph sur ses épaules, il le fit glisser dans ses bras, par devant lui; puis il le posa sur le second barreau de l'échelle: — Descends devant à présent, lui dit-il.

Jean-Joseph descendit rapidement, André à sa suite. Ils arrivaient à peine au dernier tiers de l'échelle qu'un bruit se fit entendre. Une partie du toit s'effondrait; des pierres détachées du mur roulèrent et vinrent heurter l'échelle, qui s'affaissa lourdement.

Un cri s'échappa de toutes les bouches; mais, avant même qu'on eût eu le temps de s'élancer, André était debout. Il n'avait que de légères contusions, et il relevait le petit Jean-Joseph, qui s'était évanoui dans l'émotion de la chute.

Quand l'enfant revint à lui,[1] il était encore dans les bras d'André. Celui-ci, épuisé lui-même, s'était assis à l'écart sur une botte de paille.

Le premier mouvement du petit garçon fut d'entourer de ses deux bras le cou du brave André, et, le regardant de ses grands yeux effrayés qui semblaient revenir de la tombe, il lui dit doucement: — Que vous êtes bon!

Lorsque cette nuit pénible fut achevée, le lendemain, au moment de partir, M. Gertal prit le fermier à part:

— Mon brave ami, lui dit-il, je vous vois plus désespéré qu'il ne faut. Il faut avoir du courage, avec le temps on répare tout. Tenez, les affaires ont été bonnes pour moi cette année, Dieu merci; cela fait que je puis vous prêter quelque chose. Voici cinquante francs; vous me les rendrez quand vous pourrez: je sais que vous êtes un homme actif: seulement promettez-moi de ne pas vous laisser aller au découragement.

Le fermier, ému jusqu'aux larmes, serra la main du Jurassien, et on se quitta le cœur gros.[2]

XVIII

On quitta l'Auvergne et on entra dans le Lyonnais. M. Gertal fit remarquer aux enfants qu'on était dans l'un des départements les plus industrieux de la France, celui du Rhône. Aux environs de Lyon, nos trois amis passèrent au milieu de villages animés; Julien demanda le nom de cet endroit. — C'est le mont d'Or, dit M. Gertal; un joli nom, comme tu vois. Ne le confonds pas avec la montagne que nous avons vue en Auvergne, non loin de Clermont, et qui s'appelle le mont Dore. Sais-tu qu'est-ce qui fait la richesse de ces villages où nous sommes? Ce sont des chèvres que les cultivateurs élèvent. Dans aucun lieu de la France il n'y a autant de chèvres sur une si petite étendue de terrain. On en compte des milliers qui sont toutes enfermées dans des étables. On fait de leur lait un fromage estimé, si bien que chaque chèvre rapporte chaque année aux habitants 125 francs par tête.

Il était déjà soir quand nos voyageurs arrivèrent près de Lyon. Devant eux se dressaient les hautes collines couronnées par les dix-sept forts de Lyon et par l'église de Fourvières, qui dominent la grande cité. Ces collines étaient encore éclairées par les derniers rayons du crépuscule tandis que la ville se couvrait de la brume du soir. Mais bientôt tous les becs de gaz s'allumèrent comme autant d'étoiles qui, perçant la brume de leur blanche lueur, illuminaient la ville tout entière et renvoyaient des reflets jusque sur les campagnes environnantes.

— Que c'est joli! disait Julien; je n'avais jamais vu pareille illumination.

Bientôt nos amis arrivèrent sur les magnifiques quais du Rhône qui, avec ceux de la Saône, se développent sur une longueur de 40 kilomètres. A leurs pieds coulait en grondant le fleuve, que remontaient et descendaient des bateaux à vapeur.

On arriva peu après à la maison où l'on devait passer la nuit, et Julien s'endormit en voyant encore en rêve la grande ville, ses longs quais, ses ponts et son fleuve bruyant.

— Oh! monsieur Gertal, quelle grande ville que ce Lyon! s'écria le petit Julien, qui n'en pouvait plus[1] de fatigue un matin qu'il revenait de porter un paquet chez un client. J'ai cru que je marcherais tout le jour sans arriver, tant il y a de rues à suivre et de ponts à passer!

— Mais, dit le patron, tu sais bien que c'est la seconde ville de France, petit Julien.

— Tiens, c'est vrai, cela. Mais, monsieur Gertal, qu'est-ce qui fait donc que certaines villes deviennent de si grandes villes, tandis que les autres ne le deviennent point?

— Cela tient presque toujours à l'industrie des habitants et à la place que les villes occupent, petit Julien. Lyon est situé à la fois sur la Saône et sur le Rhône. Par la Saône il communique avec la Bourgogne et l'Alsace; par le Rhône, avec la Suisse d'un côté et avec la Méditerranée de l'autre. Par le canal de Bourgogne et les autres canaux, il communique avec Paris et la plupart des grandes villes de France. Six lignes de chemins de fer aboutissent à Lyon, et ses deux

grandes gares sont sans cesse pleines de marchandises. N'est-ce pas là une magnifique position pour le commerce d'une ville, Julien? Mais ce n'est pas le tout: il faut encore que la ville où toutes ces routes aboutissent soit industrieuse et que ses habitants sachent travailler. C'est là la gloire de Lyon, cité active et intelligente entre toutes, cité de travail qui a su maintenir au premier rang dans le monde une de nos plus grandes industries nationales: la soierie. Il y a à Lyon, 120,000 ouvriers qui travaillent la soie, petit Julien, et dans les campagnes environnantes 120,000 y travaillent aussi: en tout 240,000 environ.

— 240,000! fit Julien étonné.

— Oui, Julien. As-tu vu, en passant dans les faubourgs de la ville, ces hautes maisons d'aspect pauvre, d'où l'on entend sortir le bruit actif des métiers? C'est là qu'habite la nombreuse population ouvrière. Chacun a là son petit logement ou son atelier, souvent perché au cinquième ou sixième étage, souvent aussi enfoncé sous le sol, et il y travaille toute la journée à lancer la navette entre les fils de soie. De ces obscurs logements sortent les étoffes brillantes, aux couleurs et aux dessins de toute sorte, qui se répandent ensuite dans le monde entier. Il se vend tous les ans à Lyon pour plus de 500 millions de francs de soieries.

Bientôt nos amis songèrent à vendre leurs marchandises et c'était plaisir de voir avec quel soin ils arrangeaient chaque jour leur petit étalage sur une des places les plus fréquentées.

Il y en avait là pour tous les goûts. Dans un coin, c'étaient les beaux fruits de l'Auvergne, les pâtes et vermicelles fins de Clermont: dans un autre, l'ex-

cellente coutellerie achetée à Thiers s'étalait reluisante; puis, au-dessus, les dentelles d'Auvergne se déployaient en draperies ornementales, à côté des bas au métier[1] achetés dans le Jura. Enfin, sous une vitrine à cet usage, brillaient dans tout leur éclat quelques montres de Besançon avec chaînes et breloques, et des boucles d'oreilles fabriquées en Franche-Comté; puis des objets sculptés dans les montagnes du Jura, anneaux de serviettes, tabatières, peignes et autres, complétaient l'assortiment.

André debout à un coin, M. Gertal à l'autre, s'occupaient à la vente. Julien, assis sur un tabouret, se reposait après chaque commission pour se préparer à en faire d'autres.

Du coin de l'œil il suivait, avec un vif intérêt, le petit tas de coutellerie et le paquet de dentelles qui représentaient leurs économies. Souvent, parmi les passants affairés de la grande ville, quelques-uns s'arrêtaient devant l'étalage, frappés du bon marché et de la belle qualité des objets et aussi de l'air avenant des marchands. A mesure que le tas diminuait et que le paquet arrivait à sa fin, la figure de Julien s'épanouissait d'aise.

Un soir enfin, André vendit à une dame son dernier mètre de dentelle et à un collégien son dernier couteau. Les enfants comptèrent leur argent, qu'André avait mis soigneusement à part, et, à leur grande joie, ils virent qu'ils avaient 85 francs.

—85 francs! disait le petit Julien en frappant de joie dans ses mains. Quoi! nous avons plus du double d'argent que nous n'avions en quittant Phalsbourg!

XIX

QUAND on eut quitté Lyon et ses dernières maisons tandis que la voiture courait à travers les campagnes fertiles et les beaux vignobles, Julien prit son livre, et, profitant de la première côte que Pierrot monta au pas, fit la lecture à haute voix.

A Lyon est né un homme qu'on a proposé depuis longtemps comme modèle à tous les travailleurs, Jacquard était fils d'un pauvre ouvrier tisseur et d'une ouvrière en soie. Dès l'enfance, il connut par lui-même les souffrances que les ouvriers de cette époque avaient à endurer pour tisser la soie. La loi d'alors permettait d'employer les enfants aux travaux les plus fatigants: ils y devenaient aveugles, bossus, bancals, et mouraient de bonne heure.

Le jeune Jacquard, mis à ce dur métier, tomba lui-même malade. Ses parents, pour lui sauver la vie, durent lui donner une autre occupation; ils le placèrent chez un relieur, et ce fut un grand bonheur pour l'enfant, car, une fois dans l'atelier de reliure, il ne se borna pas à cartonner les livres qu'on lui apportait: à ses moments de loisir, il lisait ces livres, et il acquit ainsi l'instruction élémentaire qu'on n'avait pu lui donner.

Une fois instruit, le studieux ouvrier sentit s'éveiller en lui le goût de la mécanique, et il conçut l'idée d'une machine qui accomplirait à elle seule le pénible travail qu'il avait lui-même accompli jadis. Mais de

tristes événements vinrent interrompre ses recherches: c'était le moment des guerres de la Révolution, où les citoyens combattaient les uns contre les autres en même temps que contre les ennemis de la France. Il se fit soldat et alla combattre, lui aussi, pour la patrie.

Pendant qu'il était sur le champ de bataille, son fils unique mourut à Lyon. Sa femme était dans la misère, tressant, pour vivre, des chapeaux de paille. C'est alors qu'il revint de l'armée, et ce fut au milieu de cette tristesse et de cette misère générale qu'il finit par construire la machine à laquelle il a donné son nom.

Mais que de temps il fallut pour que cette merveilleuse machine fût estimée à son vrai prix! Les ouvriers mêmes dont elle devait soulager le travail la voyaient de mauvais œil.[1] Un jour, on la brisa sur la place publique, et le grand homme qui l'avait inventée eut lui-même à souffrir les mauvais traitements d'ouvriers ignorants.

Enfin, au bout de douze ans d'efforts, son métier fut généralement adopté et fit la richesse de Lyon.

Les ouvriers, qui craignaient que la machine nouvelle ne leur nuisît et ne leur enlevât du travail, virent, au contraire, leur nombre augmenter chaque jour: il y a maintenant à Lyon plus de cent mille ouvriers en soieries. Et partout on a adopté le métier de Jacquard, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Amérique et jusqu'en Chine.

La ville de Lyon, reconnaissante envers cet homme qui a fait sa prospérité, lui a élevé une statue sur une de ses places.

II. Parmi les hommes célèbres que Lyon a produits,

on peut citer encore Bernard de Jussieu, né dans les dernières années du dix-septième siècle. Il s'adonna à l'étude de la botanique. C'est Bernard de Jussieu qui trouva le moyen de bien classer les milliers de plantes que produit la nature, de les distinguer les unes des autres et de savoir les reconnaître.

Quand on se promène à Paris, au Jardin des Plantes, on voit un grand arbre, un magnifique cèdre, qui rappelle Bernard de Jussieu. C'est, en effet, ce dernier qui l'a rapporté dans son chapeau et planté en cet endroit, alors que le grand arbre n'était encore qu'une petite plante.

Après avoir traversé un joli pays, verdoyant et bien cultivé, nos voyageurs virent de loin monter dans le ciel un grand nuage de fumée. En approchant, Julien distingua bientôt de hautes cheminées qui s'élevaient dans les airs à une soixantaine de mètres. — Oh! dit Julien, on dirait que nous revenons au Creusot, mais c'est bien plus grand encore. Combien voilà de cheminées!

— C'est Saint-Étienne, dit M. Gertal. Et Saint-Étienne a en effet plus d'un rapport avec le Creusot, car, là aussi, on travaille le fer, l'acier; on y fait la plus grande partie des outils de toute sorte qui servent aux différents métiers.

Parmi les grandes villes de la France, Saint-Étienne est la plus récente. Il y a cent ans, c'était plutôt un bourg qu'une ville, car elle n'avait que six mille habitants; aujourd'hui elle en a cent trente-quatre mille.

Ce qui fait la prospérité de cette ville, c'est qu'elle est tout entourée de mines de houille. Ces mines lui

donnent du charbon tant qu'elle en veut pour faire marcher[1] ses machines.

A ce moment, on entrait dans Saint-Étienne et on y voyait de grandes rues bordées de belles maisons, mais tout cela était noirci par la fumée des usines ; la terre elle-même était noire de charbon de terre, et, quand le vent venait à souffler, il soulevait des tourbillons de poussière noire.

La voiture se dirigea vers une hôtellerie que connaissait M. Gertal et qui était située non loin de la grande Manufacture nationale d'armes.

Quand on arriva, il était déjà tard et le travail venait de cesser à la Manufacture. Alors, à un signal donné, on vit tous les ouvriers sortir à la fois : c'était une grande foule, et Julien les regardait passer avec surprise, en se demandant comment on pouvait occuper tant de travailleurs.

— Et tous les fusils dont la France a besoin pour ses soldats ! lui dit André ; ne crois-tu pas qu'il y ait là de quoi donner de la besogne ? Sans compter les sabres, les épées, les baïonnettes : la plus grande partie de tout cela se fait à Saint-Étienne.

Cependant l'industrie du fer n'occupe encore que la moitié de ses nombreux ouvriers. Ce ne sont point des objets de quincaillerie que je vais acheter ici ; ce sont des soieries, des rubans, des velours. Il y a, aujourd'hui, à Saint-Étienne plus de 40,000 ouvriers occupés à tisser la soie. Ici encore on trouve ces métiers inventés par Jacquard qui fabriquent jusqu'à[2] trente-six pièces de rubans à la fois.

En disant ces mots, M. Gertal sortit avec les deux enfants pour aller faire des achats. Il se rendit chez

plusieurs fabricants de rubans et de soieries, où l'on entendait encore, malgré l'heure tardive, le bruit monotone des métiers.

M. Gertal devait rester un jour seulement à Saint-Étienne. Le surlendemain, au moment du départ, il dit à Julien :

— Mon ami, le temps approche où nous allons nous quitter. Te rappelles-tu la promesse que je t'ai faite à Besançon? Je ne l'ai pas oubliée, moi. Voici le petit cadeau que tu désirais.

En même temps, M. Gertal atteignit un parapluie soigneusement enfermé dans un fourreau en toile cirée. — Je te l'ai acheté ici même, dit-il.

— Oh! merci, monsieur Gertal, s'écria Julien en ouvrant le parapluie. Mais, ajouta-t-il, il est en soie, vraiment! Oh! qu'il est grand et beau! voyez, monsieur Gertal, comme André et moi nous serons bien garantis là-dessous! Et avec cela il est léger comme un jonc. Que vous êtes bon, monsieur Gertal!

Puis, passant le parapluie à André, qui le remit dans son étui, l'enfant courut aussitôt embrasser le patron.

On quitta ensuite la grande ville industrielle pour se diriger vers le sud-est, et on passa du Lyonnais dans le Dauphiné.

XX

C'ÉTAIT à Valence, chef-lieu du département de la Drôme, dans le Dauphiné, que nos trois amis devaient se quitter.

M. Gertal y acheta diverses marchandises, y compris

des objets de cuir, gants, et peaux fines, qu'on travaille à Valence, à Annonay et dans toute cette contrée de la France. Ensuite M. Gertal se prépara à repartir.

Après six semaines de fatigue et de voyage, il avait hâte de retourner vers le Jura, où sa femme et son fils l'attendaient. Les enfants, d'autre part, avaient encore soixante lieues à faire avant d'arriver à Marseille.

Ce fut sur la jolie promenade d'où l'on découvre d'un côté les rochers à pic qui dominent le Rhône, de l'autre côté les Alpes du Dauphiné, que nos amis se dirent adieu.

— André, dit M. Gertal, quand tu m'as demandé quelque chose comme salaire à Besançon, je n'ai rien voulu te promettre, car je ne te connaissais pas; mais depuis ce jour tu t'es montré si laborieux, si courageux, et tu m'as donné si bonne aide en toute chose, que je veux t'en montrer ma reconnaissance. J'ai fait l'autre jour à Julien le cadeau que je lui avais promis; voici maintenant quelque chose pour toi, André.

Et il tendit au jeune garçon un porte-monnaie tout neuf, où il y avait trois petites pièces de cinq francs en or.

Et le Jurassien, sans laisser à André le temps de le remercier, l'attira dans ses bras ainsi que le petit Julien:

— Que le ciel vous bénisse, enfants, dit-il, avec émotion. Et l'on se sépara.

Une heure après, les deux enfants, leur paquet sur l'épaule, suivaient la grande route de Valence à Marseille, qui longe le cours du Rhône.

Quand le soir fut venu, ils demandèrent à coucher dans une sorte de petite auberge, moitié ferme et moitié

hôtellerie, comme il s'en rencontre dans les villages. Ils firent le prix à l'avance, et s'assirent ensuite auprès de la cheminée pendant que la soupe cuisait.

Le lendemain, pour continuer leur voyage, les enfants purent profiter de l'occasion d'un char à bancs. La route se fit d'abord le plus gaîment du monde. Le ciel était d'un bleu éblouissant; toutefois, depuis la veille, un grand vent froid du nord-ouest s'était levé et soufflait à tout rompre.[1] C'était ce vent de la vallée du Rhône que les gens du pays appellent *mistral,* d'un mot qui veut dire *le maître,* car c'est le plus puissant des vents, et il a une telle force qu'il a pu faire dérailler des trains de chemins de fer en marche.

La voiture avançait bon train: le vent la poussait par derrière et ajoutait sa force à celle du cheval. Mais, à un détour de la route, qui descendait en pente rapide, le vent souffla si fort que la voiture se trouva précipitée en avant avec une violence sans pareille.

Le cheval n'eut pas la force de se maintenir, et il s'abattit brusquement. La secousse fut telle que les voyageurs se trouvèrent lancés tous les quatre hors de la voiture.

Chacun se releva plus ou moins contusionné, mais sans blessure grave. Seul, le petit Julien avait le pied droit et le poignet tellement meurtris et engourdis qu'il ne pouvait appuyer dessus. Quand il voulut se relever et marcher, la douleur l'obligea de s'arrêter aussitôt. En même temps il se sentait la tête toute lourde et le front brûlant; il se retenait à grand'peine de pleurer.

André était bien inquiet, craignant que l'enfant n'eût quelque chose de brisé dans la jambe et dans le bras.

Le conducteur, fort inquiet lui-même, s'approcha de Julien ; il lui fit remuer les doigts de la main et ceux du pied blessé, et voyant que le petit garçon pouvait remuer les doigts : — Il n'y a probablement rien de brisé, dit-il ; c'est sans doute une simple entorse au pied et à la main.

Puis, s'adressant à André : — Jeune homme, prenez votre mouchoir et celui de l'enfant ; mouillez-les avec l'eau du fossé : appliquez ces mouchoirs mouillés, l'un au pied, l'autre au poignet de votre frère. L'eau froide est le meilleur remède au commencement d'une entorse ou de toute espèce de blessure ; elle empêche l'enflure et l'irritation.

Pendant qu'André s'empressait de soigner son petit frère et lui appliquait les compresses d'eau froide, le conducteur releva le cheval, qui n'avait pas de mal ; mais les brancards de la voiture étaient brisés. Il était impossible de remonter dans le char à bancs, et il fallut aller chercher de l'aide pour le traîner jusque chez le charron du plus prochain village.

Julien ne pouvait marcher, et il se plaignait de plus en plus d'un violent mal de tête.

André le prit dans ses bras et, le cœur tout triste, il fit ainsi une demi-lieue de chemin en portant le petit garçon qui se désolait.

En arrivant au bourg voisin de l'accident, les deux enfants furent installés chez une excellente femme du lieu.

Le petit Julien souffrait de plus en plus. Il portait sans cesse la main à son front : la tête, disait-il, lui faisait bien plus de mal que tout le reste.

On le coucha pour le reposer, mais il ne put dormir. La fièvre l'avait pris, une de ces fièvres brûlantes qui sont le principal danger des chutes.

André alarmé courut chercher le médecin, et lui expliqua leur accident de voiture.

— L'entorse ne sera pas grave, dit le docteur après examen; mais cet enfant a une forte fièvre et un délire qui m'inquiète. Ne vous couchez pas, mon ami; de demi-heure en demi-heure[1] vous ferez prendre à votre frère une potion calmante que je vais vous écrire; veillez-le avec soin. S'il peut s'endormir d'un bon sommeil, il sera hors de danger. Je reviendrai demain matin.

André resta toute la nuit au chevet de Julien, veillant l'enfant comme eût fait la plus tendre des mères.

Julien était toujours dans une agitation extrême. La nuit touchait à sa fin, et l'inquiétude d'André allait croissant.

Enfin Julien épuisé de fatigue resta immobile; puis, peu à peu, il garda le silence, ses yeux se fermèrent; il s'endormit, sa petite main dans celle de son frère, qui, brisé de fatigue et d'émotion, finit par s'endormir lui-même à son tour, la tête appuyée sur le bois du lit[2] où Julien reposait, la main immobile dans celle de l'enfant.

XXI

Heureusement les prévisions du médecin se réalisèrent. Quand Julien s'éveilla, il était beaucoup

mieux : le délire avait disparu et la fièvre était presque tombée.

Deux jours de repos achevèrent de le remettre.

Le médecin permit alors aux deux jeunes Lorrains de partir pour Marseille, mais il prit André à part et lui recommanda de ne pas laisser le petit garçon se fatiguer.

— L'entorse du pied, dit-il, ne permettra pas à votre frère de marcher facilement avant un mois. D'ici là, il faut distraire cet enfant et ne pas le laisser s'attrister tout seul, de crainte que la fièvre nerveuse dont il vient d'avoir un accès ne reparaisse.

André remercia le médecin de ses bons avis ; il ne savait comment lui montrer sa reconnaisance, car le docteur, loin de vouloir être payé, avait fait cadeau à son petit malade d'un pantoufle de voyage pour le pied blessé.

La gaîté de Julien revenait peu à peu : il voulut aider lui-même, de son lit, à faire le paquet de voyage, et il n'oublia pas de mettre dans sa poche son livre sur les grands hommes, afin, disait-il, de bien s'amuser à lire dans le chemin de fer.

Lorsque les préparatifs furent achevés, André régla partout les dépenses qu'il avait faites : puis il prit le petit Julien dans ses bras. Julien portait de sa main valide le paquet de voyage attaché au fameux parapluie. Quoique bien embarrassés ainsi, les deux enfants se rendirent néanmoins à la gare, qui n'était éloignée que d'un quart d'heure.

Une demi-heure après, les deux enfants étaient assis l'un près de l'autre dans un wagon de 3ᵉ classe. Au bout d'un instant la locomotive siffla et le train partit

à toute vitesse.[1] Derrière eux, les belles cimes des Alpes du Dauphiné montraient leurs têtes blanches de neige que le soleil faisait reluire.

— André, dit Julien, puisque nous passons en ce moment dans le Dauphiné, je veux connaître les grands hommes de cette province.

Et les enfants se mirent à lire la vie de Bayard qui a été surnommé « le chevalier sans peur et sans reproche.»

Il descendait d'une famille de preux et il combattit en Italie, en Navarre et en Picardie. Il mourut des suites d'une blessure qu'il reçut tandis qu'il protégeait la retraite de l'armée française à Romagnano en Italie.

Au bout de trois heures, le train s'arrêta à la gare d'Avignon. Du chemin de fer on voyait la ville, et André montra en passant à Julien un grand monument situé sur le penchant d'un rocher, et qui, avec ses vieux créneaux, ressemble à une forteresse. C'était l'ancien château où les papes résidaient lorsqu'ils habitaient le comtat Venaissin,[2] enclavé dans la Provence.

Pendant ce temps le train s'était remis en marche. On traversa sur un beau pont la Durance, ce torrent terrible par ses inondations, qui descend en courant des montagnes, et dont les eaux, amenées par un long aqueduc, alimentent la ville de Marseille.

Au delà de l'antique cité d'Arles, la Provence, jusque-là couverte de cultures et où on apercevait le feuillage gris des oliviers, devint stérile, sans herbe et sans arbres. Les enfants étaient entrés dans les plaines de la Crau, puis de la Camargue, desséchées par le souffle

du mistral, couvertes de cailloux, et qui ressemblent à un désert de l'Afrique transporté dans notre France. Là paissent en liberté de nombreux troupeaux de bœufs noirs et de chevaux demi-sauvages, semblables aux chevaux arabes.

Puis on entra sous un grand tunnel, celui de la Nerthe, qui a plus d'une lieue de long. Peu de temps après, on arrivait dans la vaste gare de Marseille, et les deux enfants sortirent de wagon au milieu du va-et-vient des voyageurs.

André s'informa avec soin du chemin à suivre pour se rendre à l'adresse de son oncle. Puis, courageusement, il reprit Julien entre ses bras et, à travers la foule qui allait et venait dans la grande ville, il s'achemina tout ému.

Enfin on atteignit la rue tant désirée; avec un grand battement de cœur on frappa à la porte et on demanda Frantz Volden.

Un marin d'une quarantaine d'années vint ouvrir et répondit: — Frantz Volden n'est plus ici, voilà tantôt cinq mois qu'il est parti.[1]

— Mon Dieu! s'écria André avec anxiété; et il devint tout pâle comme s'il allait tomber. Mais bientôt, surmontant son trouble, il reprit:

— Où est-il allé? savez-vous, monsieur?

— Parbleu, jeune homme, dit celui qui avait ouvert la porte, entrez vous reposer: Frantz Volden est mon ami; nous causerons mieux de lui dans la maison que sur la porte.

Et le brave homme, montrant le chemin aux enfants, marcha devant eux dans un corridor étroit et sombre.

On arriva dans une chambre où la femme du marin préparait le souper.

— Voici ce qui en est,[1] reprit le marin. Ce pauvre Volden avait un frère en Alsace-Lorraine. Depuis la dernière guerre, Frantz songeait souvent au pays. Il se disait tous les jours : « Mon aîné doit être bien malheureux là-bas, car il a subi les misères de la guerre et des sièges ; mais moi, j'ai quelques économies et je lui dirai : — Michel, viens-t'en en France avec moi, nous achèterons un petit bout de terre, et nous ferons valoir[2] cela à nous deux.[3] » Mais auparavant Frantz avait des affaires à régler à Bordeaux, et il est parti par Cette pour s'y rendre, travaillant le long de son chemin à son métier de charpentier de marine, afin de se défrayer du voyage.

— Hélas ! dit André tristement, nous venons, nous, d'Alsace-Lorraine pour le trouver. Nous sommes les fils de ce frère qu'il voulait revoir, et qui est mort ; mais, en mourant, notre père nous avait fait promettre d'aller rejoindre notre oncle, et nous sommes venus. Nous avions d'abord écrit trois lettres, mais on ne nous a pas répondu.

— Je le crois bien, dit le marin en ouvrant son armoire et en montrant les trois lettres précieusement enveloppées : elles sont arrivées après le départ de Frantz. J'attendais d'avoir son adresse pour les lui envoyer ; mais depuis cinq mois il ne m'a pas donné signe de vie.[4]

André réfléchissait tristement. — Comment allons-nous faire ? dit-il enfin. Nous ne savons pas l'adresse de notre oncle à Bordeaux ; et d'ailleurs nous ne pourrions aller jusque-là : mon jeune frère ne peut plus

marcher, il est au bout de ses forces. D'autre part, nous n'avons plus assez d'argent pour prendre le chemin de fer jusqu'à Bordeaux.

— Allons, allons, ne vous désolez pas à l'avance, dit le marin. Les pauvres gens sont au monde pour s'entr'aider. Nous ne sommes pas riches non plus; mais à cause de cela on sait compatir au malheur d'autrui.

— Eh! oui, dit la femme du marin, nous nous aiderons tous, et le bon Dieu fera le reste. Voyons, mettons-nous à table. Mon mari est un homme de bon conseil: en mangeant, il va débrouiller votre affaire, n'est-ce pas, Jérôme?

En même temps l'excellente femme avait attiré la table dans le milieu de la chambre. Elle plaça André à sa droite et Julien à sa gauche, et elle servit à chacun une bonne assiette de soupe au poisson[1] qui est le mets favori de la Provence.

Pendant le dîner, André raconta leur voyage de point en point, puis il chercha ses certificats pour les montrer à Jérôme.

Jérôme avait écouté le récit d'André avec une grande attention; ensuite il réfléchit assez longtemps sans rien dire. Sa femme l'observait avec confiance.

Jérôme, en effet, sur la fin du dîner, sortit de ses réflexions silencieuses: — Je crois, dit-il, qu'il y aurait un moyen de vous tirer d'embarras, mes enfants. Avez-vous peur de la mer?

— Oh! monsieur, dirent à la fois les deux enfants, depuis si longtemps nous désirons la voir! Nous n'avons pas pu encore aller sur le port depuis que nous sommes à Marseille, car nous sommes venus droit chez

vous ; mais je vous réponds que nous n'aurons pas peur de la mer.

— A la bonne heure, reprit le marin. Eh bien, mon bateau vous mènera à Cette, un joli port du département de l'Hérault : je mets à la voile[1] après-demain. Une fois à Cette, j'interrogerai les uns et les autres sur Volden ; nous autres mariniers, nous nous connaissons tous, et déjà, à mon dernier voyage, j'avais chargé un camarade qui partait vers Bordeaux par le canal du Midi[2] de prendre des informations sur l'adresse de Volden. Nous aurons donc, je l'espère, des nouvelles de votre oncle à Cette. Aussitôt on le préviendra de votre arrivée, et je vous confierai à un marinier qui vous conduira par le canal jusqu'à Bordeaux.

Pendant qu'André et Julien remerciaient Jérôme, sa femme se mit à préparer pour les enfants l'ancienne chambre où couchait leur oncle. Cette chambre n'avait pas été louée depuis le départ de Frantz Volden. Les enfants, dès le soir même, y furent installés. C'était un petit cabinet qui dominait les toits de la ville.

Quand André ouvrit la fenêtre, il poussa un cri de surprise :

— Oh ! Julien, dit-il, que c'est beau !

Et, prenant Julien dans ses bras, il le porta jusqu'à la fenêtre. — La mer, la mer ! s'écria Julien.

De la fenêtre, en effet, on découvrait à perte de vue[3] la mer, d'un bleu plus foncé encore que le ciel ; on apercevait aussi le port de Marseille et les navires innombrables dont les mâts se pressaient les uns contre les autres, agitant aux tourbillons du mistral leurs pavillons de toutes les couleurs. Les derniers rayons du soleil couchant emplissaient l'horizon d'une lumière

d'or. Les deux enfants, serrés l'un contre l'autre, regardaient tour à tour l'immensité du ciel et celle de la mer, puis le port plein de navires et la grande ville qui s'étendait au-dessous d'eux.

Quand la nuit fut venue, ils se couchèrent et bientôt s'endormirent profondément.

XXII

Dès le lendemain, André commença à se rendre utile au patron, voulant le dédommager de la nourriture et du coucher qu'il leur donnait. Le jeune garçon descendit donc de bonne heure, vêtu de ses habits de travail, suivit le marin au port, où l'on devait achever le chargement du bateau, et le lendemain ce bateau modeste et pauvre mit de bonne heure à la voile.

— Le vent est favorable, disait Jérôme, il faut en profiter.

On sortit du port, et on passa devant les forts qui le protègent, devant les murailles qui s'avançent en mer pour le défendre contre la violence des vagues. Enfin on vit s'ouvrir l'horizon sans limite de la pleine mer,[1] qui semblait dans le lointain se confondre avec le ciel. Julien ne pouvait se lasser de regarder cette grande nappe bleue sur laquelle le bateau bondissait si légèrement; le vent enflait les voiles et on marchait vite. André observait la manœuvre avec attention pour apprendre ce qu'il y avait à faire. La mer était bonne,[2] et les deux jeunes Lorrains n'éprouvèrent pas le mal de mer.[3]

Le patron et les deux hommes d'équipage, lorsqu'ils

se trouvaient à portée de Julien, lui adressaient la parole et lui montraient les divers points de la côte.

Du bateau, on put apercevoir longtemps Marseille, dont les innombrables maisons se pressaient au bord de la mer, le sémaphore, le clocher de Notre-Dame de la Garde surmonté d'une statue colossale qui brillait de loin au soleil, enfin la ceinture de hautes collines qui s'élevaient de chaque côté de la ville, baignant leur pied jusque dans la mer.

— Comme elle est belle, cette côte de Provence! dit Julien. Elle est toute découpée en caps arrondis. Comment donc s'appellent ces montagnes qui ondulent, là-bas, à droite?

— Ce sont les montagnes qui entourent Toulon, répondit le père Jérôme. Voilà encore un port superbe! Seulement ce ne sont guère des navires de commerce qui s'y abritent, comme à Marseille: ce sont des vaisseaux de guerre, car Toulon est notre grand port de guerre sur la Méditerranée.

Le bateau allait vite, et parfois la poussière humide[1] des vagues arrivait jusque sur la figure de Julien. Celui-ci voyait toujours se succéder devant lui les côtes et les golfes de Provence, bordés de montagnes.

— Quelle superbe contrée, disait le patron Jérôme, que cette Provence toute couverte d'oliviers, de pins et d'herbes odorantes! C'est mon pays, ajouta-il, fièrement, et vois-tu, petit, à mon avis,[2] c'est le plus beau du monde.

— Patron, dit l'un des marins, le lieu où l'on est né est toujours le premier du monde. Ainsi, moi qui vous parle, je ne connais rien qui me rie au cœur comme le joli comté de Nice: car je suis né là sur la côte, dans

une petite maison entourée d'orangers et de citronniers qui toute l'année sont couverts de fleurs et de fruits. Tout vient[1] si bien dans notre chaud pays ! Il y a autant de fleurs en hiver qu'au printemps ; pendant que la neige couvre les contrées du nord, les étrangers malades viennent chercher chez nous le soleil et la santé.

— Et la Corse,[2] donc, s'écria l'autre marin. Quel pays, quelle fertilité ! Elle a en raccourci[3] tous les climats. Sur la côte, du côté d'Ajaccio,[4] c'est la douceur du midi ; notre campagne est pleine aussi d'orangers, de lauriers et de myrtes, comme votre pays de Nice, camarade. Nos oliviers sont dix fois hauts comme ceux de votre Provence, patron. Et les palmiers peuvent croître chez nous comme en Algérie. Cela n'empêche pas qu'on trouve sur nos hautes montagnes neuf mois d'hiver, de neige et de glace, et de grands pins qui se moquent de l'avalanche.

— Oui, dit le patron ; mais vous n'avez guère de bras[5] chez vous ; la Corse est peu peuplée, vos terres sont souvent incultes.

— Patron, c'est vrai. Nous tenons plus volontiers un fusil que la charrue. Mais patience, nos enfants s'instruisent, et ils comprendront bientôt le parti qu'ils peuvent tirer des richesses du sol. En attendant, la France nous doit le plus habile capitaine du monde, Napoléon Ier.

— Eh bien, moi, dit le petit Julien, qui était content aussi de donner son avis, je vous assure que la Lorraine vaut toutes les autres provinces. Il n'y a point d'orangers chez nous, ni d'oliviers ; mais on sait joliment travailler en Lorraine, les femmes comme les

hommes, et l'on a su s'y battre aussi ; car nous avons eu Jeanne Darc et de grands généraux.

— Alors, pour nous mettre d'accord, dit André en souriant à l'enfant, disons donc que la France entière, la patrie, est pour nous tout ce qu'il y a de plus cher au monde.

— Bravo ! vive la France, dit d'une même voix le petit équipage.

Pendant que le patron de la *Ville d'Aix* s'éloignait pour donner des ordres, Julien atteignit son fidèle compagnon de voyage, son livre sur les grands hommes de la France.

— Voyons donc, se dit-il, pendant que tout le monde est occupé, moi je m'en vais faire connaissance avec quelques-uns des noms célèbres de la Provence.

Et il se mit à lire avec attention.

I. A Marseille, naquit en 1622 un grand homme qui fut à la fois sculpteur, peintre et architecte, Pierre Puget.

Le jeune Puget travailla d'abord chez un constructeur de navires et, à l'âge de seize ans, il se fit remarquer par un superbe navire qu'il avait orné de dessins et de sculptures en bois.

Mais, à ce moment de sa vie, le rêve du jeune Puget n'était pas de sculpter : c'était d'apprendre la peinture et, pour l'étudier, d'aller en Italie, où étaient alors les plus grands maîtres de cet art. Dans ce but, il travailla avec courage comme ouvrier pendant un an, afin de gagner la somme nécessaire à son voyage. Puis, à dix-sept ans, il partit à pied, s'arrêtant en route quand l'argent lui manquait, et recommençant à travailler jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi aller plus loin.

Une fois arrivé en Italie, il étudia la peinture auprès de différents maîtres. Il montrait déjà dans cet art un véritable génie, lorsqu'il tomba gravement malade. Le médecin lui dit qu'il ne se guérirait pas s'il continuait à peindre, à cause de l'odeur malsaine des peintures, et qu'il lui fallait changer d'occupation pour sauver sa santé. Le jeune peintre se trouva ainsi obligé de recommencer des études nouvelles : il ne se découragea pas, et il reprit son premier métier de sculpteur. Sa gloire ne perdit rien au change,[1] car c'est dans la sculpture qu'il a acquis, non sans des peines et des travaux incessants, une impérissable renommée.

Pierre Puget avait gravé dans sa maison ces paroles qui semblent résumer sa vie :

«Nul bien sans peine.»

Le vent continuant d'être bon, on ne tarda pas à perdre de vue la Provence. On aperçut les côtes basses du Languedoc, toutes bordées d'étangs et de marais salants,[2] où l'eau de mer, s'évaporant sous la chaleur du soleil, laisse déposer le sel qu'elle contient.

— En face de quel département sommes-nous ? demanda Julien qui cherchait à s'instruire.

— C'est le Gard, dit le patron.

— Chef-lieu Nîmes, répondit Julien.

— Oui, répondit Jérôme ; Nîmes est une grande et belle ville, où sont de magnifiques monuments d'autrefois. Il y a un vaste cirque de pierres appelé les arènes, où on donnait dans les anciens temps des jeux et des spectacles.

Peu d'heures après on était en vue du département de l'Hérault. Le patron fit observer à Julien qu'avec

une longue-vue[1] on pourrait apercevoir les maisons de la ville de Montpellier, ainsi que le beau jardin du Peyrou qui la domine.

Nous voici près de Cette, ajouta-t-il. Nous arriverons de bonne heure.

Le soir, en effet, n'était pas encore venu quand on aperçut Cette et la montagne assez haute qui la domine.

Lorsqu'on eut replié les voiles et attaché le bateau, le patron s'informa de Frantz Volden auprès d'un marinier qui arrivait de Bordeaux par le canal du Midi. On lui apprit que Volden était bien malheureux: il était venu à Bordeaux pour retirer ses économies de chez un armateur à qui il les avait confiées, mais cet armateur avait fait de mauvaises affaires;[2] tout ce que Volden possédait se trouvait englouti. Volden en avait conçu un tel chagrin qu'il avait fini par tomber gravement malade. A cette heure, il était à l'hôpital de Bordeaux, atteint d'une fièvre typhoïde, dans un état de délire et de faiblesse tels qu'il ne fallait pas songer à lui annoncer immédiatement la mort de son frère Michel en Alsace-Lorraine et l'arrivée de ses neveux.


ARÈNES DE NÎMES

Jérôme, en apprenant ces tristes nouvelles, se trouva bien embarrassé pour donner conseil à André et à Julien.

— Mes enfants, leur dit-il, réfléchissez vous-mêmes. Si vous allez à Bordeaux par le canal et qu'André travaille à bord, cela ne vous coûtera rien, c'est vrai, mais ce sera un voyage d'un mois, et très pénible, en hiver surtout. Peut-être feriez-vous mieux de prendre le chemin de fer: je puis vous prêter une trentaine de francs pour compléter ce qui vous manque, et dès demain vous serez rendus à Bordeaux sans fatigue.

— Je vous suis bien reconnaissant, patron Jérôme, répondit André d'une voix tremblante, car il était accablé par le nouveau malheur qui les frappait; mais, en supposant que nous prenions aujourd'hui le chemin de fer pour arriver à Bordeaux demain, que deviendrions-nous dans cette grande ville, si je ne trouvais pas tout de suite de l'ouvrage? Songez-y donc: Julien ne peut marcher, notre oncle est à l'hôpital, et n'a peut-être pas d'économies pour sa convalescence.

— C'est vrai, dit Jérôme, frappé du bon sens d'André.

— Quelle situation, alors, patron Jérôme! non seulement il nous serait impossible de vous rembourser les trente francs que vous m'offrez si généreusement, mais il nous faudrait essayer d'emprunter encore à d'autres. Non, cela n'est pas possible. Nous prendrons le bateau, Julien et moi, et nous écrirons dans quelques jours à notre oncle pour lui annoncer notre arrivée.

Un mois, d'ailleurs, est vite passé avec du courage. Dans un mois Julien aura retrouvé ses jambes, notre oncle sera sans doute convalescent; nous arriverons à Bordeaux avec nos économies au complet[1] et avec ce que j'aurai gagné en plus pendant le mois. Nous pourrons peut-être alors être utiles à mon oncle, au lieu de

lui être à charge. Pour cela, nous n'avons besoin que d'un mois de courage.

— Je vous approuve, André, lui dit Jérôme ; c'est bien, à la bonne heure ! J'ai eu du plaisir à vous entendre parler ainsi.

XXIII

Le patron Jérôme, dès le lendemain, usa de son influence auprès d'un marinier qu'il connaissait pour l'engager à emmener avec lui les deux enfants. Après bien des pourparlers, il obtint qu'André toucherait vingt francs de salaire en arrivant à Bordeaux.

— C'est peu, dit-il à André, mais le *Perpignan* est un bateau bien installé.[1] Vous y serez mieux couché et mieux nourri que sur bien d'autres. Le patron est un parfait honnête homme. Rappelez-vous seulement qu'il est vif comme la poudre[2] et soyez patient.

André et Julien, après avoir remercié Jérôme, reprirent encore une fois leur petit paquet de voyage. Mais Julien voulut absolument essayer ses forces : en s'appuyant beaucoup sur le bras d'André et à peine sur son pied malade, il arriva à faire quelques pas, ce qui le transporta de joie.

— Oh ! s'écria-t-il en battant des mains de plaisir, je marcherai avant un mois, tu verras, André.

André était lui-même tout heureux, mais il ne voulut pas que l'enfant se fatiguât. De plus, il avait hâte d'arriver pour ne pas faire attendre le nouveau patron. Il prit donc Julien sur son bras et suivit le plus vite qu'il put une partie des quais de Cette, jusqu'à ce qu'il

aperçût le *Perpignan.* Mais il eut beau se hâter,[1] il arriva en retard.

Le patron était à bord,[2] fort impatient, car il n'attendait qu'André pour donner le signal du départ; ce qui lui fit accueillir les enfants avec la plus grande brusquerie: il se repentait déjà, disait-il, de s'être chargé d'eux, et il le leur répéta devant tous les marins.

André s'excusa aussi poliment qu'il put, et Julien, tout interdit, se blottit en silence sur un coin du pont, entre deux sacs de garance d'Avignon, où le patron d'un geste avait fait signe de le déposer.



LE CANAL DU MIDI A CETTE

Le bateau se mit en marche. Julien prit alors le parti de lire dans son livre.

— Tiens, dit-il, voici justement qu'il s'agit du canal du Midi, où nous sommes à cette heure.

Et il commença à lire.

Il apprit que le canal du Midi, qui unit l'Océan et la Méditerranée, avait été fait par Riquet, un ingénieur qui naquit au commencement du dix-septième siècle et qui est considéré comme un des plus grands du monde.

Il lut aussi la vie de La Pérouse, un navigateur fameux qui, pendant le règne de Louis XVI fit le tour du monde et dont les deux vaisseaux furent brisés sur les rochers d'une île de l'Océanie pendant une tempête furieuse.

Tout le long du chemin, le *Perpignan* s'arrêtait dans les villes importantes. A Béziers, ville de 42,000 âmes, les mariniers embarquèrent dans le bateau des eaux-de-vie qu'on y fabrique. Plus loin on chargea des miels récoltés à Narbonne, et renommés pour leur goût aromatique. A Carcassonne on débarqua de la laine pour les draps, car dans l'antique cité de Carcassonne, perchée sur une colline et entourée d'une ceinture de vieilles tours, il y a de nombreux tisserands qui fabriquent des lainages.

Au moment où on venait de quitter Carcassonne, le ciel, qui avait été nuageux jusqu'alors, s'éclaircit un matin, et Julien en s'éveillant aperçut vers le sud une grande chaîne de montagnes couvertes de neiges. Des pics blancs et de longs glaciers étincelaient au soleil.

— Oh ! dit Julien, on croirait voir les Alpes.

— C'est la chaîne des Pyrénées, dit le patron. Tiens, Julien, vois-tu là-bas ce pic pointu et tout blanc qui dépasse les autres de toute sa hauteur ? C'est le Canigou, la plus haute montagne du Roussillon. Par là-bas, à droite, ce sont les montagnes de l'Ariège ou du comté de Foix, riches en mines de fer ; puis viennent les Hautes-Pyrénées, où jaillissent un grand nombre de sources d'eaux chaudes que les malades fréquentent en été. C'est dans le département des Hautes-Pyrénées que se trouvent aussi les plus beaux sites de ces mon-

tagnes, entre autres le cirque de Gavarnie avec sa magnifique cascade et son pont de neige qui ne fond jamais.

Quand on approcha de Toulouse, le temps, tout en s'éclaircissant, s'était fort refroidi, et le vent soufflait avec force, comme d'ordinaire dans la plaine du Languedoc. A Toulouse il fallut se donner bien de la peine, car l'ancienne capitale du Languedoc, peuplée de 150,000 âmes, est une grande ville commerçante: le *Perpignan* lui apportait quantité de marchandises, principalement de beaux blés d'Afrique.

Le *Perpignan* au-dessus de Toulouse, quitta le canal du Midi et entra dans la Garonne, ce beau fleuve qui descend des Pyrénées pour aller se jeter dans l'Océan au delà de Bordeaux.

La jambe de Julien était presque guérie et sa gaîté lui revenait. A la pensée qu'on arriverait bientôt à Bordeaux, il se sentait joyeux.

— Pourvu que notre oncle Frantz soit guéri aussi, pensait-il.

Bientôt, au loin, on vit sur le fleuve toute une forêt de mâts.

— André, disait Julien en frappant dans ses mains,[1] vois donc; nous arrivons, quel bonheur!

On apercevait en effet Bordeaux avec ses belles maisons et son magnifique pont de 487 mètres jeté sur le fleuve.

Chacun, sur le *Perpignan,* était plus attentif que jamais à la manœuvre, afin qu'il n'arrivât pas d'accident. Bientôt le *Perpignan* prit sa place au bord du quai animé, où des marins et des hommes de peine[2] allaient et venaient chargés de marchandises.

Une planche fut jetée pour aller du bateau au quai, et l'on mit pied à terre.[1]

Le patron, qui avait l'œil vif, avait remarqué un homme assis à l'écart sur un tas de planches et qui, pâle et fatigué comme un convalescent, semblait considérer avec attention l'arrivée du bateau. Le patron frappa sur l'épaule d'André : — Regarde, dit-il, je parie que voilà ton oncle, auquel tu as écrit l'autre jour.

André regarda et le cœur lui battit d'émotion, car cet inconnu ressemblait tellement à son cher père qu'il n'y avait pas moyen de se tromper. — Julien, dit-il, viens vite.

Et les enfants, se tenant par la main, coururent vers l'étranger.

En voyant ces deux enfants descendus du *Perpignan* et qui couraient vers lui, l'oncle Frantz à son tour pensa vite à ses jeunes neveux. Il leur ouvrit les bras : — Mes pauvres enfants, leur dit-il en les embrassant l'un et l'autre, comment m'avez vous deviné au milieu de cette foule ?

— Oh ! dit Julien avec sa petite voix qui tremblait d'émotion, vous lui ressemblez tant ! J'ai cru que c'était lui !

L'oncle de nouveau embrassa ses neveux, et tout bas : — Je ne lui ressemblerai pas seulement par le visage, dit-il ; enfants, j'aurai son cœur pour vous aimer.

— Mon Dieu, murmurèrent intérieurement les deux orphelins, vous nous avez donc exaucés, vous nous avez rendu une famille !

XXIV

L'oncle Frantz était sorti de l'hôpital depuis huit jours. Il avait loué sur un quai de Bordeaux une petite chambre. Dans cette chambre il y avait un second lit tout prêt pour l'arrivée des deux orphelins.

Quoique Frantz eût été gravement malade, il reprenait ses forces assez vite. C'était un robuste Lorrain, de grande taille et de constitution vigoureuse. Dans huit jours,[1] dit-il aux enfants, je serai de force[2] à travailler.

— Attendez-en quinze,[3] mon oncle, dit André; cela vaudra mieux.

Après les chagrins que Frantz Volden venait d'éprouver, il se sentit tout heureux d'avoir auprès de lui ces deux enfants. La sagesse et le courage d'André l'émerveillaient et le réconfortaient, la vivacité et la tendresse de Julien le mettaient en joie.[4]

— Enfants, dit un matin l'oncle Frantz, voici mon avis sur notre situation. Nous avons beau être sur le sol de la France, cela ne suffit pas aux Alsaciens-Lorrains pour être regardés comme Français; il leur faut encore remplir les formalités exigées par la loi dans le traité de paix avec l'Allemagne. Donc nous avons tous les trois à régler nos affaires en Alsace-Lorraine. La loi nous accorde encore pour cela neuf mois. Une fois en règle de ce côté,[5] une fois notre titre de Français reconnu, nous songerons au reste.

— Oui, oui, mon oncle, s'écrièrent André et Julien

d'une même voix, c'est ce que voulait notre père, c'est aussi ce que nous pensons.

— Seulement, mes enfants, l'Alsace-Lorraine est loin et nos économies bien minces, car les six mille francs que j'avais placés sont perdus sans retour :[1] c'était le fruit de vingt années de travail et de privations, et tout est à recommencer maintenant. Tâchons donc de faire notre voyage sans rien dépenser, mais au contraire en gagnant quelque chose, comme vous l'avez fait vous-mêmes depuis quatre mois. Vous savez que par métier je suis charpentier de navire. Eh bien, il y a au port de Bordeaux un vieil ami à moi, le pilote Guillaume, dont le vaisseau va partir bientôt pour Calais. Il m'a promis de prier le capitaine du navire de m'employer à son bord.

— Moi-même, dit André, j'y pourrai gagner quelque chose.

— Et moi ? demanda Julien.

— Nous débattrons par marché[2] ton passage, et nous nous embarquerons tous les trois. C'est un de ces navires de cabotage[3] nombreux à Bordeaux, qui ont l'habitude d'aller, en suivant les côtes, de Bordeaux jusqu'à Calais. Nous serons là-bas dans quelques semaines et avec un peu d'argent de gagné. Nous reprendrons de l'ouvrage sur les bateaux d'eau douce[4] qui naviguent sans cesse de Calais en Lorraine, et nous arriverons ainsi sans qu'il nous en ait rien coûté.

— Nous allons donc voir encore la mer ! dit Julien.

— Oui, l'Océan.

L'oncle Frantz réussit à faire ce qu'il voulait.

On s'embarqua et Julien se mit à lire. Le premier

grand homme dont il étudia la vie ce fut Montesquieu, un philosophe, législateur et jurisconsulte fameux qui naquit près de Bordeaux et dont le principal ouvrage « L'Esprit des Lois » a été traduit dans toutes les langues. En continuant sa lecture il en arriva à Daumesnil un des meilleurs généraux de Napoléon Ier. Les soldats qui combattaient avec lui l'avaient nommé *le brave*. A Wagram, il eut la jambe emportée par un boulet. Devenu colonel, puis général, il fut nommé gouverneur de Vincennes, un des forts qui défendent les approches de Paris. Le peuple l'appelait *Jambe de Bois*.

En 1814, les armées étrangères qui avaient envahi la France entourèrent Vincennes et envoyèrent demander à Daumesnil de rendre sa forteresse. — « Rendez-moi d'abord ma jambe,» répondit-il. Et comme l'un des envoyés, irrité de cette saillie, lui répliquait : « Nous vous ferons sauter,» Daumesnil, lui montrant simplement un magasin où étaient amassées 1,800,000 livres de poudre : « S'il le faut, répondit-il, je commencerai et nous sauterons ensemble.» Les envoyés se retirèrent, peu rassurés, et le fort ne put être pris.

L'année suivante, les ennemis envahirent de nouveau la France et revinrent mettre le siège devant le fort de Vincennes. De nouveau, ils députèrent des envoyés vers Daumesnil ; mais, comme la violence et les menaces n'avaient point réussi l'année précédente auprès du général, on essaya de le corrompre par de l'argent. Il était pauvre, on lui offrit un million pour qu'il rendît la place de Vincennes. Daumesnil répondit avec mépris à l'envoyé qui lui avait remis une lettre secrète du général prussien :

— Allez dire à votre général que je garde à la fois sa lettre et la place de Vincennes: la place, pour la conserver à mon pays, qui me l'a confiée; la lettre, pour la donner en dot à mes enfants: ils aimeront mieux cette preuve de mon honneur qu'un million gagné par trahison. Vous pouvez ajouter que, malgré ma jambe de bois et mes vingt-trois blessures, je me sens encore plus de force qu'il n'en faut pour défendre la citadelle, ou pour faire sauter avec elle votre général et son armée.

Ainsi Vincennes demeura imprenable grâce à ce général qui, comme on l'a dit, « ne voulut jamais ni se rendre ni se vendre.»

— Bravo! s'écria fièrement le petit Julien, voilà un homme comme je les aime, moi, puis il continua et lut la vie de Fénelon, l'illustre prélat qui fut précepteur du petit-fils de Louis XIV, et celle de Saint Vincent de Paul qui consacra sa vie entière à secourir les infortunés.

Un jour que le petit Julien s'était attardé tout un après-midi dans la cabine à faire ses devoirs,[1] il fut bien étonné en revenant sur le pont de ne plus apercevoir la mer, mais un beau fleuve bordé de verdoyantes prairies et semé d'îles nombreuses. Le navire remontait le fleuve, d'autres navires le descendaient, allaient et venaient en tous sens.

— Oh! André, dit Julien, on croirait revenir à Bordeaux.

— Nous approchons de Nantes, dit André; tu sais bien que Nantes est comme Bordeaux un port construit sur un fleuve, sur la Loire.

Le navire en effet, après plusieurs heures et plusieurs étapes, arriva devant les beaux quais de Nantes. Julien fut enchanté de se dégourdir les jambes[1] en marchant sur la terre ferme.[2] Il alla avec André faire des commissions dans cette grande ville, qui est la plus considérable de la Bretagne et une de nos principales places de commerce.

Mais le séjour fut de courte durée. On chargea rapidement sur le navire des pains de sucre[3] venant des importantes raffineries de la ville, des boîtes de sardines et de légumes fabriquées aussi à Nantes, et des vins blancs d'Angers et de Saumur. Puis on redescendit le fleuve. On revit à l'embouchure de la Loire les ports commerçants de Saint-Nazaire et de Paimbœuf, où s'arrêtent les plus gros navires de l'Amérique et de l'Inde. Enfin on se retrouva en pleine mer.

Bientôt le *Poitou* arriva devant la vaste rade de Brest, dont la difficile entrée est bordée de rochers et protégée par des forts. Une fois ce passage franchi, c'est la rade la plus sûre du monde. Brest, où se trouve notre école navale, est avec Toulon notre plus grand port militaire. On n'y entra pas cependant, car le patron n'y avait rien à faire, et un soir on aperçut dans le lointain, à travers une brume légère, la lueur rouge, blanche ou bleue, des phares placés sur les pointes les plus avancées de la presqu'île bretonne, qui dessinaient ainsi dans la nuit les contours de la côte. Tantôt c'étaient des feux fixes,[4] tantôt des feux à éclipses[5] qui semblaient s'éteindre et se rallumer tour à tour, et qui, tournant sur eux-mêmes, éclairaient successivement toutes les parties de l'horizon.

— Que tous ces phares sont beaux à voir ! disait Julien ; c'est une vraie illumination.

— Tout cela est fait pour nous éclairer dans notre route : les phares tiennent compagnie au navigateur et lui indiquent le bon chemin. Tu ne peux te faire une idée, petit Julien, combien cette côte de Bretagne était dangereuse autrefois. Il y a là des rochers qui ont mis en pièces je ne sais combien de navires : leurs noms font penser à tous les désastres qu'ils ont causés ; dans la *Baie des Trépassés,* par exemple, que de naufrages il y a eu ! Lorsque, dans les tempêtes, la mer se brise sur tous ces rochers, elle fait un tel bruit qu'on l'entend sept lieues à la ronde.[1] Il se produit aussi des tourbillons et des gouffres où tout vaisseau qui entre se trouve englouti. Mais maintenant les plus dangereux de ces rochers portent chacun leur phare, et alors, au lieu d'être un péril pour les marins, ils leur sont une aide et semblent s'avancer eux-mêmes dans la mer pour mieux les guider.

XXV

Un jour que Frantz était assis sur un tas de cordages à côté du vieux pilote, Julien s'approcha, son livre à la main.

— Qu'est-ce que tu lis là, petit ? demanda l'oncle Frantz.

— Mon oncle, je lis ce qu'il y a dans mon livre sur la Bretagne et sur ses grands hommes ; nous sommes justement encore en face des côtes de la Bretagne, et il me semble que c'est un beau pays.

— Certes, dit l'oncle Frantz: mais voyons, lis tout haut.

— Et lis bien, ajouta le père Guillaume, nous t'écoutons.

La Bretagne a donné à la France beaucoup d'hommes vaillants; parmi eux on remarque Duguesclin.

DUGUESCLIN naquit, en 1314, près de Rennes, l'antique et belle capitale de la Bretagne. Duguesclin était laid de figure, il avait un caractère intraitable, mais il était plein de courage et d'audace. Dès l'âge de seize ans, il trouve moyen de prendre part, sans être connu, à un de ces combats simulés qu'on appelait tournois, et qui étaient une des grandes fêtes de l'époque. Il entre au milieu des combattants avec la visière de son casque baissée, pour n'être reconnu de personne, et terrasse l'un après l'autre seize chevaliers qui s'offrent à le combattre. Au moment où il terrassait son dernier adversaire, celui-ci lui enlève son casque du bout de sa lance et on reconnaît le jeune Bertrand Duguesclin. Son père accourt à lui et l'embrasse; il est proclamé vainqueur au son des fanfares.

Après s'être ainsi fait connaître, Duguesclin entra dans l'armée et commença à combattre les Anglais, qui occupaient alors une si grande partie de la France.

Il remporta sur eux une série de victoires; par malheur, un jour il se trouva vaincu et fut fait prisonnier. Le *Prince Noir,* fils du roi d'Angleterre, fit faire bonne garde autour de lui, et on le tint en prison à

Bordeaux. Il languit ainsi plusieurs mois. Un jour le prince le fit amener devant lui :

— Bertrand, dit-il, comment allez-vous ?

— Sire, j'irai mieux quand vous voudrez bien ; j'entends depuis longtemps dans ma prison les rats et les souris qui m'ennuient fort ; je n'entends plus le chant des oiseaux de mon pays, mais je l'entendrai encore quand il vous plaira.

— Eh bien, dit le prince, il ne tient qu'à vous que ce soit bientôt.

Et le prince essaya de lui faire jurer de ne plus combattre pour sa patrie. Bertrand refusa.

On finit par convenir que Bertrand Duguesclin recouvrerait sa liberté en payant une énorme somme d'argent pour sa rançon.

— Comment ferez-vous pour amasser tant d'argent ? dit le prince.

— Si besoin est, répliqua Bertrand, il n'y a femme ou fille en mon pays, sachant filer, qui ne voudrait gagner avec sa quenouille de quoi me sortir de prison.

On permit alors à Duguesclin d'aller chercher lui-même tout cet argent, sous le serment qu'il reviendrait le rapporter.

Duguesclin quitta Bordeaux monté sur un roussin de Gascogne, et il recueillit déjà, chemin faisant, une partie de la somme.

Mais voilà qu'il rencontre de ses anciens compagnons d'armes, qui, eux aussi, avaient été mis en liberté sur parole[1] et ne pouvaient trouver d'argent pour se racheter.

— Combien vous faut-il ? demanda Bertrand.

Les uns disent « cent livres ! » les autres « deux cents livres ! » et Bertrand les leur donne.

Quand il arriva en Bretagne, à son château où résidait sa femme, il avait donné tout ce qu'il avait. Il demanda alors à sa femme de lui remettre les revenus de leur domaine et même ses bagues, ses bijoux.

— Hélas ! répondit-elle, il ne me reste rien, car il est venu une grande multitude de pauvres écuyers et chevaliers, qui me demandaient de payer leur rançon. Ils n'avaient d'espoir qu'en moi, et je leur ai donné tout ce que nous possédions.

Duguesclin serra sa femme sur son cœur.

— Tu as fait tout comme moi,[1] lui dit-il, et je te remercie d'avoir si bien compris ce que j'aurais fait moi-même à ta place.

Alors Bertrand se remit en route pour aller retrouver le Prince Noir.

— Où allez-vous loger ? lui demanda celui-ci.

— En prison, monseigneur, répondit Bertrand. J'ai reçu plus d'or, il est vrai, qu'il n'était nécessaire pour me libérer ; mais j'ai tout dépensé à racheter mes pauvres compagnons d'armes, de sorte qu'il ne me reste plus un denier.

— Par ma foi ! avez-vous vraiment été assez simple que de délivrer les autres pour demeurer vous-même prisonnier ?

— Oh, sire, comment ne leur aurais-je pas donné ? Ils étaient mes frères d'armes, mes compagnons.

Duguesclin ne resta pourtant point en prison : peu de temps après son retour, on vit arriver aux portes de la ville des mulets chargés d'or. C'était le roi de France qui envoyait la rançon de son fidèle général.

Duguesclin put donc recommencer à combattre pour son pays. Il chassa successivement les Anglais de toutes les villes qu'ils occupaient en France, sauf quatre.

Duguesclin était déjà vieux et il combattait encore; il assiégea la forteresse de Châteauneuf-de-Randon, située dans les montagnes des Cévennes. Le gouverneur de la ville promit de se rendre. Mais Duguesclin mourut sur ces entrefaites, la ville se rendit néanmoins au jour fixé, et on apporta les clefs des portes sur le tombeau de Duguesclin, comme un dernier hommage rendu à la mémoire du généreux guerrier.

Le lendemain la mer était devenue mauvaise.

— Assieds-toi tranquillement, mon Julien, dit André au petit garçon, cela vaudra mieux que de courir sur le pont pour embarrasser la manœuvre et risquer d'être emporté par les lames, qui sont fortes.

— Oui, André, répondit l'enfant, je vais m'asseoir dans un petit coin et m'amuser à lire tout seul pour ne déranger personne. Et Julien, tirant de sa poche son livre, qui ne le quittait jamais, l'ouvrit à la page où il en était resté la veille. Il lut ce qui suit:

Il y a, à l'est de la Bretagne, deux fertiles provinces qui semblent la continuer, et qui sont arrosées aussi par la Loire ou ses affluents: c'est le Maine et l'Anjou.

Le Maine produit des chanvres et des lins, dont on fait dans le pays des toiles renommées. Les bœufs et les volailles du Mans sont d'excellente race; le pays est boisé, et le gibier y abonde.

C'est dans le Maine, près de Laval, que naquit le célèbre chirurgien Ambroise Paré. Il jouait un jour avec de jeunes villageois de son âge, et tous ces enfants couraient et sautaient ensemble. Tout d'un coup, l'un d'eux tomba et ne put se relever. Il s'était fait une grave blessure à la tête, et le sang coulait en abondance. Tous ses camarades, sottement effrayés à la vue du sang et le croyant mort, se mettent à fuir en criant. Seul le petit Ambroise, à la fois plus courageux et plus compatissant, s'approche de son camarade, lui lave sa plaie, la bande avec son mouchoir; puis, comme l'enfant pouvait à peine se remuer, il le charge sur ses épaules et le transporte chez ses parents.

Cette présence d'esprit et cette fermeté de caractère furent bientôt connues dans le pays. Un chirurgien de l'endroit en entendit parler, fit venir près de lui le petit Ambroise, et, voyant qu'il ne demandait qu'à s'instruire, le prit chez lui comme aide.

A partir de ce moment, Ambroise Paré commença à étudier la chirurgie, qu'il renouvela plus tard par ses découvertes. Il devint médecin du roi. Toute sa vie est un long exemple de travail, de science, de dévouement et de modestie.

Quand la peste éclata à Paris, le roi quitta la ville, mais Ambroise Paré, quoiqu'il fût médecin du roi, refusa de l'accompagner et voulut rester à Paris pour soigner les malades. Il s'exposa à tous les dangers et parvint ainsi à sauver bien des malheureux en risquant lui-même sa vie.

Les soldats l'appelaient leur *bon père*. Un jour, dans une campagne, il fut fait prisonnier par les Espagnols. On ne l'avait point reconnu, mêlé à la foule

des prisonniers ; mais un de ses compagnons vient à tomber malade : il le soigne, il le sauve. On le reconnaît aussitôt et on lui rend la liberté.

Ce grand homme avait une modestie égale à son génie. Un jour, on le félicitait d'une guérison merveilleuse qu'il venait d'accomplir. Il fit cette simple réponse, qui est devenue célèbre :

— Je l'ai pansé, Dieu l'a guéri.

David d'Angers a gravé ces mots au bas de la statue d'Ambroise Paré qu'il a sculptée.

L'Anjou est plus fertile encore que le Maine ; les vents tièdes de l'Océan rendent le climat assez doux, mais humide. La campagne produit de bons vins, surtout ceux de Saumur. Angers, ville de 73,000 âmes, a une importante *école d'arts et métiers,* et ses environs renferment de nombreuses carrières d'ardoises. A Saumur se trouve une grande *école de cavalerie,* où l'on instruit les officiers et les soldats.

Avant de traverser l'Anjou et la Bretagne pour se jeter dans la mer près de Nantes, la Loire arrose un pays couvert comme l'Anjou de verdoyantes prairies, de maisons de campagne et de châteaux : c'est la Touraine, qu'on a surnommée, à cause de sa fertilité, le *Jardin de la France.*

Près de Tours, ville de 61,000 âmes, placée au bord de la Loire dans une situation admirable, naquit un des plus grands savants du monde, Descartes, dont la statue s'élève à Tours.

Le jeune Descartes, à seize ans, avait déjà étudié toutes les sciences, et il ne tarda pas à s'illustrer par une longue série de découvertes dans les sciences les

plus diverses: mathématiques, physique, astronomie, philosophie.

Il mourut à cinquante-trois ans et fut inhumé dans l'église Saint-Étienne à Paris où l'on voit encore son tombeau.

— Père Guillaume, dit Julien le lendemain matin en arrivant sur le pont à côté du pilote, vous m'avez dit l'autre jour que vous étiez Normand; voulez-vous que nous parlions de votre pays? Cela m'amusera beaucoup.

— Voilà qui est bien parlé, petit Julien. Assieds-toi tranquillement en face de moi, et nous causerons de la Normandie, et le père Guillaume, levant le doigt dans la direction des côtes normandes:

— Par là-bas, dit-il, au loin, comme un bras qui se plongerait dans l'Océan, il y a un cap que je ne puis voir sans un battement de cœur: c'est le cap de la Hague, petit Julien; c'est par là que je suis né. Tout près est le magnifique port de Cherbourg dont la rade est défendue par une digue qui n'a pas sa pareille au monde.

Elle a presque une lieue, et s'avance au milieu d'une des mers les plus agitées et les plus dangereuses qu'il y ait sur la côte de France; mais elle est si bien construite en gros blocs de granit que les plus grandes tempêtes ne l'endommagent pas, que les navires qui sont derrière jouissent d'un calme parfait au moment même où les vagues déferlent au large comme des montagnes qui s'entre-choquent.

Et puis la Normandie a bien d'autres ports. Il y a d'abord le Havre, qui est après Marseille le port le plus commerçant de toute la France: plus de dix mille vais-

seaux y entrent chaque année et y apportent les produits de toutes les parties du monde, surtout le coton récolté en Amérique par les nègres. Puis nous avons Dieppe, connu pour ses bâtiments de pêche et pour ses bains de mer, Fécamp, Honfleur en face du Havre, Granville qui occupe plus de quinze cents hommes à la pêche des huîtres, et dont les navires vont à Terre-Neuve pêcher la morue. Enfin Rouen est aussi un port très commerçant sur la Seine.

Les navires remontent le fleuve comme à Nantes nous avons remonté la Loire et à Bordeaux la Garonne. Rouen, qui a plus de 113,000 habitants, est une grande ville laborieuse, pleine d'usines, de machines et de travailleurs. Elle file à elle seule trente millions de kilogrammes de coton, chaque année, dans ses vastes filatures où la vapeur met en mouvement des milliers de bobines.

— Père Guillaume, demanda Julien, y a-t-il de bonnes terres en Normandie?

— Je le crois bien, petit. La Normandie est l'un des sols les plus fertiles de la France. Nous avons des prairies sans pareilles, où on élève de nombreux troupeaux. C'est là que chaque année on vient acheter les bœufs gras qui sont ensuite promenés à Paris, et qui sont bien les plus beaux qu'on puisse voir. Les chevaux normands, dont la ville de Caen fait grand commerce, sont connus partout. Enfin, mon ami, nos fermières font du beurre et des fromages que tout le monde achète; nous envoyons par millions en Angleterre les œufs de nos basses-cours, et nos belles poules sont une des races des plus estimées. La campagne est tout ombragée d'arbres fruitiers, de pommiers qui nous

donnent un excellent cidre, de cerisiers dont les bonnes cerises approvisionnent l'Angleterre. La Normandie est une des provinces les plus riches et les plus fertiles de notre France.

— Père Guillaume, voulez-vous que je vous lise ce que dit mon livre sur les grands hommes de la Normandie?

— Certainement, mon enfant, lis, je t'écoute.

L'un des plus grands poètes de la France, CORNEILLE, est né à Rouen au commencement du dix-septième siècle. Ses pièces en vers, qui furent représentées à Paris, excitèrent un véritable enthousiasme. Les œuvres de Corneille sont, en effet, remplies de sentiments éléves et de nobles maximes: il nous émeut par l'admiration des personnages qu'il représente. Aussi son nom fut parmi les plus illustres du dix-septième siècle. Napoléon disait de lui: « Si Corneille avait vécu de mon temps, je l'aurais fait prince.» Ce grand homme mourut à Paris en 1684. Ses principales tragédies sont: *Le Cid, Horace, Cinna et Polyeucte.*

Julien continuait sa lecture; mais le pilote Guillaume ne l'écoutait plus depuis déjà quelque temps; il était tout occupé du navire et de la mer. Le vent s'était levé plus fort, et on voyait au loin l'Océan qui commençait à blanchir d'écume.

— Allons, laisse-moi, petit, dit Guillaume; tes histoires sont intéressantes, mais nous les verrons une autre fois. Sur toutes ces côtes la mer est mauvaise, et je pourrais bien avoir ce soir forte besogne.

XXVI

Le petit Julien s'était couché tard; on était inquiet à bord du bâtiment, car la mer était de plus en plus mauvaise.

Au milieu de la nuit, l'enfant dormait profondément comme on dort à son âge. Tout d'un coup il fut réveillé en sursaut.[1] Au-dessus de sa tête, sur le plancher du navire, il entendait les marins aller et venir avec agitation. En même temps, c'étaient de longs roulements comme ceux du tonnerre, des sifflements aigus, des grondements à assourdir. — Hélas! se dit-il, c'est la tempête!

Il chercha autour de lui son frère; mais André n'était plus là: sans doute il s'était réveillé avant Julien et était sorti de la cabine pour aider les matelots.

Julien essaya de se lever, mais la mer secouait tellement le navire qu'il ne put se tenir debout et fut jeté contre la cloison.

L'enfant épouvanté rassembla pourtant tout son courage; il s'habilla à la hâte, priant Dieu en lui-même; il ouvrit la porte de la cabine et fit quelques pas en s'appuyant contre les murs. Le bruit se fit alors entendre plus effrayant encore: les coups de tonnerre se succédaient sans interruption, et la lueur des éclairs était si vive que Julien fut obligé de fermer les yeux. En même temps la mer mugissait avec violence, étouffant par instants le bruit du tonnerre.

Tout à coup un grand craquement se fit entendre.

Le bâtiment trembla de la quille jusqu'au mât, et Julien reçut une telle secousse qu'il roula de nouveau par terre. Le navire venait d'être jeté sur un écueil.

Un long cri d'effroi retentit à bord, se mêlant aux sifflements du vent et des flots. Julien, pris d'une peur indicible, se mit à crier lui aussi de toutes ses forces: — André! André!

Une main le souleva, la main de son frère, qui avait tout d'abord pensé à lui dans ce suprême péril. André serra l'enfant dans ses bras: — N'aie pas peur, lui dit-il, je ne te quitterai pas.

Et à voix basse il ajouta: — Julien, il faut prier Dieu, il faut avoir confiance en lui, il faut avoir du courage.

Tout en parlant ainsi, André emportait l'enfant dans ses bras, tâchant par son énergie de relever le courage de son jeune frère. Gardant sa présence d'esprit au milieu du danger, il avait d'abord aidé de son mieux les matelots à la manœuvre. Mais maintenant on ne devait plus songer qu'à opérer le sauvetage,[1] car le navire était perdu: malgré les efforts du pilote Guillaume et ceux de l'équipage, il avait été précipité par le vent sur les dangereux rochers de la côte, et son flanc avait été si largement ouvert que de toutes parts en entendait l'eau entrer en bouillonnant dans la cale. Le bâtiment appesanti s'enfonçait peu à peu dans les flots, comme si une main invisible l'eût entraîné au fond de l'Océan.

Lorsque André arriva sur le pont du navire, il tenait toujours Julien dans ses bras. Il s'arc-bouta contre un mât, car les lames écumantes sautaient sur le pont et lui fouettaient les jambes avec assez de force pour

le renverser. Le capitaine, jugeant qu'il n'y avait plus d'espoir et pas une minute à perdre, venait de commander de mettre la chaloupe à la mer.

Bientôt quelques matelots s'écrièrent que l'embarcation était trop petite pour contenir tout le monde, d'autant plus que l'oncle Frantz et les deux enfants se trouvaient en sus de l'équipage habituel.

— Qu'on mette aussi le canot à la mer, dit alors le capitaine.

L'équipage lui obéit de suite et bientôt les deux embarcations flottèrent à côté du bâtiment perdu. Le capitaine et ses hommes s'embarquèrent dans la chaloupe, le pilote Guillaume, l'oncle Frantz, les deux enfants dans le canot et l'on se mit à ramer énergiquement. Bientôt cependant la chaloupe fut perdue de vue.

Le canot était si léger qu'il semblait que la première vague eût dû l'engloutir, mais il bondissait sur la cime du flot pour retomber l'instant d'après dans le sillon que le flot laisse derrière lui. Le pilote tenait le gouvernail; l'oncle Frantz et André maniaient chacun une rame d'une main vigoureuse.

Les dernières heures de la nuit furent des heures d'angoisse pour les naufragés. Enfin les premiers rayons du jour parurent et éclairèrent la mer. Tout à coup Julien, dont les yeux étaient tournés vers l'ouest, aperçut au loin une sorte de petite nuage noirâtre qui flottait au-dessus de l'horizon.

— Ne voyez-vous pas ce nuage? dit-il à son oncle.

Celui-ci regarda, puis, se levant tout à coup: — Oh! dit-il, ce n'est point un nuage, c'est de la fumée. Sûrement un vapeur est par là. Nous pouvons espérer.

Bientôt en effet la fumée sembla approcher, épaissir; puis, quelques minutes plus tard, on distinguait le haut des mâts et de la cheminée du vaisseau.

On se leva et on agita tout ce qu'on possédait d'étoffes à couleurs voyantes.[1] Julien avait joint ses petites mains, les yeux tournés vers le ciel.

Tout d'un coup le navire à vapeur changea de direction et marcha juste sur le canot. Le signal avait été aperçu et on venait pour secourir les naufragés. Quelques instants après, ils étaient tous à bord[2] du grand bateau à vapeur la *Ville de Caen,* qui reprenait sa route vers Dunkerque, les emportant avec lui.

Dans l'ivresse de se voir sauvés, Julien et André s'étaient jetés au cou de leur oncle et du brave Guillaume.

— Ami, dit Frantz au vieux pilote normand, désormais c'est entre nous à la vie et à la mort.[3] Nous te devons d'exister encore: dispose de nous au besoin.

— Frantz, dit Guillaume, s'il en est ainsi, je veux te demander une chose:

— Quoi que ce soit, dit Frantz, je le ferai.

— Eh bien, Frantz, lorsque tu auras terminé tes affaires en Alsace-Lorraine, viens me trouver dans le petit bien que je possède auprès de Chartres; je sais que, si tu n'avais pas perdu toutes tes économies à Bordeaux, tu aurais acheté un bout de terre pour t'y établir; moi, me voilà propriétaire et je n'entends pas grand'chose à l'agriculture; viens te reposer un mois auprès de moi. Tu m'aideras de tes conseils, nous réfléchirons ensemble à l'avenir, et, si le cœur te disait[4] de t'installer auprès de nous, nous serions bien heureux.

— Hélas! mon brave Guillaume, répondit Frantz, j'irai te voir, je te le promets, mais je ne pourrai rester longtemps: nous avons notre vie à gagner, André et moi, nous avons à élever et à instruire Julien.

— Que comptez-vous faire?

— Je n'en sais rien encore, dit Frantz en soupirant. Cette tempête a achevé de bouleverser mes projets. Nos vêtements à tous sont au fond de la mer, et, si je n'avais eu soin de mettre dans ma ceinture mes papiers avec une centaine de francs qui nous restaient, nous n'aurions plus rien que nos bras à cette heure.

— Ah! mon Dieu, c'est pourtant vrai, s'écria Julien, toutes nos affaires[1] sont restées sur le navire et ont sombré avec. Et mes cahiers et mes livres que j'avais si bien pris soin d'emporter de Phalsbourg, tout est perdu! Quel dommage! je n'y avais pas songé encore.

Et l'enfant laissa tomber ses bras d'un air désolé. Mais à ce moment il sentit quelque chose de dur dans sa poche, et il ne put retenir un petit cri de plaisir:

— Oh! fit-il, j'ai tout de même encore un livre, mon livre sur les grands hommes. Il était dans ma poche et il s'est trouvé sauvé sans que j'y pense.

Le vieux pilote embrassa Julien, et serrant la main de Frantz: — Allons, dit-il, ne nous désolons pas, Frantz. Songe que dans ma vie j'ai passé des heures plus dures encore, et pourtant me voilà petit propriétaire à présent. Ton tour de bonheur arrivera aussi, tu verras; il arrive toujours pour ceux qui comme toi ne craignent ni la peine ni le travail, parce qu'ils veulent honnêtement se tirer d'affaire.

— Et puis, mon oncle, ajouta André, vous n'êtes

Il n'y eut alors, parmi les Anglais, si vaillant homme[1] qui pût s'empêcher de pleurer en voyant le dévouement des six bourgeois. Seul, le roi d'Angleterre, jetant sur eux un coup d'œil de haine, commanda que l'on coupât aussitôt leurs têtes. Tous les barons et chevaliers anglais versaient des larmes et demandaient de faire grâce, mais Édouard, grinçant des dents, s'écria :

— Qu'on fasse venir le coupe-tête.

Au même moment la reine d'Angleterre arriva. Elle se jeta à deux genoux aux pieds du roi, de son époux :

— Grâce, grâce ! dit-elle ; et elle pleurait à tel point qu'elle ne pouvait se soutenir. Ah ! gentil sire, je ne vous ai jamais rien demandé ; aujourd'hui je vous le demande, pour l'amour de moi, ayez pitié de ces six hommes !

Le roi garda le silence durant quelques moments, regardant sa femme agenouillée devant lui : — Ah ! madame, dit-il, j'aimerais mieux que vous fussiez ailleurs qu'ici.

Enfin il s'attendrit et il accorda la grâce des six héros de Calais.

— Mon oncle, dit un jour André à l'oncle Frantz, il y a une chose qui me préoccupe ; lorsque nous avons quitté la Lorraine, le père et la mère Étienne nous ont aidés comme si nous étions leurs enfants, et la bonne mère Étienne, sans rien me dire, a glissé dans ma bourse deux pièces de cinq francs que j'y ai trouvées à Épinal. Cependant ils sont très gênés,[2] car ils ont perdu toutes leurs économies pendant la guerre, et moi, malgré nos peines, j'ai néanmoins en ce moment deux fois plus d'argent qu'en quittant Phalsbourg.

— Eh bien, s'écria Guillaume qui les attendait sur le seuil de la porte, arrivez donc : il y a du nouveau qui vous attend.[1]

Julien, en voyant la figure radieuse du brave pilote, devina vite que les nouvelles étaient bonnes ; il s'élança à sa suite de toutes ses petites jambes,[2] et on monta quatre à quatre[3] l'escalier de la mansarde qu'on avait louée en arrivant.

Quand la porte fut ouverte, Julien demeura bien surpris. Il aperçut au beau milieu de la mansarde quatre caisses de voyage portant chacune le nom de l'un de nos quatre voyageurs. Julien, naturellement, s'empressa d'ouvrir celle qui portait son nom, et il fit un saut d'admiration en voyant dans le tiroir de la caisse de bonnes chemises à sa taille,[4] des bas, des souliers neufs, un chapeau en toile cirée[5] et une paire de pantalons en bon drap.

— Mais, père Guillaume, dit l'enfant en déployant toutes ces richesses, est-ce que c'est possible que ce soit pour moi, tout cela ! D'où vient cette belle caisse ? Et André qui en a autant ! et mon oncle aussi, et vous aussi ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Petit Julien, répondit le père Guillaume, ravi de la bonne surprise qui épanouissait tous les visages, c'est le cadeau d'adieu de notre capitaine. Il a fait dresser avec moi, comme la loi l'y obligeait, le procès-verbal[6] du naufrage du navire : le *Poitou* était assuré avec toute sa cargaison et le capitaine ne perdra rien : il a trouvé juste que nous ne perdions rien aussi, et il nous envoie ces vêtements en échange de ceux qui ont coulé avec le navire. En même temps, il a ajouté le paiement promis à chacun de nous pour la tra-

versée. Volden, voici tes cinquante francs; André, en voici trente, et toi, Julien, voici un cahier et des livres tout neufs pour te récompenser d'avoir été courageux en mer comme un petit homme.

Julien ne se possédait pas d'aise.[1] Cette caisse à son adresse, c'était le premier meuble qu'il eût possédé.

— Mon oncle, disait-il en sautant de plaisir, voyez donc, nous avons maintenant un mobilier: c'est comme si nous possédions chacun une armoire!

Tout d'un coup, ils s'interrompit pour pousser une nouvelle exclamation de surprise:

— Ah! mon Dieu! dit-il, jusqu'à mon joli parapluie que M. Gertal m'avait donné et j'avais tant de regret d'avoir perdu! Eh bien, le capitaine en a mis un au fond de la caisse, et il est tout pareil, regarde, André.

— Je m'imagine, dit l'oncle Frantz en tendant la main avec émotion à Guillaume, qu'il y a quelqu'un qui a sans doute aidé la mémoire du capitaine.

— Mon vieil ami, dit Guillaume, j'étais chargé de faire l'inventaire complet; j'ai tâché de ne rien oublier.

XXVII

Le lendemain nos amis se séparèrent en se promettant de se revoir bientôt. Guillaume allait retrouver sa femme. Frantz et ses neveux se dirigeaient vers Phalsbourg pour y terminer leurs affaires.

Lorsque le bateau quitta Dunkerque pour naviguer

sur le canal, Julien, debout sur le pont, observait le pays avec attention. — Regarde bien, Julien, lui dit l'oncle Frantz, le département du Nord où nous voici vaut la peine que tu l'admires. C'est, après le département de la Seine, le plus peuplé de France, et l'agriculture comme l'industrie y est prospère.

En effet, tout le long des bords du canal, souvent noircis par la poussière du charbon de terre, on voyait se déployer de grandes plaines où travaillaient sans relâche les cultivateurs affairés. On était à la fin de janvier, et chacun préparait la terre à recevoir les semences du printemps.

— Dans deux mois, ajouta l'oncle Frantz, ce ne sera partout qu'un immense tapis vert : ici du chanvre et du lin, dont on fera les belles toiles du Nord ou les dentelles de Valenciennes et de Douai ; là, le colza, la navette et l'œillette pour les huiles, le houblon pour la bière, les betteraves pour les raffineries de sucre et pour la nourriture des bestiaux, enfin les céréales de toute sorte ; car ici il n'y a jamais un mètre de terrain inoccupé.

— Et toutes ces grandes cheminées, mon oncle, dit Julien, qu'est-ce donc ?

— Ce sont les cheminées d'usines de toute sorte, raffineries de sucre, distilleries d'eau-de-vie, fabriques d'amidon. Bientôt nous verrons les moulins à huile et à farine. Plus tard nous rencontrerons des puits de mines : les mines d'Anzin et de Valenciennes produisent à elles seules le tiers de toute la houille retirée du sol français.

Bientôt on arriva à Lille, la cinquième ville de France, qui est en même temps une place forte de pre-

— Est-ce possible? s'écria-t-il. Alors, mon oncle, nous ne sommes plus pauvres, et nous pourrons, nous aussi, cultiver un petit bien comme vous le vouliez? Oh! mon Dieu, mon Dieu, quel bonheur!

XXVIII

Le soir même, nos trois amis, après avoir rendu visite au vieux sabotier Étienne et à sa femme, repartirent pour la France. Ils avaient résolu d'aller retrouver Guillaume, en passant par Paris pour y recevoir les fonds de l'oncle Frantz.

Cette fois on avait prit trois places dans le chemin de fer.

On arriva le lendemain à cinq heures du matin. Après avoir installé ses malles dans une chambre voisine de la gare, on revêtit ses habits neufs, on mangea un morceau de pain et de fromage d'un grand appétit et l'on se mit en route.

Les magasins commençaient à s'ouvrir, les omnibus se mettaient en mouvement; Julien s'émerveillait de voir tant de monde aller et venir.

Cependant il ne tarda pas à trouver que les rues de Paris étaient bien longues et que ses petites jambes n'avaient jamais été à pareille épreuve.

— Sais-tu, lui dit André, comme on parcourait l'interminable rue de Rivoli, qui s'étend depuis la place de la Concorde jusqu'au delà de l'Hôtel de Ville, sais-tu quelle longueur feraient toutes les rues de Paris si elles étaient à la suite les unes des autres.

— Oh! point du tout, dit Julien; André, dis-le-moi vite si tu le sais.

— Eh bien, elles feraient une rue longue de mille kilomètres, c'est-à-dire plus longue que le chemin de Paris à Marseille.

Tout en causant on parvint enfin à la maison du banquier, non loin des Halles centrales.[1] L'oncle Frantz entra chez le banquier et y reçut l'assurance que le lendemain matin il toucherait les 6,500 francs qui lui étaient dus. Tranquilles sur ce point, nos trois amis reprirent leur promenade.



LA PLACE DE LA CONCORDE

On se trouvait tout près des Halles centrales, l'oncle Frantz y conduisit les enfants. Il était neuf heures du matin, c'est-à-dire le moment de la plus grande animation. Julien n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles. — Oh! oh! s'écria-t-il, c'est bien sûr une des grandes foires de l'année! Que de monde! et que de choses il y a à vendre!

L'oncle se mit à rire de la naïveté de Julien.

— Une foire! s'écria-t-il; mais, mon ami, il n'y en a jamais aux Halles; le bruit et le mouvement que tu vois aujourd'hui sont le bruit et l'animation de chaque jour.

— Quoi! c'est tous les jours comme cela!

— Tous les jours. Il faut bien que ce grand Paris mange. Songe qu'il renferme trois millions d'habitants.

— Oh! dit le petit Julien, ils auront certes de quoi le faire. Jamais depuis que je suis au monde je n'ai vu en un seul jour tant de provisions. Regarde, André, ce sont des montagnes de choux, de salades: il y en a des tas hauts comme des maisons! Et des mottes de beurre[1] empilées par centaines et par mille!

— Ce Paris est un Gargantua,[2] comme on dit; où trouve-t-on toutes ces provisions?

— Julien, dit l'oncle Frantz, ces provisions arrivent à Paris de tous les points de la France: Paris a sept gares de chemin de fer; il a aussi la navigation de la Seine à laquelle aboutissent les canaux français. Par toutes les voies les provisions lui arrivent. Tiens, regarde par exemple cet étalage de légumes: il y a là des choses qui ont passé la mer pour arriver à Paris; voici des artichauts, penses-tu qu'il puisse en pousser un seul en ce moment de l'année dans les campagnes voisines de Paris?

— Non, il fait encore trop froid.

— Eh bien, Alger[3] où il fait chaud envoie les siens à Paris, qui les lui paie très cher. Ces fromages viennent du Jura, de l'Auvergne, du Mont-d'Or, que tu te rappelles bien; ces montagnes de beurre, ces paniers d'œufs viennent de la Normandie et de la Bretagne.

— Mon Dieu, dit Julien, que de monde est occupé en France à nourrir Paris!

On quitta les Halles et on se dirigea vers la Cité, qui est une île formée par la Seine au milieu de Paris.

Pour s'y rendre, on traversa la Seine sur l'un des vingt-huit ponts que Paris possède. Au milieu, Frantz fit arrêter les enfants.

— Regardez, leur-dit-il, voilà la Cité, le berceau de Paris. C'est là qu'il y a deux mille ans s'élevait une petite bourgade appelée Lutèce : on ne voyait alors en ce lieu qu'une centaine de pêcheurs, s'abritant à l'ombre des grands arbres et de la verdure que fertilisait le limon du fleuve. La Seine leur servait de défense et de rempart, et deux ponts placés de chaque côté du fleuve permettaient de le traverser.



LA CITÉ

Peu à peu Paris s'est agrandi. Son histoire a été celle de la France. A mesure que la France sortait de la barbarie, Paris, séjour du gouvernement, s'élevait et prenait une importance rapide. Nul événement heureux ou malheureux pour la patrie, dont Paris et ses habitants n'aient subi le contre-coup.

Vous vous rappelez que pendant la dernière guerre, Paris souffrant de la faim et du froid a resisté quatre mois aux Allemands. Séparé de tout le pays par le cercle de fer des ennemis, il n'avait point d'autres nouvelles de la patrie que celles qui lui arrivaient sous l'aile des pigeons messagers.

Tout en causant on avait traversé le pont et on ar-

riva en face de Notre-Dame, l'église métropolitaine de de Paris. Ce fut le tour d'André de dire ce qu'il savait.

— Petit Julien, vois-tu cette belle église tout ornée de dentelles découpées dans la pierre, de statues taillées avec art ; elle aussi a assisté aux premiers jours de la France. La première église de Paris fut bâtie ici il y a quinze cents ans, elle s'appelait Notre-Dame. Lorsqu'elle devint trop petite et commença à tomber en ruine, on entreprit la construction de celle-ci sur la place même où était l'ancienne Notre-Dame, et on mit un siècle à la construire. Les voûtes de Notre-Dame, depuis lors, n'ont cessé de retentir chaque fois que la France était en péril ou en fête. Elles ont été l'écho des soupirs de tout un peuple. Leurs cloches ont sonné non seulement pour la naissance et la mort d'un homme, mais pour les espérances et les deuils de la patrie entière.

— Oh ! dit Julien, entrons donc nous aussi à Notre-Dame, voulez-vous mon oncle ?

Ils y entrèrent quelques instants.

— Mon oncle, dit Julien en sortant de l'église, qu'est-ce que ce grand bâtiment qui est là tout près ?

— C'est l'Hôtel-Dieu, le premier et le plus ancien hôpital de Paris, qui fut bâti il y a douze cents ans par Saint Landry, évêque de Paris.

Tout en écoutant l'oncle Frantz, nos enfants suivaient les quais. Le long du chemin ils passèrent devant le joli clocher doré de la Sainte-Chapelle, le Palais de Justice, le quai aux Fleurs couvert d'étalages des fleurs les plus variées.

Puis on arriva dans le quartier des Écoles,[1] et l'on vit en passant une foule de jeunes gens qui allaient aux

cours de la Sorbonne,[1] du Collège de France,[2] de l'École de médecine, de l'École de droit. Julien s'émerveillait aussi de voir tant de boutiques de livres, avec de belles cartes aux devantures.

André s'arrêta longtemps devant un magasin où l'on fabriquait des instruments de précision : cet art qui lui rappelait son métier l'intéressait. Derrière la vitrine, on apercevait les ouvriers au travail, polissant l'acier, limant, ajustant avec une adresse merveilleuse les appareils les plus compliqués.

Plus loin on admira des instruments d'optique, longues-vues, microscopes, thermomètres, baromètres, etc.

— Mon oncle, disait Julien, c'est donc à Paris qu'on fait tous ces instruments qui servent à la science ?

— Oui certes, Julien, et nous voici en ce moment dans le quartier savant de Paris. Là est l'Institut de France, où se réunissent les cinq Académies[3] composées des hommes les plus illustres ; là sont les écoles de premier ordre que la France ouvre à ses enfants : l'École normale supérieure, d'où sortent les professeurs qui enseigneront dans les lycées de l'État ; l'École polytechnique, où s'instruisent les officiers qui commanderont les régiments français et les futurs ingénieurs qui feront pour la France des travaux difficiles, ponts, aqueducs, canaux, ports, machines à vapeur. C'est encore dans ce quartier que se trouve l'École de médecine, où se préparent un grand nombre de nos médecins, et l'École de droit, d'où sortent beaucoup de nos avocats.

— Paris a aussi d'admirables bibliothèques, comme la Bibliothèque nationale. C'est le roi Charles V, dit le *Sage,* qui fonda cette bibliothèque devenue si célèbre. Il avait rassemblé dans une tour, dite *tour de la librai-*

rie, 600 volumes manuscrits, car l'imprimerie n'était pas inventée. Sous Colbert la Bibliothèque nationale prit des développements immenses. C'est maintenant la plus grande qui existe et qui ait existé. Chaque jour, par centaines, des hommes, des jeunes gens laborieux, des femmes viennent consulter, dans l'une des vastes salles de ce palais, les ouvrages dont ils ont besoin.

En causant ainsi on marchait toujours et on commençait à être bien las ; on songea à se reposer un peu et à réparer ses forces.

L'oncle Frantz entra avec ses neveux dans un petit restaurant, et pour une modique somme on fit un bon repas.

— Maintenant, dit Frantz, nous allons monter en omnibus et nous rendre au Jardin des Plantes, où se trouvent réunis les plantes et les animaux curieux du monde entier.

Les trois visiteurs montèrent sur le haut d'un omnibus, et la lourde voiture partit au trot, les emportant tout le long des quais animés qui bordent la Seine. Julien et André ouvraient leurs yeux tout grands pour tout voir.

Après une demi-heure, l'omnibus s'arrêta devant la grille d'un vaste parc, et nos trois amis entrèrent sous les arbres qui entre-croisent leurs branches au-dessus des allées.

Là, bien des gens allaient et venaient, mais c'était surtout vers la droite qu'on voyait une grande foule et ce fut par là que l'oncle Frantz mena Julien.

Ils arrivèrent devant des espèces de grandes cages grillées, derrière lesquelles on voyait s'agiter des bêtes féroces. Dans la plus grande, c'était un lion d'Afrique

à la crinière brune qui tournait avec impatience autour de sa cage et bâillait en face de la foule. A côté de lui, dans d'autres cages, d'autres lions, les uns dormant, les autres couchés sur le dos: l'un d'eux, le plus jeune, était en train de s'amuser avec une grosse boule de bois. A côté, c'était le tigre royal, plus loin c'étaient les panthères et le jaguar accroupi comme pour faire un bond. A quelque distance on entendait des rires, et la foule se pressait devant une grande et haute cage en forme de rotonde.

— Oh! dit Julien, qu'est-ce qu'il y a là?

C'étaient les singes. Il y en avait une grande quantité réunis, et tout cela courait, gesticulait, criait en se disputant. A l'intérieur se trouvaient des barreaux et une sorte d'arbre: le long des branches les singes montaient et descendaient, se lançant en l'air et s'accrochant aux branches tantôt avec leurs mains, tantôt avec leur queue.

Julien serait resté volontiers toute une journée à regarder les singes, mais il y avait encore bien des choses à voir.

On alla admirer la belle taille et la mine intelligente de l'éléphant, qui, enfermé dans une sorte de rotonde, attrapait avec sa trompe les bouchées de pain qu'on lui donnait, et les introduisait ensuite dans sa bouche. Comme on lui présentait en ce moment un gros morceau de pain qu'il ne pouvait saisir avec sa trompe à travers les barreaux, il fit comprendre d'un geste qu'il ne pouvait le prendre ainsi, et, relevant la tête, il ouvrit une gueule énorme où eussent pu entrer à la fois une vingtaine de pains de même grosseur. On lança par-dessus la grille le morceau dans sa gueule, qu'il referma aussitôt avec satisfaction.

— C'est un bien intelligent animal, dit l'oncle Frantz; il est, dit-on, plus intelligent encore que le cheval, dont il tient lieu dans les pays chauds.

A côté de l'éléphant il y avait l'énorme hippopotame, qui vit dans les rivières de l'Afrique, le rhinocéros avec sa corne plantée au bout du museau et sa peau épaisse comme une cuirasse, sur laquelle les balles glissent sans pouvoir l'entamer. Nos trois visiteurs virent encore la girafe aux longues jambes, si longues qu'elle est forcée de s'agenouiller pour boire. Ils virent l'autruche, cet énorme oiseau qui galope plus vite qu'un cheval et franchit de grandes distances dans le désert. Ils virent encore bien d'autres animaux, une vaste volière contenant des oiseaux de toute sorte dont le charmant plumage miroitait au soleil, et ailleurs, dans des cages spéciales, des vautours, des aigles; puis, par tout le jardin, dans de petites cabanes, c'étaient des moutons de toute sorte, des chèvres, des espèces étrangères de biches et de bœufs, des loups, des renards, des animaux sauvages.

Ils passèrent enfin devant les vastes serres qui étaient à demi entr'ouvertes, car le temps était beau et le soleil donnait en plein.[1] Là s'étalaient les plantes des pays chauds avec leurs feuilles et leurs fleurs étranges, et ils s'attardèrent longtemps à les regarder.

Le temps passe vite à Paris. Quand on eut fini de voir le Jardin des Plantes, la brume du soir commençait déjà à s'étendre, et de toutes parts les becs de gaz s'allumaient.

On suivit les quais de la Seine et on admira en passant le Louvre. André expliqua à Julien que les salles de ce palais sont remplies par les plus beaux tableaux des grands peintres de tous les pays.

Nos promeneurs arrivèrent ainsi jusqu'au palais du Corps législatif, situé sur les bords de la Seine. — C'est là que maintenant se rassemblent chaque année les députés élus par toute la France pour faire les lois. Ils partagent le pouvoir de faire des lois, ou *pouvoir législatif*, avec les sénateurs, qui siègent dans un autre palais entouré de jardins magnifiques : le Luxembourg. Quant au président de la République, qui est chargé de faire exécuter les lois par l'intermédiare des divers ministres et qui possède ainsi le *pouvoir exécutif,* il habite un palais appelé l'Élysée. Là se rassemble le *conseil des ministres,* qui discute sur les affaires de l'État. Les ministres de la France sont le Ministre de l'Intérieur, le Ministre de l'Instruction Publique, le Ministre de la Justice et des Cultes, le Ministre des Finances, le Ministre de la Guerre, le Ministre des Affaires Étrangères, le Ministre de l'Agriculture et du Commerce, le Ministre des Travaux Publics, le Ministre de la Marine et des Colonies, le Ministre des Postes et Télégraphes.

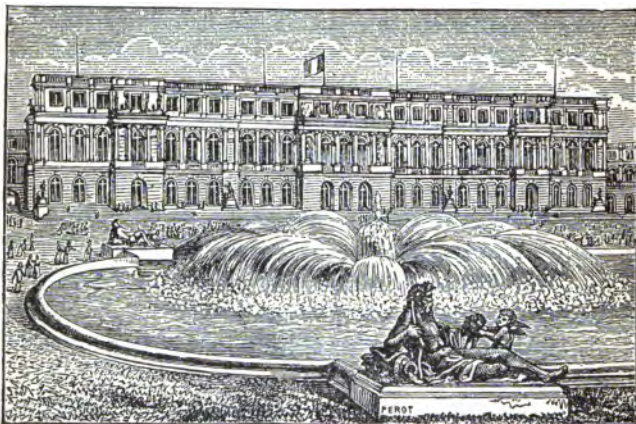
Julien écoutait avec attention toutes les explications qu'on lui donnait, mais il était si fatigué qu'il demanda à aller se coucher et l'on se décida à rentrer.

XXIX

Le lendemain, lorsqu'on eut reçu l'argent de l'oncle Frantz, on se dirigea vers la gare de l'Ouest et on monta en wagon pour aller rejoindre le vieux pilote Guillaume dans l'Orléanais. On s'arrêta quelques heures à Versailles, pour visiter le château que Louis

XIV y fit construire et qui lui servit de résidence. André et Julien se promenèrent dans le parc aux allées symétriques et ils admirèrent les nombreux jets d'eau des bassins.

On remonta ensuite en chemin de fer, et Julien, pour ne pas perdre son temps en voiture et pour compléter tout ce qu'il savait déjà de la France, ouvrit son livre



LE CHATEAU DE VERSAILLES

sur les grands hommes et lut les derniers chapitres avec attention.

L'Ile-de-France et surtout Paris ont produit tant de grands hommes que l'espace manquerait pour raconter leur vie. Bornons-nous à quelques mots sur les principaux poètes et savants dans cette contrée :

Racine, qui fut le rival de Corneille pour la poésie, naquit en 1639.

Il fit paraître à Paris une série de chefs-d'œuvre qui contribuèrent à l'éclat du siècle de Louis XIV : ce sont des tragédies, où l'on représente des événements propres à émouvoir.

BOILEAU, né à Paris en 1636, fut aussi l'un des principaux poètes du siècle de Louis XIV. Il tourna en ridicule,[1] dans ses vers, les vices et les défauts de son temps et écrivit aussi un traité sur la poésie appelé « L'Art poétique.»

Parmi les savants nombreux que Paris a vus naître, un des plus illustres est LAVOISIER, né en 1743. Il fit ses études dans les grands collèges de Paris et y obtint les plus beaux succès. Dès sa première jeunesse il montra un goût très vif pour les sciences ; il étudia l'astronomie, puis la botanique avec Jussieu,[2] et enfin une science qu'il devait plus tard transformer et renouveler : la chimie.

Aussi, dès l'âge de vingt-cinq ans, grâce à ses savants travaux, il fut élu membre de l'Académie des sciences.

On doit à Lavoisier de nombreuses découvertes : c'est lui qui a su trouver le premier de quels gaz l'air que nous respirons se compose, de quels éléments est formée l'eau que nous buvons ; c'est lui qui a expliqué comment la respiration nous fait vivre.

Malheureusement, une mort prématurée vint arrêter le grand Lavoisier au milieu de ses travaux. C'était l'époque sanglante de 1794, où la France attaquée de tous côtés, au dehors et au dedans, ne savait plus distinguer ses amis et ses ennemis. Lavoisier, qui avait occupé un poste dans les finances, fut accusé avec bea

coup d'autres. Lui-même, sûr de son innocence, au lieu de s'enfuir, vint noblement se constituer prisonnier. Mais, enveloppé dans une condamnation qui frappait à la fois des coupables et des innocents, il mourut sur l'échafaud.

La veille de sa mort, les savants qui avaient travaillé avec lui et qui admiraient son génie étaient venus le voir dans son cachot: ils lui avaient apporté une couronne, symbole de la gloire qui lui était réservée dans l'avenir.

Quelques heures après être partis de Paris, et après avoir traversé Chartres, célèbre par sa belle cathédrale gothique, nos voyageurs descendaient du chemin de fer. Ils laissèrent dans la petite gare leurs caisses de voyage; puis, munis seulement d'un paquet léger et d'un bâton, ils suivirent à pied la route qui menait à la ferme de la Grand'Lande, située dans la partie la plus montueuse de l'Orléanais.

Ils marchaient depuis une bonne demi-heure et n'avaient encore rencontré personne à qui s'informer du chemin; ils craignirent de s'être égarés. Afin d'apercevoir mieux le pays, ils montèrent sur un talus, et Julien distingua, à deux cents pas de là, derrière une haie, deux petites filles accroupies par terre, un couteau à la main, en train de cueillir de la salade sauvage. Il les appela pour qu'elles leur indiquassent le chemin. Sa voix fut plusieurs fois répétée par un bel écho de la colline; malgré cela, les deux petites filles étaient si occupées à leur besogne qu'elles n'y firent point attention.

— Mon oncle, dit alors Julien, je vais descendre la

colline et courir près d'elles pour leur demander le chemin.

L'enfant courut en avant et s'approchant des deux petites, qui avaient levé la tête en l'entendant venir :

— Est-ce que la ferme de la Grand'Lande est loin d'ici ? leur demanda-t-il.

— Oh ! non, répondit l'aînée, dans cinq minutes on est chez nous.

— Chez vous, reprit Julien en regardant les deux enfants de tous ses yeux ; mais alors vous êtes donc les petites filles de M. Guillaume ?

— Mais oui,[1] répondirent-elles à la fois.

— Et nous, s'écria le petit garçon tout joyeux, nous sommes ses amis et nous venons le voir. Peut-être bien vous a-t-il parlé de nous déjà : je m'appelle Julien Volden.

La petite Marie se mit à sourire : — Notre père nous a souvent parlé de vous, Julien, dit-elle ; il vous aime beaucoup.

Et les deux enfants regardèrent Julien avec intérêt, comme si la connaissance était désormais complète entre eux.

Julien, enchanté, reprit aussitôt : Vous devez être bien contentes à présent d'avoir une ferme et de vivre aux champs ? Moi, j'aime les champs comme tout,[2] savez-vous ?

Le visage des petites filles s'était assombri. L'aînée poussa un gros soupir et ne répondit rien. La plus jeune, Marie, plus expansive que sa sœur, s'écria tristement :

— Oh ! Julien, nous avons beaucoup de peine, au contraire. Il y a sur la ferme des charges trop dures,[3]

à ce que dit papa; et puis, pendant la guerre, les bâtiments ont été à moitié détruits; rien n'est ensemencé. Alors papa dit: « Il vaut mieux que je m'en retourne sur mer ! » et maman pleure.

L'enfant, qui avait exposé la situation tout d'une haleine, s'arrêta d'un air découragé.

La petite figure de Julien s'attrista à son tour. En ce moment, l'oncle Frantz et André arrivèrent, et on se dirigea vers la ferme.

Bientôt on vit au pied de la colline, derrière quelques noyers mutilés, les bâtiments de la ferme.

— Mon Dieu ! s'écria Julien en joignant les mains avec tristesse, pauvre maison ! elle est presque démolie: il y a des places où il ne reste plus que les quatre murs tout noirs avec des trous de boulets. Je vois qu'on s'est battu ici comme chez nous: il me semble que je reviens à Phalsbourg.

Et, tout en marchant, Julien réfléchissait aux malheurs sans nombre que la guerre entraîne après elle partout où elle passe.

Dans la grande salle délabrée de la ferme, dont les murs portaient encore la trace des balles, le pilote Guillaume se promenait la tête basse, les mains derrière le dos. Il était changé: il n'avait point cet air d'assurance et de décision qui lui était habituel à bord du navire: il semblait inquiet et abattu.

A la voix de la petite Marie il se retourna et, apercevant ses amis, il courut se jeter au cou de son ancien camarade.

— Frantz, lui dit-il à demi-voix, tu arrives à propos,[1] car je suis dans la peine et je compte sur ton amitié

pour me donner du courage. Il va me falloir encore quitter ma femme et mes enfants, alors que j'espérais passer ici auprès d'eux le temps qui me reste à vivre: je suis tout triste en y pensant.

Et comme Frantz l'interrogeait: — Voici, dit-il, en deux mots ce dont il s'agit.[1] Le parent qui nous a laissé cette propriété en héritage avait emprunté de l'argent sur sa terre; je ne puis rembourser cet argent, et je vais être obligé de vendre la terre; mais les biens ont tant baissé de prix depuis la guerre et la ferme est en si triste état, que je ne la vendrai pas moitié de ce qu'elle vaut. Je serai donc après cela au même point qu'avant d'hériter, et je n'aurai d'autre ressource que de retourner sur l'Océan.

L'oncle Frantz s'approcha du pilote et prenant sa main dans les siennes:

— Guillaume, dit-il avec émotion, te rappelles-tu cette nuit d'angoisse que nous avons passée ensemble au milieu de la tempête? Nous te devons la vie. A présent que tu te trouves dans l'embarras, c'est à nous de te venir en aide. Je ne suis plus aussi pauvre que je l'étais quand tu nous as quittés, et c'est maintenant surtout que j'en suis heureux, puisque je puis t'être utile.

En même temps il avait tiré de sa poche une liasse de papiers.

— Tiens, dit-il, regarde: les honnêtes gens ne manquent pas encore en France; le fils de l'armateur de Bordeaux m'a remboursé tout ce qui m'était dû par son père. Prends cela, et va payer ceux qui voudraient te forcer à vendre ton bien pour l'acheter le quart de ce qu'il vaut.

Guillaume était si ému qu'il resta un moment sans répondre.

Puis, gravement : — J'accepte, Frantz, dit-il, mais à une condition : c'est que nous ne nous séparerons plus. Ma terre, une fois délivrée de cette charge,[1] a de la valeur ; elle est fertile, nous nous associerons pour la cultiver, nous partagerons les profits ; nous ne ferons plus qu'une seule famille.

Et les deux amis s'embrassèrent étroitement, tandis que la femme du vieux pilote, de son côté, remerciait Frantz avec effusion.

Six ans se sont écoulés depuis ce jour. Ceux qui ont vu la ferme de la Grand'Lande à cette époque ne la reconnaîtraient plus maintenant.

Pas un mètre de terrain n'est inoccupé.

Mais aussi comme tout le monde travaille à la Grand'Lande ! C'est une vraie ruche où les paresseux ne trouveraient pas de place.

Venez avec moi, nous la parcourrons en quelques instants.

Il est à peine jour sur les coteaux verts de la ferme, mais les coqs vigilants ont salué l'aurore : à leur voix le poulailler s'éveille ; une trentaine de poules, caquetant et chantant, vont chercher dans la rosée les petits vers qu'a fait sortir la fraîcheur de la nuit. Bientôt la ménagère matinale, la bonne dame Guillaume, elle aussi, sera debout. Regardez : sa fille aînée la suit. Adèle est une belle et laborieuse fille qui a déjà quinze ans et demi, et qui, active comme sa mère,

court partout où sa présence est utile, à la laiterie, aux étables, au potager.

Le potager, c'est surtout le domaine de l'oncle Frantz. L'oncle Frantz est un jardinier de premier ordre. Il a aussi un verger superbe, avec des espaliers[1] admirables.

Mais voici le pilote Guillaume. Il conduit à l'abreuvoir le joli troupeau de vaches, les juments et leurs poulains.

Cette fillette de onze ans qui sort de la ferme, c'est la petite Marie, la plus jeune de la famille. D'une main elle emporte avec précaution la soupe chaude des laboureurs, de l'autre elle tient ses livres de classe, car elle va de ce pas à l'école.

Venons avec elle jusque là-bas, dans ces champs où les gais rayons du soleil sèment leur or sur les sillons. Reconnaissez-vous ce grand garçon barbu déjà? C'est André. Quand il y a chômage[2] chez le serrurier du bourg, André travaille à la ferme. En ce moment, deux beaux bœufs rouges traînent la charrue: le jeune homme les excite doucement, et de sa voix mâle, un peu grave, il chante une vieille chanson du pays natal; car André n'a oublié ni son père, ni son premier amour, la Patrie. A l'heure matinale où l'alouette, montant comme une flèche, chante au-dessus des sillons, l'âme du jeune homme s'élance, elle aussi, tantôt vers le passé plein de souvenirs, tantôt vers l'avenir qui s'ouvre avec ses devoirs et avec ses espérances. André a vingt ans juste: il sera bientôt sous les drapeaux, il sera bientôt soldat de la France.

Près d'André, regardez cet adolescent encore un peu mince, avec de grands yeux expressifs et af-

fectueux : c'est notre petit Julien. Comme il a grandi ! C'est qu'il a quatorze ans et demi, savez-vous ? Ah ! le temps passe vite. Oui, mais Julien l'a bien employé : il a appris tout ce qu'un jeune homme peut apprendre dans la meilleure école et avec la meilleure volonté possible.

Mais quel est ce camarade de son âge qui travaille aux champs avec lui et qui ne le quitte guère ? Devinez... Vous le connaissez pourtant ; c'est le jeune Jean-Joseph, l'orphelin d'Auvergne, qui a pu venir rejoindre nos amis à la ferme de la Grand'Lande : il est devenu pour eux comme un nouveau frère.

Vous souvenez-vous ? il y a six ans, à pareille époque, André et Julien s'étaient endormis sous un sapin de la montagne, à la veille de franchir les Vosges ; et, quand le soleil s'était levé ce matin-là, les deux enfants sans soutien, s'agenouillant sur la terre de France qu'ils venaient d'atteindre, s'étaient écriés ensemble : « France aimée, nous sommes tes enfants, et nous voulons devenir dignes de toi ! » Ils ont tenu parole. Les années ont passé, mais leur cœur n'a point changé ; ils ont grandi en s'appuyant l'un sur l'autre[1] et en s'encourageant sans cesse à faire le bien ; ils resteront toujours fidèles à ces deux grandes choses qu'ils ont appris si jeunes à aimer : Devoir et Patrie.

NOTES.

NOTES

Page 1. — 1. **ils venaient de franchir,** *they had just passed (through).* This very common idiom, *venir de* with an infinitive = "to have just —," should be carefully learned, from *je viens de* —, "I have just —," throughout the present and imperfect tenses of the indicative; it does not occur elsewhere.

2. **on** is often best translated by using the following verb in the passive voice.

3. **Tous les deux,** *both of them.*

4. **Ils avaient l'air inquiet,** *they looked anxious.*

Page 2. — 1. **le,** lit. "it" or "so," refers to *courageux et intelligent;* but, as well as the *ne,* it is not translated.

2. **Lorsqu'ils se furent un peu éloignés,** *When they were a short distance,* ("had withdrawn a little").

3. **la main dans la main,** *hand in hand.* Note use of definite article.

Page 3. — 1. **qu'on nous fasse bon accueil,** *that we may be given a kind welcome.* Cf. page 1, note 2.

2. **qui êtes,** note use of the second person plural instead of the singular form in English.

3. **fit,** here *said.*

4. **s'ouvrit toute grande,** *was opened wide.* The reflective verb is frequently translated by the passive voice.

5. **Mon Dieu! qu'y a-t-il,** *Heavens! what is the matter, what has happened.*

6. **le,** note use of definite article instead of possessive in English.

7. **vivacité de sentiment,** *impulsiveness.*

8. **de tout son cœur,** *heartily.*

9. **brave,** *good, kind.*

Page 4. — 1. **il s'est tué,** *he was killed.* Note reflexive form in French.

2. **qu'allez-vous devenir,** *what will become of you.*

3. **faisant suivre d'actions ses paroles,** *fitting her actions to her words.*

4. **ses jambes demandaient grâce,** *he was tired out;* lit., "his legs begged for mercy."

5. **il finit par s'endormir,** *he finally went to sleep.*

Page 5. — 1, 2. **revenons avec lui quelques mois en arrière,** *let us go back with him a few months.*

3. **on se trouvait alors,** *it was then.*

4. **y compris,** *including; y,* "in it," refers to *Lorraine.*

5. **de son côté,** *too.*

6. **vint à tomber,** *fell; venir à,* "to happen to." Cf. with *venir de,* page 1, note 1.

Page 6. — 1. **se peignit,** *was depicted;* lit., "painted." Note use of reflexive for passive.

2. **aimez-vous l'un l'autre,** *love one another.*

3. **comme vous voilà,** *as you are.*

Page 7. — 1. **bon gré mal gré,** *willing or unwilling.*

2. **et . . . et,** *both . . . and;* the repeated use of *et* emphasizes *pays* and *vœu de leur père.*

Page 8. — 1. **en vraie mère de famille,** *as a true mother w have done.*

2. **on fera son possible,** *I will do my best.* Note indefinite f

3. **que c'est peu,** *how little it is.*

Page 9. — 1. **sans feu ni lieu,** *without hearth or home.*

2. **extrait de naissance,** *certificate of birth.*

3. **livret d'ouvrier.** According to French law, every mec must have a book in which his different places of employmen recorded. Such a book must be signed by the town mayor when the owner of it changes his place of residence.

Page 10. — 1. **cela est bel et bon,** *this is well and good enough.*

2. **les enfants,** *my;* cf. page 3, note 6, or omit in translating.

Page 11. — 1. **on vous descendra,** *he will let you off.*

2. **vous servira de guide,** *will act as your guide, will guide you.*

3. **que** introduces the subject. In translating make *l'ami Fritz* subject of *est* and do not translate *que.*

4. **la grande route,** *the highway.*

5. **de tous ses poumons,** *with all his might;* lit., "lungs."

6. **se mit au petit trot,** *started off on a slow trot.*

Page 12. — 1. **s'était fait une fracture à la jambe,** *had broken one of his legs.*

2. **il n'en voulut rien faire voir,** *he did not show it;* he would not allow any of his consternation (**en**) to be seen.

3. **jusqu'aux,** *even the.*

4. **à se tirer d'affaire soi-même,** *to get out of difficulty alone.*

5. **décrochez-moi,** *take down. moi* is here untranslatable; it is the so-called "dative of interest," or "ethical dative."

Page 13. — 1. **Vous avez si bonne volonté,** *You are so willing.*

2. **tant bien que mal,** *as well as he could.*

3. **accidents de terrain,** *irregularities in the surface of the country.*

4. **quand on se trompe de chemin,** *when one loses one's way.*

5. **revenir . . . sur ses pas,** *to retrace one's steps.*

Page 15. — 1. **nous serons bien là,** *we shall be well sheltered there.*

2. **lui aussi.** Note emphatic use of the pronoun.

Page 16. — 1. **il eut beau lutter,** *he vainly struggled; avoir beau,* "to do in vain," is a common idiom.

2. **dernier,** "last," here, *supreme.*

3. **reprirent allègrement leur bâton,** *merrily started out again;* lit., "merrily took again their sticks."

4. **au petit jour,** *at daybreak.*

Page 17. — 1. **marquant le pas,** *keeping step.*

2. **Celles,** a little village not on maps.

3. **femme d'ordre et de soin,** *an orderly and careful woman.*

4. **la soupe aux choux,** note use of plural, also adjectival use of noun.

Page 18. — 1. **toute cette jeunesse,** *all those young people.*

2. **se ressentaient de leur course de nuit,** *were feeling the effects of their night march.*

3. **d'un seul somme,** *without waking up;* lit., "in one single nap."

4. **à deux heures d'ici,** *two hours' walk from here.*

5. **assez matin,** *early enough in the morning.*

6. **la moitié de leur content,** *half as much as they wanted to.*

7. **à grande eau,** *with plenty of water.*

8. **firent,** cf. page 3, note 3.

Page 19. — 1. **chef-lieu du département.** France is divided into 87 *départements* the main city of each of which is called *chef-lieu.*

2. **de la part de,** *sent by, in the name of.*

3. **c'est ainsi qu'on l'appelait,** *such was her name.*

Page 20. — **elle finit par dire,** cf. page 4, note 5.

2. **toujours,** *however.*

3. **fait,** cf. page 3, note 1.

4. **il se jeta au cou de,** *he fell on the neck of.*

Page 21. — 1. **de son naturel,** *naturally, by nature.*

2. **c'est que,** *but;* lit., "the fact is that."

Page 22. — 1. **que** emphasizes the negative, but is not translated.

2. **je vais bien faire attention,** *I shall be very careful.*

3. **un bout de jardin,** *a bit of garden.*

4. **de faire entrer Julien à l'école,** *to have Julian admitted to the public school.*

5. **elle trempa la soupe,** *she poured the soup over the bread.*

6. **cuite à point,** *done to perfection.*

Page 23. — 1. **faisant rougir,** *bringing to a red heat.*

2. **à ses moments perdus,** *when he had time to spare.*

3. **fit la revue,** *looked over, examined.*

4. **joua,** *worked.*

5. **remit tout à neuf,** *put everything in thorough repair.*

6. **vous voilà,** *you now are,* cf. page 6, note 3.

7. **cours d'adultes,** *classes for grown people.*

Page 24. — 1. **que de,** *how many.*

2. **se font,** *are made.* Cf. page 3, note 4.

Page 25. — 1. **le long d'un mur,** *along a wall.*

2. **tout à mon aise,** *as long as I pleased.*

3. **ici même,** *in this very town.*

4. **pour tapisseries,** *for wall decoration.*

5. **orgues de Barbarie,** *hand-organs.*

6. **moi,** used merely for emphasis; indicate in translating by stress of voice on "*I*," preceding.

7. **qu'on se dispute ainsi,** *that is so much sought after.*

8. **pour de bon,** *natural, real.*

Page 26. — 1. **bons points,** *good marks.*

2. **en est une des gloires,** *is one of its glories.* *en* refers to *département.*

Page 27. — 1. **il prit goût à,** *he acquired a taste for.*

2. **de nos jours,** *at the present time, now.*

3. **musée du Louvre.** This Palace, formerly the residence of French kings, was begun in 1204 under the reign of Philippe-Auguste. Under Francis I, Henry II, Louis XIII and Louis XIV it was added to and beautified, but was not completed before the second half of the nineteenth century. It is now an art gallery, probably the largest in the world.

Page 28. — 1. **en l'air,** *up.*

2. **à toutes jambes,** *as fast as he could.*

3. **peut-être bien,** *perhaps.* *Bien* is here untranslatable.

4. **il s'est agi de,** "it was a question of," *it became necessary.*

5. **comme le devoir,** *as duty itself.*

Page 29. — 1. **elle se mit à fondre en larmes,** *she melted into tears.*

Page 30. — 1. **tout d'abord,** *at first.*

2. **finit par croire.** Cf. page 4, note 5.

3. **les courages se ranimèrent,** *the people plucked up courage.*

4. **Reims,** a city of Champagne in the Department of Marne, is famous for its Gothic cathedral. See map.

Page 31. — 1. **Compiègne** is situated about 40 miles North of Paris. See map.

2. **Rouen,** the *chef-lieu* of the Department of Seine-inférieure and the former capital of Normandy, is celebrated for its Gothic Court-House and churches. See map.

3. **sans que mes cheveux se levassent,** *without its making my hair stand on end.*

Page 32. — 1. **il y avait un mois . . . étaient à Épinal,** *André and Julian had already been a month in Epinal.* Note use of the imperfect tense instead of the pluperfect in English.

Page 33. — 1. **s'était mise en quête,** *had been looking around.*

Page 34. — 1. **nuit,** here *lodging.*

Page 35. — 1. **peut-être seriez-vous bien aises,** *you would perhaps be glad.* Note inverted construction.

2. **quinze jours,** *a fortnight;* not "fifteen days."

3. **c'est un fameux bout de chemin,** *it is quite a (long distance) bit of road.*

4. **proche de ses intérêts,** *stingy, close.*

5. **montagnard jurassien,** *a mountaineer from the Jura;* an inhabitant of the Jura mountains in Eastern France.

6. **Voici ce qu'il y a,** *here is how the matter stands.*

7. **à faire mes affaires,** *to attend to my business.*

Page 36. — 1. **c'est à prendre ou à laisser,** *take it or leave it.*

2. **cela fait que nous pourrons,** *so that we shall be able.*

3. **ainsi s'appelait,** *such was the name, so was called.* Cf. page 19, note 3.

4. **marchait bon train,** *was going at a fast gait.*

Page 37. — 1. **puits de sel,** *salt wells.*

2. **est en pleines montagnes,** *is in the midst of mountains.*

3. **que je suis en train de les compter,** *which I am counting.* Cf. "In the act (midst) of counting."

Page 38. — 1. **que voilà,** *these are.*

2. **qui s'entendent de bonne amitié,** *who friendly agree.*

3. **pour mettre leurs troupeaux en commun,** *to put their herds together.*

Page 39. — 1. **qu'il s'agissait.** Cf. page 28, note 4.

2. **elle a l'air plein de lait,** *it looks as if it were full of milk.* Cf. page 1, note 4.

Page 40. — 1. **d'un bon accord,** *in a friendly way.* Cf. page 38, note 2.

2. **de la poudre à polir,** *polishing powder.*

Page 41. — 1. **faisait son devoir,** *was preparing his lesson,* (*exercises*).

Page 42. — 1. **à perte de vue,** *as far as one could see.*

2. **ferme,** here *hard.*

3. **un petit pain de deux sous,** *a two-cent roll.*

Page 43. — 1. **si peu que vous gagniez,** *however little you make* (*earn*).

2. **une somme assez ronde,** *a good round sum.*

3. **je crois bien,** *yes, indeed.*

Page 44. — 1. **on vient à bout,** *one overcomes;* lit., "comes to the end."

2. **d'un seul coup,** *at one time.*

Page 45. — 1. **à meilleur marché,** *cheaper.*

2. **par toute la place,** freely, *anywhere else.*

3. **se le tinrent pour dit,** *took good notice of it; se* is dative of interest.

4. **bien du mal,** *much work.*

5. **il n'en pouvait plus,** *he was tired out.* Cf. page 4, note 4.

Page 46. — 1. **monnaie,** *change.*

2. **n'importe,** *no matter.*

3. **il revint sur ses pas.** Cf. page 13, note 5.

4. **il est à votre portée,** *it is not beyond you;* lit., "within your reach."

Page 47. — 1. **chemin faisant,** *on the way, while we are traveling.*

2. **de grand cœur.** Cf. page 3, note 8.

3. **de grand matin,** *very early in the morning.* Cf. page 18, note 5.

Page 48. — 1. **à l'ancienne manière,** *in the old way, manner.*

2. **ils sont en train de faire le foulage,** *they are right in the crushing of grapes;* lit., "trampling down."

Page 49. — 1. **je crois bien que oui,** *I feel sure I do.*

Page 50. — 1. **devait,** *was to.*

Page 52. — 1. **il faisait si noir,** *it was so dark.*

2. **qu'y a-t-il donc?** Cf. page 3, note 5.

Page 53. — 1. **chauffés à blanc,** *brought to a white heat.*

Page 54. — 1. **dans un coin,** *from a corner.*

2. **qui faisait manœuvrer,** *who worked.*

Page 55. — 1. **bientôt même,** *very soon also.*

Page 56. — 1. **il s'y est rendu.** Note impersonal form and, in translating, make *jusqu'à cent mille personnes* subject of the verb and use the latter in the plural.

2. **c'est que, vois-tu,** *because you must know.*

Page 57. — 1. **de ça, de là,** *here and there.*

2. **que,** here untranslatable.

3. **à perte de vue.** See page 42, note 1.

Page 58. — 1. **on en rencontre,** *some are found. En* refers to *coulée* in preceding sentence; also cf. page 1, note 2.

2. **pâtes alimentaires,** lit., "alimentary pasties," a general expression designating tapioca, sago, macaroni, noodles, etc.

Page 59. — 1. **à vous.** Cf. page 15, note 2.

2. **à bon marché,** *cheap.* Cf. page 45, note 1.

3. **à bon compte** = *à bon marché.*

4. **à la petite pointe du jour,** *at the break of day.*

Page 60. — 1. **jusque par ici,** *even here.*

Page 67. — 1. **le feu est à la ferme,** *the farm-house is on fire.*

2. **sachant à peine où il en était,** *hardly knowing where he was or what he was doing.*

3. **jeter,** "throw"; here, *to give.*

4. **à se tirer d'affaire,** *to get out of trouble.* Cf. page 12, note 4.

Page 68. — 1. **passa,** here, *put on, donned.*

Page 70. — 1. **revint à lui,** *came to his senses, revived.*
2. **on se quitta le cœur gros,** *they parted with heavy hearts.*

Page 72. — 1. **qui n'en pouvait plus.** Cf. page 4, note 4.

Page 74. — 1. **bas au metier,** *woven stockings.*

Page 76. — 1. **la voyaient d'un mauvais œil,** *looked upon it with disfavor.*

Page 78. — 1. **pour faire marcher,** *to put in motion, drive.*
2. **jusqu'à,** *as many as.*

Page 81. — 1. **soufflait à tout rompre,** *was blowing furiously;* lit., "hard enough to break everything."

Page 83. — 1. **de demi-heure en demi-heure,** *every half hour.*
2. **bois du lit,** *bedstead.*

Page 85. — 1. **à toute vitesse,** *at full speed.*
2. **le comtat Venaissin,** now a part of the department of Vaucluse, belonged to the Holy See from 1274 to 1791 while Avignon was the popes' residence from 1309 to 1377.

Page 86. — 1. **voilà tantôt cinq mois qu'il est parti,** *it will soon be five months since he left.*

Page 87. — 1. **voici ce qui en est.** Cf. page 35, note 6.
2. **nous ferons valoir,** *we shall improve, cultivate.*
3. **à nous deux,** *for both of us.*
4. **il ne m'a pas donné signe de vie,** *I have not heard from him;* lit., "he has not given me any sign of life."

Page 88. — 1. **soupe au poisson.** A kind of chowder popular in Southern France.

Page 89. — 1. **je mets à la voile,** *I sail.*
2. **canal du Midi.** This canal was built in the latter part of the XVII. century (1667–1681). It connects the Atlantic Ocean with the Mediterranean sea and is about 150 miles long.

3. **à perte de vue,** (at loss of) *out of sight.*

Page 90. — 1. **la pleine mer,** *the open sea.*
2. **bonne,** here *smooth.*

3. **n'éprouvèrent pas le mal de mer,** *did not experience any sea-sickness.*

Page 91. — 1. **la poussière humide,** *the spray.*

2. **à mon avis,** *in my opinion.*

Page 92. — 1. **tout vient,** *every thing grows.*

2. **Corse** (Corsica). This island was annexed to France in 1768.

3. **elle en a raccourci,** "it has epitomized;" *it has samples of.*

4. **Ajaccio,** the *chef-lieu* of the department of Corsica, is situated on the western coast of the island.

5. **vous n'avez guère de bras,** *you have hardly any laborers;* lit., "arms."

Page 94. — 1. **sa gloire ne perdit rien au change,** *his glory was not lessened by the change.*

2. **marais salants,** *salt-marshes.*

Page 95. — 1. **longue-vue,** *marine-glass, field-glass.*

2. **avait fait de mauvaises affaires,** *had failed in business.*

Page 96. — 1. **au complet,** *intact, whole.*

Page 97. — 1. **bien installé,** *with good accommodations.*

2. **il est vif comme la poudre,** *he is very quick-tempered;* lit., "quick as gunpowder."

Page 98. — 1. **il eut beau se hâter,** *he hastened in vain.*

2. **à bord,** *on board the ship.*

Page 100. — **en frappant dans ses mains,** *clapping his hands.*

2. **hommes de peine,** *porters.*

Page 101. — 1. **l'on mit pied à terre,** *they landed.*

Page 102. — 1. **dans huit jours,** *within a week.*

2. **je serai de force,** *I shall be strong enough.*

3. **quinze,** supply *jours.* Cf. page 35, note 2.

4. **le mettaient en joie,** *made him happy.*

5. **une fois en règle de ce côté,** *when that matter is settled.*

Page 103. — 1. **sans retour,** *hopelessly.*

2. **nous débattrons par marché,** *we shall make a bargain for.*

3. **navires de cabotage,** *coastwise vessels.*

4. **bateaux d'eau douce,** *river and canal boats.*

Page 105. — 1. **à faire ses devoirs;** cf. page 41, note 1.

Page 106. — 1. **de se dégourdir les jambes,** *to stretch his legs;* lit., " to get the numbness out of his legs."

2. **la terre ferme,** *solid ground;* " terra firma."

3. **pains de sucre,** *loaves of sugar.*

4. **feux fixes,** *steady lights.*

5. **feux à éclipses,** *revolving lights.*

Page 107. — 1. **sept lieues à la ronde,** *within a radius of seven leagues.*

Page 109. — 1. **avaient été mis en liberté sur parole,** *had been paroled.*

Page 110. — 1. **tout comme moi,** *exactly as I should have done.*

Page 117. — 1. **il fut réveillé en sursaut,** *he was awakened with a start.*

Page 118. — 1. **à opérer le sauvetage,** *of saving the people.*

Page 120. — 1. **couleurs voyantes,** *bright, gaudy colors.*

2. **à bord,** cf. page 98, note 2.

3. **c'est entre nous à la vie et à la mort,** *there is an undying friendship between us.*

4. **si le cœur te disait,** *if you should like, had a mind to.*

Page 121. — 1. **affaires,** *things, possessions.*

Page 122. — 1. **qui font le service des canaux du Nord,** *which ply on the Northern canals.*

2. **du premier coup,** *at once, immediately.*

Page 123. — 1. **qui vous attend,** *in store for you, which awaits you.*

2. **de toutes ses petites jambes.** Cf. page 28, note 2.

3. **quatre à quatre,** *four steps at a time.*

4. **taille,** *size.*

5. **toile cirée,** *oil-cloth.*

6. **le procès-verbal,** *the written report.*

Page 124. — 1. **ne se possédait pas d'aise,** *was beside himself with joy.*

Page 127. — 1. **de tirer au sort,** *to draw lots.*

Page 128. — 1. **il n'y eut . . . si vaillant homme,** *there was no man, however brave.*

2. **ils sont très gênés,** *they are in very narrow circumstances.*

Page 131. — 1. **il faillit se trouver mal,** *he almost fainted away; faillit,* "just missed."

Page 133. — 1. **halles centrales,** *Central Market.*

Page 134. — 1. **mottes de beurre,** *rolls of butter weighing each thirty pounds or more.*

2. **Gargantua,** the principal character in one of Rabelais's books has become synonymous with heavy eater.

3. **Alger,** the capital of the French colony Algeria is situated on the south coast of the Mediterranean.

Page 136. — 1. **le quartier des Écoles** is that part of Paris where are found the "University," "Polytechnic School," "School of Medicine," "Law School," etc. It is often called "Latin Quarter."

Page 137. — 1. **la Sorbonne,** at present the seat of the University of Paris but at first a theological school, was founded by Robert de Sorbon in 1250.

2. **Collège de France.** This institution was founded by Francis I about 1530. Practically all literatures, languages and sciences are taught here by the most famous professors of France. All courses and lectures are free.

3. **les cinq Académies,** i.e. the "French Academy" (1635), the "Academy of Inscriptions and Belles-Lettres" (1701), the "Academy of Moral and Political Science" (1795), the "Academy of Fine Arts" (1819) and the "Academy of Science" (1666).

Page 140. — 1. **le soleil donnait en plein,** *the sun was shining directly on them* (the green-houses).

Page 143. — 1. **il tourna en ridicule,** *he ridiculed.*

2. **Jussieu,** a famous French botanist, was born in 1699 and died in 1777. See pages 76-77.

Page 145. — 1. **mais oui,** *yes, indeed.*

2. **comme tout** (cf. colloquial English, "like everything"), *very much indeed.*

3. **des charges trop dures,** *too heavy encumbrances* (mortgage).

Page 146. — 1. **à propos,** *at the right time, opportunely.*

Page 147. — 1. **voici . . . ce dont il s'agit,** *this is . . . what the trouble is about.*

Page 148. — 1. **une fois délivrée de cette charge,** *once free from that encumbrance.*

Page 149. — 1. **espalier.** A fruit tree trained on a wall.

2. **Quand il y a chômage,** *When there is no work to do.*

Page 150. — 1. **en s'appuyant l'un sur l'autre,** *helping one another.*

VOCABULARY

A

à, at, by, to, from, in, of.
abaisser (s'), to be lowered.
abandonner, to abandon, give up, forsake.
abattre (s'), to fall.
abattu -e, cast down, dejected.
abondance, *f.*, abundance.
abondant -e, abundant.
abonder, to be abundant, abound with.
abord (d'), at first.
aboutir, to come to, end.
abreuvoir, *m.*, horsepond, watering-place.
abri, *m.*, shelter.
abricot, *m.*, apricot.
abriter (s'), to take shelter.
absenter (s'), to go away, be absent.
absolument, positively, absolutely, completely.
académie, *f.*, Academy.
accabler, to overwhelm, crush.
accent, *m.*, accent, expression.
accepter, to accept.
accès, *m.*, attack.
accident, *m.*, accident.
accompagner, to accompany.
accomplir, to accomplish, do, make.
accord, *m.*, agreement; **se mettre d'—**, to agree.
accorder, to grant.
accourir, to run, run forth.
accoutumer, to accustom.
accrocher (s'), to hang on.
accroître (s'), to grow.
accroupi -e, cowering, crouching, stooping.
accueil, *m.*, reception, welcome.
accueillir, to receive, welcome.
accuser, to accuse.
achat, *m.*, purchase.
acheminer (s'), to set out, start.
acheter, to buy.
acheter (s'), to buy for oneself.
acheteu-r -se, buyer.
achever, to achieve, finish, complete.
acier, *m.*, steel.
acquérir, to acquire.
acquitter, to clear, pay off.
acti-f -ve, active.
action, *f.*, act, action.
activité, *f.*, activity.
adieu, *m.*, farewell
admirable, admirable.
admiration, *f.*, admiration.
admirer, to admire.
adolescent, *m.*, lad.
adonner (s'), to devote oneself.
adopter, to adopt.
adoucir, to soften.
adresse, *f.*, address, skill, dexterity.
adresser (s'), to address.
adulte, *m.f.*, adult.
adversaire, *m.f.*, adversary, opponent.
affaire, *f.*, affair; **—s**, business; **si les —s marchent bien**, if business is good; **faire ses**

—**s**, to attend to one's business; **faire l'—**, to suit, please; **se tirer d'—**, to get out of trouble.
affairé -e, busy.
affaisser (s'), to tumble down, sink.
affection, *f.*, affection, love.
affectueu-x -se, affectionate.
affluent, *m.*, tributary stream.
affreu-x -se, awful.
afin, so that; — **que**, **de**, so that, in order to.
Afrique, *f.*, Africa.
âge, *m.*, age.
âgé -e, old, aged.
agenouiller (s'), to kneel down.
agile, nimble.
agir (s'), to be the question, the matter.
agitation, *f.*, agitation.
agiter, to move, disturb, agitate, wave.
agiter (s'), to move, move around.
agonisant -e, dying person.
agrandir, to increase, enlarge.
agrandir (s'), to grow, increase.
agriculture, *f.*, agriculture.
aide, *m.*, assistant, helper.
aide, *f.*, aid, help; **venir en —**, to help.
aider, to help, aid.
aider (s'), to help oneself, help one another.
aigle, *m.*, eagle.
aigu-ë, shrill, sharp.
aiguille, *f.*, hand (of clocks), needle.
aile, *f.*, wing.
ailleurs, elsewhere; **d'—**, besides, moreover.
aimable, amiable.
aimer, to love, like.
aimer (s'), to love one another.
aîné -e, eldest, elder.
ainsi, so, thus; — **que**, as well as.
air, *m.*, air, appearance.
aise, *f.*, gladness; **mal à l'—**, uncomfortable.
aise, glad.
aisé -e, easy.
ajouter, to add.
ajuster, to adjust.
alarme, *f.*, alarm.
alarmer, to alarm.
Algérie, *f.*, Algeria.
alimenter, to supply.
allée, *f.*, walk (of gardens).
alléger, to lighten, relieve, unload.
allègrement, joyously, merrily.
Allemagne, *f.*, Germany.
allemand -e, German.
aller, to go, advance.
aller (s'en), to go away.
allez! indeed! *Also see* **aller.**
allons, well, *see also* **aller.**
allumer, to kindle, light.
allumer (s'), to be lighted, kindle.
alors, then; — **que**, when.
alouette, *f.*, skylark.
Alpes, *f. plur.*, Alps.
Alsace, *f.*, Alsace.
Alsacien -ne, Alsatian.
alti-er -ère, haughty.
altitude, *f.*, altitude.
amasser, to gather, collect, pile up.
âme, *f.*, soul.
amener, to bring.
Amérique, *f.*, America.
ami -e, friend.
amicalement, kindly, amicably.
amidon, *m.*, starch.
amitié, *f.*, friendship.
amour, *m.*, love.
amuser, to amuse.
amuser (s'), to amuse oneself.
an, *m.*, year; **tous les —s**, every year; **par —**, annually, every year.
ancêtres, *m. plur.*, ancestors.
ancien -ne, former, old.
André, *m.*, Andrew.

Anglais -e, English.
Angleterre, *f.*, England.
angoisse, *f.*, anxiety, anguish.
animal, *m.*, animal.
animation, *f.*, animation.
animé -e, animated, busy (of towns).
anneau, *m.*, ring.
année, *f.*, year; **cette —ci**, this year.
annoncer, to announce.
antique, old, antique.
anxiété, *f.*, anxiety.
apercevoir, to perceive, see, discover.
apercevoir (s'), to notice, see.
aplatir, to flatten.
aplomb (d'), perpendicularly.
appareil, *m.*, apparatus.
apparence, *f.*, appearance.
appartenir, to belong.
appeler, to call.
appeler (s'), to be called.
appesantir, to make heavy.
appesantir (s'), to grow heavy.
appétit, *m.*, appetite.
appliquer, to apply.
appliquer (s'), to apply oneself.
apporter, to bring.
apprendre, to learn, hear, teach, tell.
apprentissage, *m.*, apprenticeship.
apprêter, to prepare.
approche, *f.*, approach; **les —s**, surroundings, way to.
approcher, to approach, come near.
approcher (s'), to approach, go near.
approuver, to approve.
approvisionner, to supply.
appuyer, to lean.
appuyer (s'), to lean upon, rest.
après, after, afterwards.
après-demain, the day after tomorrow.
après-midi, *m. f.*, afternoon.
aqueduc, *m.*, aqueduct.
arabe, Arabic, Arabian.
arbre, *m.*, tree.
arc-bouter (s'), to prop, support oneself.
architecte, *m.*, architect.
ardeur, *f.*, ardor, energy.
ardoise, *f.*, slate.
arène, *f.*, arena.
argent, *m.*, silver, money.
armateur, *m.*, ship-owner and fitter.
arme, *f.*, arm, weapon.
armée, *f.*, army.
armoire, *f.*, closet.
armure, *f.*, armor.
aromatique, spicy, aromatical.
arracher, to pull out, extract.
arranger, to arrange.
arrêt, *m.*, decision, sentence.
arrêter, to stop, arrest.
arrêter (s'), to stop.
arrière (en), back.
arrivée, *f.*, arrival.
arriver, to arrive, come, happen, occur, reach.
arrondi -e, round, rounded.
arroser, to water.
art, *m.*, art.
artichaut, *m.*, artichoke.
artificiel -le, artificial.
aspect, *m.*, aspect, look.
assembler, to put together.
asseoir, to seat.
asseoir (s'), to sit down.
assez, enough, pretty.
assiduité, *f.*, assiduity, application.
assiéger, to besiege.
assiette, *f.*, plate.
assis -e, seated.
assister, to be present at.
association, *f.*, association, partnership.
associé -e, partner.
associer (s'), to form a partnership, company.
assombrir (s'), to grow dark.
assortiment, *m.*, assortment.
assourdir, to deafen.
assurance, *f.*, assurance, prom-[ise.

assurer, to assure, insure.

assurer (s'), to make sure.

astronomie, *f.*, astronomy.

atelier, *m.*, shop, studio.

âtre, *m.*, hearth.

attacher, to fasten, attach, tie, bind, moor.

attaquer, to attack.

attarder (s'), to pass (of time), be belated.

atteindre, to reach, bring out.

atteint -e, struck, attacked.

atteler, to harness, hitch up.

attendant (en), meanwhile, in the meantime.

attendre, to expect, wait for, wait, await; **faire —**, to keep waiting. [lent.

attendrir (s'), to be moved, re-

attenti-f -ve, attentive.

attention, *f.*, attention.

attestation, *f.*, attestation.

attester, to attest, certify.

attirer, to draw.

attitude, *f.*, attitude.

attraper, to catch.

attrister, to sadden.

attrister (s'), to be sad, sorrow.

au, to the, at the, in the, on the.

auberge, *f.*, inn.

aucun -e, not any, none, no.

audace, *f.*, audacity.

au-delà, beyond.

au-dessous, below.

au-dessus, above, over. [ment.

augmenter, to increase, aug-

aujourd'hui, to-day, at the present time.

auparavant, before.

auprès, near, with, of.

aurore, *f.*, dawn.

aussi, also, therefore, either; — . . . **que**, as . . . as.

aussitôt, at once, immediately.

autant, as many, as much; — . . . **que**, as many . . . as; **d'— plus**, so much more so.

automne, *m.*, fall, autumn.

autorité, *f.*, authority.

autour, around.

autre, other.

autrefois, of old, former times, formerly.

autrement, otherwise, in an other manner.

autrichien -ne, Austrian.

autruche, *f.*, ostrich.

autrui, *m.*, others, other people.

aux, to the.

avalanche, *f.*, avalanche.

avance, *f.*, advance; **par —, d'—**, in advance, beforehand; **à l'—**, in advance, beforehand.

avancé -e, forward, advanced.

avancer, to advance, go on, progress.

avancer (s'), to advance, go, come forward.

avant, before; — **même**, even before; **en —**, forward, ahead.

avantage, *m.*, advantage; **reprendre l'—**, to get again the better of the fight.

avantageu-x -se, advantageous, profitable.

avec, with, besides.

avenant -e, pleasant.

avenir, *m.*, future.

avertir, to warn, inform.

aveuglant -e, blinding.

aveugle, blind.

avis, *m.*, advice, counsel, opinion; **être d'—**, to think.

aviser, to see.

avocat, *m.*, lawyer.

avoir, to have.

ayant, see *avoir*.

B

bagage, *m.*, baggage.

bague, *f.*, ring.

baigner, to bathe.

baie, *f.*, bay.

bailler, to yawn.
bain, *m.*, bath; — **de mer**, sea [bath.
baïonnette, *f.*, bayonet.
baiser, to kiss.
baisser, to lower, go down, fall.
balancement, *m.*, rocking.
balle, *f.*, bullet.
balustrade, *f.*, balustrade.
banc, *m.*, bench; **chair à —s**, wagonette.
bancal -e, bandy-legged.
bande, *f.*, band, strip.
bander, to bind up.
banque, *f.*, bank, banking-house.
banquier, *m.*, banker.
barbare, barbarous.
barbarie, *f.*, barbarity, savageness.
barbe, *f.*, beard.
barbu -e, bearded.
baromètre, *m.*, barometer.
baron, *m.*, baron.
barre, *f.*, bar; **partie de —**, a game of prisoner's base.
barreau, *m.*, round (of ladders), bar.
barrique, *f.*, barrel.
bas, *m.*, stocking, bottom.
bas, down, low; **tout en —**, at the bottom; **tout —**, in a low voice.
bas -se, low.
basse-cour, *f.*, poultry yard.
bassin, *m.*, basin.
bastion, *m.*, bastion.
bataille, *f.*, battle; **champ de —**, battlefield.
bataillon, *m.*, battalion.
bateau, *m.*, boat; — **à vapeur**, steamboat.
bâtiment, *m.*, vessel, ship, building; — **de pêche**, fishing vessel.
bâtir, to build.
bâton, *m.*, stick, walking stick.
battement, *m.*, beating (of the heart).
battre, to beat, hammer down; — **des mains**, to clap one's hands.
battre (se), to fight.
béant -e, gaping, wide open.
beau, bel -le, beautiful, fine, nice; **avoir —**, to be of no avail.
beaucoup, many, much.
bec, *m.*, jet (of gas); — **de gaz**, gas lamp, gas jet.
bénéfice, *m.*, profit.
bénir, to bless.
berceau, *m.*, cradle.
bercer, to rock.
besogne, *f.*, work.
besoin, *m.*, need; **au —**, in case of need.
bestiaux, *plur. of* **bétail.**
bétail, *m.*, cattle.
bête, *f.*, animal, beast.
betterave, *f.*, sugar beet.
beurre, *m.*, butter.
bibliothèque, *f.*, library.
biche, *f.*, female deer, hind.
bien, *m.*, benefit, good, estate, land.
bien, well, very, many; **ou —**, or else; **si — que**, so that; **eh —**, very well.
bientôt, soon.
bière, *f.*, beer.
bijou, *m.*, jewel.
billet, *m.*, note; **un mot de —**, a short note.
blanc -he, white.
blanchir, to become white, whiten.
blé, *m.*, wheat.
blessé -e, wounded person.
blesser, to wound.
blessure, *f.*, wound.
bleu -e, blue.
bloc, *m.*, block.
blond -e, light, blond.
blottir (se), to cower, crouch, squat.
blouse, *f.*, jacket, coat, blouse.

bobine, *f.*, bobbin, spool.
bœuf, *m.*, ox.
boire, to drink.
bois, *m.*, wood.
boisé -e, wooded.
boîte, *f.*, can, box.
boîtier, *m.*, case (of watches).
bon -ne, good, kind, full.
bond, *m.*, bound, leap; **faire un —,** to leap.
bondir, to skip, bound.
bonheur, *m.*, happiness, good fortune, good luck; **par —,** happily.
bonjour, *m.*, good morning, good day.
bord, *m.*, border, shore; board, bank; **à —,** on board of ship.
Bordeaux, *m.*, Bordeaux.
border, to edge, border, line.
borner (se), to limit oneself.
bossu -e, hunchbacked.
botanique, *f.*, botany.
botte, *f.*, bundle.
bouche, *f.*, mouth.
bouchée, *f.*, mouthful, piece.
bouchon, *m.*, cork.
boucle, *f.*, buckle; **—s d'oreille,** ear-rings.
boucler, to buckle up.
bouger, to move, budge.
bouillant -e, boiling, hot.
bouillonner, to bubble.
boulanger, *m.*, baker.
boule, *f.*, ball.
boulet, *m.*, cannon ball.
bouleverser, to overthrow, upset.
bouquet, *m.*, bouquet.
bourg, *m.*, borough.
bourgade, *f.*, small town, borough.
bourgeois -e, citizen.
Bourgogne, *f.*, Burgundy.
bourse, *f.*, purse.
bout, *m.*, end, piece, tip; **venir à — de tout,** to succeed in everything.
bouteille, *f.*, bottle.
boutique, *f.*, shop, store.
brancards, *m. plur.*, shaft.
branche, *f.*, branch.
bras, *m.*, arm, limb, branch (of rivers).
brasier, *m.*, great fire, fire.
brave, good, brave.
bravement, bravely.
bravo! bravo!
bravoure, *f.*, bravery, gallantry.
breloque, *f.*, watch charm.
Bretagne, *f.*, Brittany.
breton -ne, of Brittany.
brigand, *m.*, brigand.
brillant -e, brilliant.
briller, to shine, glitter.
briser, to break, break down.
briser (se), to be broken, break oneself.
broderie, *f.*, embroidery.
brodeu-r -se, embroiderer.
brosser, to brush.
brouhaha, *m.*, uproar.
brouillard, *m.*, fog, mist.
broyer, to grind, crush.
bruit, *m.*, sound, noise.
brûlant -e, hot, burning.
brûler, to burn.
brume, *f.*, fog, haze.
brun -e, brown.
brune, *f.*, twilight, dusk.
brusquement, roughly, abruptly, with a start, suddenly.
brusquerie, *f.*, bluntness, roughness.
bruyant -e, noisy.
bûcher, *m.*, funeral pile.
but, *m.*, aim, purpose, object, end; **dans ce —,** for that purpose.

C

cabane, *f.*, cottage, cabin, shed.
cabine, *f.*, cabin.
cabinet, *m.*, small room.
cachot, *m.*, cell, dungeon.

cadavre, *m.*, corpse.
cadeau, *m.*, gift, present.
cadencé -e, cadenced.
cadran, *m.*, dial.
cage, *f.*, car (of mine pits), cage.
cahier, *m.*, note-book, exercise-book.
caillou, *m.*, stone, pebble.
caisse, *f.*, box; — **de voyage**, travelling box.
cale, *f.*, hold (of ships).
calmant -e, soothing, anodyne, calming.
calme, *m.*, calm, quiet.
calme, calm.
calmer, to quiet down, calm.
camarade, *m.*, comrade.
camp, *m.*, camp.
campagne, *f.*, country, campaign; **maison de** —, country-house, country-seat.
canal, *m.*, canal.
canon, *m.*, cannon.
canot, *m.*, cutter, yawl.
cap, *m.*, cape.
capitaine, *m.*, captain, officer, general.
capitale, *f.*, capital.
caqueter, to cackle.
car, for, because.
caractère, *m.*, temper, character.
caresser, to caress.
cargaison, *f.*, cargo.
carré -e, square.
carrefour, *m.*, cross-roads.
carrière, *f.*, quarry.
carriole, *f.*, wagon.
carte, *f.*, map.
carton, *m.*, paste-board.
cartonner, to bind a book in boards.
cas, *m.*, case; **en ce** —, in that case.
cascade, *f.*, cascade.
casque, *m.*, helmet.
cassé -e, broken down, bent.
casser, to break.
cathédrale, *f.*, cathedral.
cause, *f.*, cause; **à — de**, because of.
causer, to talk, cause.
cavalerie, *f.*, cavalry.
ce, cet -te, ces, this, that, these, those.
ceci, this.
céder, to sell, yield, give in; **ne — en rien**, not to be infeiior.
cèdre, *m.*, cedar.
ceinture, *f.*, belt.
cela, that; **c'est** —, that is it, very well.
célèbre, celebrated.
celui, celle, ceux, celles, this, that, these, those; **—-ci**, this one; **—-là**, that one.
cent, hundred.
centaine, *f.*, hundred, about a hundred.
centime, *m.*, about the fifth of a cent.
centre, *m.*, center.
cependant, however, meanwhile.
cercle, *m.*, circle.
céréales, *f. plur.*, cereals, grains of all kind.
cerise, *f.*, cherry.
cerisier, *m.*, cherry tree.
cerner, to surround.
certain -e, certain.
certainement, certainly.
certes, certainly.
certificat, *m.*, certificate, testimonial.
certifier, to certify.
César, *m.*, Cæsar.
cesse, *f.*, ceasing; **sans** —, always, without ceasing.
cesser, to stop, cease.
chacun -e, each one, every one.
chagrin, *m.*, grief, sorrow.
chaîne, *f.*, chain; watch chain.
chaise, *f.*, chair.
chaleur, *f.*, heat, warmth.
chaloupe, *f.*, ship's boat, long boat.

chambre, *f.*, room.
champ, *m.*, field; **aux —s,** in the country.
changer, to change.
chanson, *f.*, song.
chant, *m.*, singing, song.
chanter, to sing, chirp, crow.
chanvre, *m.*, hemp.
chapeau, *m.*, hat.
chapelle, *f.*, chapel.
chapitre, *m.*, chapter.
chaque, each, every.
char, *m.*, wagon, cart, chariot, car; **— de triomphe,** triumphal car; **— à bancs,** wagonette.
charbon, *m.*, coal; **— de terre,** coal.
charbonnier, *m.*, coalman.
charge, *f.*, load, burden; **être à — à quelqu'un,** to be a burden upon any one.
chargement, *m.*, loading, load.
charger, to load, charge, intrust.
charger (se), to take charge.
chariot, *m.*, hand-cart, wagon, cart.
Charles, *m.*, Charles.
charmant -e, charming, delightful.
charpentier, *m.*, carpenter.
charrette, *f.*, wagon.
charretier, *m.*, wagoner.
charron, *m.*, wheelwright, wagon maker.
charrue, *f.*, plow.
chasser, to drive away, chase.
chasseur, *m.*, hunter.
chataîgne, *f.*, chestnut.
château, *m.*, castle.
chaud -e, hot, warm.
chaudière, *f.*, boiler, kettle.
chaudronnerie, *f.*, coppersmith's trade.
chaudronnier, *m.*, coppersmith.
chauffer, to heat.
chaume, *m.*, thatch.
chaumière, *f.*, thatch-covered cabin, cottage.
chef, *m.*, chief.
chef-d'œuvre, *m.*, master-piece.
chef-lieu, *m.*, the main city of a French department.
chemin, *m.*, way, road; **— de traverse,** cross-road; **tout le long du —,** on the way; **— de fer,** railroad, steam car; **— faisant,** on the way.
cheminée, *f.*, chimney, fireplace, smoke-stack.
chemise, *f.*, shirt, night-gown.
chenet, *m.*, andiron.
ch-er -ère, dear, expensive.
chercher, to seek, get, look for, try; **aller —,** to go for.
cheval, *m.*, horse.
chevalier, *m.*, knight.
chevet, *m.*, bedside.
cheveu, *m.*, hair.
chèvre, *f.*, female goat.
chez, to, at the house, of, in; **— lui,** to his house; **— nous,** in our house.
chien, *m.*, dog.
chimie, *f.*, chemistry.
Chine, *f.*, China.
chirurgie, *f.*, surgery.
chirurgien, *m.*, surgeon.
choisir, to select, choose.
chose, *f.*, thing; **quelque —,** something; **autre —,** anything else; **grand'—,** very much, a great deal.
chou, *m.*, cabbage.
chute, *f.*, fall.
ci, here.
cid, *m.*, cid, chief commander.
cidre, *m.*, cider.
ciel, *m.*, sky, heaven.
cieux, *plur. of* **ciel.**
cime, *f.*, summit, top.
cimetière, *m.*, cemetery.
cinq, five.
cinquante, fifty.
cinquième, fifth.

circonstance, *f.*, circumstance.
ciré -e, waxed; **toile —,** oilcloth.
cirque, *m.*, circle, circus, amphitheater.
ciseaux, *m. plur.*, scissors.
citadelle, *f.*, citadel.
cité, *f.*, city.
citer, to quote, cite, name.
citoyen -ne, citizen.
citronnier, *m.*, lemon tree.
clair, *m.*, light.
clair -e, clear.
claquer, to crack; **fit —,** cracked (of whips); chatter (of teeth).
clarinette, *f.*, clarinet.
clarté, *f.*, light, glimmer.
classe, *f.*, class, school.
classer, to classify, class.
clef, *f.*, key.
client -e, customer.
clientèle, *f.*, custom, clientèle.
climat, *m.*, climate.
clin, *m.*, wink; **en un — d'œil,** in the twinkling of an eye.
cloche, *f.*, bell.
clocher, *m.*, steeple.
clochette, *f.*, bell, little bell.
cloison, *f.*, partition.
clos -e, closed, shut.
coalisé -e, allied.
cœur, *m.*, heart, mind; **d'un si grand —,** so heartily.
coin, *m.*, corner.
col, *m.*, neck (of mountains).
collège, *m.*, school, college.
collégien, *m.*, schoolboy.
colline, *f.*, hill.
colonel, *m.*, colonel.
colonie, *f.*, colony.
colonnade, *f.*, colonnade.
colonne, *f.*, pillar, column.
colorié -e, colored.
colossal -e, colossal.
colza, *m.*, colza.
combat, *m.*, combat, battle, fight.
combattant, *m.*, fighter.
combattre, to fight, combat.
combien, how much, how many, how.
comble, *m.*, frame of a roof.
commandement, *m.*, command, commandment.
commander, to command, order.
comme, as, like, how, as well as.
commencement, *m.*, beginning.
commencer, to begin, commence.
comment, how, what.
commerçant -e, commercial.
commerce, *m.*, commerce, trade; **navire de —,** merchantman.
commission, *f.*, errand; **faire des —s,** to go on errands.
communal -e, communal.
commune, *f.*, community, village.
communiquer, to communicate, be connected.
compagnie, *f.*, company.
compagnon, *m.*, companion, comrade,
comparer, to compare.
comparer (se), to be compared.
compatir, to sympathize with.
compatissant -e, compassionate.
compl-et -ète, complete.
complètement, completely.
compléter, to complete, make up.
compliqué -e, intricate, complicated.
composer, to compose.
composer (se), to be composed.
comprendre, to understand, include; **y compris,** included.
compresse, *f.*, compress.
compte, *m.*, account; **se rendre —,** to realize, understand.
compter, to count, rely, count up, expect.
comté, *m.*, county.
concevoir, to conceive.

concitoyen -ne, fellow-citizen.
concorde, *f.*, concord.
condamnation, *f.*, condemnation.
condamner (se), to condemn oneself.
condition, *f.*, condition.
conducteur, *m.*, driver.
conduire, to lead, conduct, take, tend.
conduite, *f.*, conduct, behavior.
confectionner, to make.
confiance, *f.*, confidence, trust.
confier, to intrust, confide, give in charge.
confit -e, preserved, candied.
confondre, to compound, confuse, mix up.
confondre (se), to be blended.
connaissance, *f.*, acquaintance; **faire —**, to make the acquaintance.
connaître, to know, be acquainted.
connaître (se), to know one another.
consacrer, to devote.
consciencieu-x -se, conscientious.
conscrit, *m.*, recruit, conscript.
conseil, *m.*, council, counsel, advice.
conseiller, to counsel.
consentir, to consent.
conserver, to preserve, keep.
considérable, considerable, important.
considérer, to consider, watch.
consternation, *f.*, consternation.
consterner, to dismay.
constituer (se), to give oneself into custody.
constitution, *f.*, constitution.
constructeur, *m.*, builder.
construction, *f.*, construction.
construire, to build, construct.
consulter, to consult.
contempler, to look at, gaze upon.
contenir, to contain, hold.
content -e, glad, satisfied, contented.
contenter, to satisfy.
contenter (se), to be satisfied with, content oneself with.
continuellement, continually.
continuer, to continue, go on.
contour, *m.*, outline, contour.
contourner, to go around, turn around.
contraire, contrary; **au —**, on the contrary.
contre, against.
contre-coup, *m.*, repercussion, consequence, rebound.
contredire (se), to contradict oneself.
contrée, *f.*, country, part of the country.
contribuer, to contribute.
contribution, *f.*, tax, contribution.
contusion, *f.*, bruise.
contusionné -e, bruised.
convalescence, *f.*, convalescence.
convalescent -e, convalescent.
convenir, to agree.
convaincre, to convince.
convoi, *m.*, convoy.
copeau, *m.*, chip.
coq, *m.*, rooster, cock.
coque, *f.*, shell (of nuts).
cordage, *m.*, cordage, rope.
corde, *f.*, rope; **la — au cou, a** rope around their neck.
cordial -e, cordial.
corne, *f.*, horn.
corps, *m.*, body; **— législatif**, the House of Deputies.
corridor, *m.*, hall, corridor.
corrompre, to corrupt, bribe.
Corse, *f.*, Corsica.
côte, *f.*, hill, seacoast.
côté, *m.*, side; **de son —**, he, she also, on his side; **d'un —**, on one side; **à — de**, by the side of.

coteau, *m.*, hill.
coton, *m.*, cotton.
cou, *m.*, neck.
couchant, setting.
couché -e, lying down.
coucher, *m.*, bed.
coucher, to sleep, lodge, stop over night, put to bed.
coucher (se), to set, retire, go to bed.
coudre, to sew; **machine à —**, sewing machine.
coulée, *f.*, flowing, flow.
couler, to flow, run, go down.
couleur, *f.*, paint, pigment, color.
coup, *m.*, knock, blow; **tout à —**, **d'un —**, suddenly; **d'un seul —**, all at once; **à — sûr**, certainly; **— de tonnerre**, clap of thunder.
coupable, guilty.
couper, to cut.
coupe-tête, *m.*, executioner.
cour, *f.*, court-yard.
courage, *m.*, courage, energy; **rassembler tout son —**, to summon all one's courage.
courageusement, courageously, industriously.
courageu-x -se, courageous, brave, industrious.
courant, *m.*, current; **mettre quelqu'un au —**, to make some one conversant, acquainted.
courir, to run, hasten, go through.
couronne, *f.*, crown, wreath.
couronner, to crown.
courroie, *f.*, leather strap.
cours, *m.*, stream, course, lecture.
course, *f.*, course, march; **faire des —s**, to go on errands.
court -e, short.
cousin -e, cousin.
couteau, *m.*, knife.
coutellerie, *f.*, cutlery.
coûter, to cost.
coutume, *f.*, custom; **que de —**, than usual.
couvert, *m.*, shelter; **se mettre à —**, to get under shelter.
couverture, *f.*, blanket.
couvrir, to cover.
couvrir (se), to be covered.
craindre, to fear.
crainte, *f.*, fear; **de — que**, for fear that.
craquement, *m.*, cracking noise.
créanci-er -ère, creditor.
crèche, *f.*, manger.
créneau, *m.*, battlement.
crépitement, *m.*, crackling (of fire).
crépuscule, *m.*, twilight.
creuser, to dig.
cri, *m.*, cry.
crier, to cry out.
crinière, *f.*, mane.
cristallerie, *f.*, cut-glass works.
crochet, *m.*, hook.
croire, to believe, think.
croisade, *f.*, crusade.
croître, to increase.
croix, *f.*, cross.
croûte, *f.*, crust.
cruche, *f.*, jug.
cruellement, cruelly.
cueillir, to gather, pick.
cuir, *m.*, leather.
cuirasse, *f.*, cuirass, breastplate.
cuire, to cook.
cuisine, *f.*, kitchen.
culte, *m.*, worship.
cultivateur, *m.*, farmer.
cultiver, to cultivate.
culture, *f.*, cultivation.
curieu-x -se, curious.

D

daguerréotype, *m.*, daguerreotype.
dame, *f.*, lady.
danger, *m.*, danger.

dangereu-x -se, dangerous.
dans, in, within.
de, of, from, with, to, in, for, on.
débarquer, to unship, land.
debout, standing, up; **se tenir —,** to stand up.
débrouiller, to arrange, settle
décharger, to unload.
déception, *f.*, disappointment, deception.
décider, to persuàde, decide.
décider (se), to make one's mind up, decide.
décision, *f.*, determination, decision.
déclarer, to declare.
découpé -e, cut out, indented.
découragé -e, discouraged.
découragement, *m.*, discouragement.
décourager (se), to be discouraged.
découverte, *f.*, discovery.
découvrir, to discover, see, look over.
décrocher, to take down.
dedans, *m.*, inside; **en —,** from inside.
dedans, in, within.
dédommager, to compensate, make up.
défaut, *m.*, fault, defect.
défendre, to defend.
défendre (se), to keep oneself from, defend oneself.
défense, *f.*, defence, protection.
déferler, to break into foam.
défilé, *m.*, defile, long narrow pass.
défrayer (se), to pay the expenses.
dégourdir (se), to remove the numbness from.
dehors, outside.
déjà, already.
déjeuner, to breakfast.
delà, beyond; **au —,** beyond, further on.
délabré -e, dilapidated.
délicat -e, delicate.
délicatement, delicately.
délire, *m.*, deliriousness; **avoir le —,** to be delirious.
délivrer, to relieve, deliver, free.
demain, to-morrow.
demande, *f.*, request.
demander, to ask, beg, inquire for.
demander (se), to wonder, ask oneself.
demeure, *f.*, dwelling house, house.
demeurer, to remain, live.
demi -e, half.
démolir, to demolish.
denier, *m.*, the 13th of a farthing.
denrée, *f.*, merchandise, provisions.
dent, *f.*, tooth; **claquer des —s,** to chatter with one's teeth; **grincer des —s,** to grind one's teeth.
dentelle, *f.*, lace.
départ, *m.*, departure, leaving.
département, *m.*, department (a division of France).
dépasser, to overtop, surpass, exceed.
dépense, *f.*, expense, expenditure.
dépenser, to spend.
déployer, to display, unfold.
déployer (se), to be displayed, extend, unroll.
déposer, to remain, deposit, put.
depuis, since, from, for.
député, *m.*, deputy.
députer, to send, depute.
dérailler, to jump the track, derail.
déranger, to disturb, trouble.
derni-er -ère, last, latter.
derrière, behind, after; **par —,** from behind.
dès, from, since, as soon as, on.

des, of the.
désappointé -e, disappointed.
désastre, *m.*, disaster.
descendre, to descend, come down, go down, put up, stop, alight (from a carriage).
descente, *f.*, declivity, descent.
description, *f.*, description.
désert, *m.*, desert.
désert -e, deserted.
désespéré -e, desperate.
déshabiller, to undress.
désigner, to appoint, designate.
désir, *m.*, wish, desire.
désirer, to desire, wish for; **ne rien laisser à —**, to be entirely satisfactory.
désolé -e, disconsolate.
désoler (se), to be disconsolate, grieve.
désordre, *m.*, confusion, disorder.
désormais, henceforth.
dès que, as soon as.
desséché -e, dried up.
dessert, *m.*, dessert.
dessin, *m.*, drawing, design, figure, pattern.
dessinateur, *m.*, draftsman.
dessiner, to draw, design, outline.
dessus, on, over, above.
détacher, to loosen, detach.
détail, *m.*, detail, particular.
détour, *f.*, evasion, subterfuge, curve.
détruire, to destroy.
deuil, *m.*, sorrow, grief, mourning.
deux, two; **tous les —**, both of you, of them.
devant, before, in front of, straight ahead; **par —**, in front.
devant, *m.*, front.
devanture, *f.*, front, show window.
développement, *m.*, development.
développer, to unwrap, open.
développer (se), to extend.
devenir, to become.
dévider, to wind (into skeins).
deviner, to guess, divine, discover.
devoir, must, ought, to owe, to be to.
devoir, *m.*, duty.
dévouement, *m.*, sacrifice, devotion, self-sacrifice.
diamant, *m.*, diamond.
Dieu, *m.*, God; **mon —**, heavens, gracious; **— merci**, thank God.
différent -e, different.
difficile, difficult, hard.
difficulté, *f.*, difficulty.
digne, worthy.
digue, *f.*, sea wall, dike.
diligenter (se), to make haste, hurry up.
diminuer, to diminish.
dîner, *m.*, dinner.
dîner, to dine.
dire, to say, tell, call; **c'est à —**, that is to say; **vouloir —**, to mean.
dire (se), to say to oneself, be said, say.
direction, *f.*, direction.
diriger, to lead, direct.
diriger (se), to direct oneself, go.
discuter, to discuss.
disparaître, to disappear.
dispos, active, well.
disposer, to dispose.
disputer (se), to quarrel.
dissiper, to scatter.
distance, *f.*, distance.
distillerie, *f.*, distillery.
distinct -e, distinct.
distinctement, distinctly.
distinguer, to distinguish.
distraire, to amuse, divert.
divers -e, different, diverse.
diviser, to divide.

diviser (se), to be divided, divide oneself.
division, *f.*, division.
dix, ten.
dix-sept, seventeen.
dix-septième, seventeenth.
dizaine, *f.*, about ten.
doigt, *m.*, finger.
domaine, *m.*, estate, domain, province.
dôme, *m.*, dome.
domestique, *m. f.*, servant, domestic.
dominer, to overlook, rise above.
dommage, *m.*, damage; **quel —!** what a pity!
donc, then, now, therefore.
donner, to give.
donner (se), to give oneself.
dont, of which, whose, of whom, with which.
doré -e, gilded.
dormir, to sleep.
dos, *m.*, back.
dot, *f.*, dowry.
double, *m.*, double.
doucement, gently, softly, slowly.
douceur, *f.*, sweetness, gentleness, mildness.
douleur, *f.*, pain.
doute, *m.*, doubt; **sans —**, without doubt.
douter (se), to suspect.
dou-x -ce, sweet, soft, gentle, mild.
douze, twelve.
drap, *m.*, cloth, broadcloth.
drapeau, *m.*, flag.
draperie, *f.*, hangings, drapery.
dresser, to raise, draw (of papers).
dresser (se), to rise.
droit, *m.*, right, law; **école de —**, law school.
droit, straight, directly.
droite, *f.*, right; **à —**, to the right.
droiture, *f.*, honesty, uprightness.
du, of the, from the.
dû, due, due.
dune, *f.*, down (of sand).
Dunkerque, *m.*, Dunkirk.
dur -e, hard.
durant, during.
durée, *f.*, duration.
durer, to last.

E

eau, *f.*, water, rain; **jet d'—**, fountain.
eau-de-vie, *f.*, brandy.
éblouissant -e, dazzling.
écart (à l'), aside, apart.
échafaud, *m.*, scaffold.
échafaudage, *m.*, scaffolding.
échange, *m.*, exchange.
échantillon, *m.*, sample.
échapper (s'), to escape, come out.
échelle, *f.*, ladder.
écho, *m.*, echo.
éclair, *m.*, lightning.
éclairage, *m.*, lighting, illumination; **gaz d'—**, illuminating gas.
éclaircir (s'), to clear up.
éclairer, to light, light up.
éclat, *m.*, brightness, glitter, brilliancy, glory.
éclater, to break out.
école, *f.*, school.
économe, thrifty, economical, saving.
économie, *f.*, economy; **—s**, savings.
économiser, to save, spare.
écosser, to shell (of peas or beans).
écouler (s'), to pass.
écouter, to listen, hear, listen to.
écraser, to crush.
écrier (s'), to exclaim, cry out.

écrire, to write.
écueil, *m.*, reef.
écuelle, *f.*, porringer, bowl.
écumant -e, foaming.
écume, *f.*, foam.
écurie, *f.*, stable (for horses).
écuyer, *m.*, squire, esquire.
effaroucher, to scare away.
effet (en), in reality, in fact.
effondrer (s'), to tumble down, fall in.
effort, *m.*, effort.
effrayant -e, frightful.
effrayer, to frighten.
effroi, *m.*, fright.
effusion, *f.*, effusion.
égal -e, equal.
également, equally.
égarer (s'), to lose one's way.
église, *f.*, church.
Égypte, *f.*, Egypt.
eh! ah! well! — **bien**, very well, well.
élan, impulsiveness, enthusiasm.
élancer (s'), to start, rush, run forth, lift oneself.
élément, *m.*, element.
élémentaire, elementary, primary.
éléphant, *m.*, elephant.
élevé -e, high, lofty.
élever, to raise, bring up, erect.
élever (s'), to rise, arise, be erected.
elle, she, her.
elle-même, herself, itself.
éloigné -e, distant.
éloigner (s'), to go away, get far.
éloquemment, eloquently.
éloquence, *f.*, eloquence.
élu -e, elected.
émaillé -e, enamelled.
embarcation, *f.*, boat, craft.
embarquer, to put on shipboard, embark, ship.
embarquer (s'), to embark, ship, sail.
embarras, *m.*, trouble, difficulty.
embarrasser, to embarrass, hinder.
embouchure, *f.*, mouth (of rivers).
embraser, to set on fire, kindle.
embrasser, to kiss, embrace.
embrasser (s'), to kiss, embrace one another.
embûche, *f.*, snare.
émerveillé -e, amazed.
émerveiller, to astonish, amaze.
émerveiller (s'), to be astonished, marvel.
émeut, *see* **émouvoir**.
émigrer, to emigrate.
emmener, to take away, lead away, take.
émotion, *f.*, emotion.
émouvoir, to move.
empêcher, to prevent, preclude.
empêcher (s'), to help, prevent, refrain.
empiler, to pile up.
emplir, to fill.
employer, to employ, give employment, use.
emporter, to carry away, take away, carry.
empourprer, to purple, light up, color in purple.
empressement, *m.*, eagerness, kind attention.
empresser (s'), to hasten.
emprisonner, to imprison.
emprunter, to borrow.
ému -e, moved.
en, of them, of it, for it.
en, in, within, as, into.
enchaîner, to bind in chains, chain up.
enchanter, to delight.
enclavé -e, enclosed.
enclume, *f.*, anvil.
encore, still, yet, again.
encourager (s'), to encourage one another.

endommager, to damage.
endormir (s'), to go to sleep.
endroit, *m.*, place.
endurer, to endure, bear.
énergie, *f.*, energy.
énergique, energetic.
énergiquement, energetically.
enfance, *f.*, childhood.
enfant, *m.*, child.
enfermer, to shut in, coop up.
enfin, finally, at last.
enflammer, to excite.
enfler, to swell.
enflure, *f.*, swelling.
enfoncer, to push in, drive in, bury.
enfoncer (s'), to sink.
enfuir (s'), to flee, run away.
engagement, *m.*, promise; **—s**, liabilities.
engager, to induce, engage.
englouti -e, lost, swallowed up.
engloutir, to swallow up, engulf.
engouffrer (s'), to rush.
engourdir, to benumb.
enlever, to remove, take away, carry away.
ennemi -e, enemy.
ennuyer, to weary, annoy, bother.
énorme, enormous.
enquérir (s'), to inquire.
enrouler, to roll up.
enseignement, *m.*, teaching.
enseigner, to teach.
ensemble, together.
ensemencer, to sow.
ensoleillé -e, sunny.
ensuite, afterwards, then, besides.
entamer, to begin to spend, cut.
entasser, to crowd, pile up.
entendre, to hear, understand.
enthousiasme, *m.*, enthusiasm.
enti-er -ère, whole, entire.
entièrement, entirely, wholly.
entorse, *f.*, sprain.
entourer, to surround.
entr'aider (s'), to help one another.
entrain, *m.*, heartiness, spirit.
entraîner, to carry away, draw, lead away.
entre, between, in, among.
entre-choquer (s'), to dash against one another.
entre-croiser, to cross, cross one another.
entre-croiser (s'), to cross one another.
entrée, *f.*, entrance, mouth (of harbors).
entrefaites, *f. plur.*, **sur ces —**, in the meanwhile.
entreprendre, to undertake.
entrer, to enter, come in.
entr'ouvrir, partly to open.
envahir, to invade, take hold of.
envelopper, to wrap, envelop, surround, wrap up, take in.
envie, *f.*, desire, wish.
environ, about.
environnant -e, surrounding.
environner, to surround, envelop.
environs, *m. plur.*, environs, vicinity; **aux —**, in the vicinity.
envoyé, *m.*, envoy.
envoyer, to send, drive, wrap, fold up.
épais -se, thick, dense.
épaissir, to grow thick, thicken.
épanouir, to brighten up.
épanouir (s'), to light up.
épaule, *f.*, shoulder.
épée, *f.*, sword.
époque, *f.*, time, epoch.
épouvantable, frightful.
épouvante, *f.*, fright.
épouvanter, to frighten.
épou-x -se, husband, wife.
épreuve, *f.*, ordeal, test.
éprouver, to feel, experience, meet with.
épuiser, to exhaust.

équipage, crew (of boats).
ériger, to raise, promote.
erreur, *f.*, error, mistake.
escalier, *m.*, stairway.
escarpé -e, steep, cragged.
escorter, to escort.
espace, *m.*, room, space.
Espagnol -e, Spaniard, Spanish.
espèce, *f.*, kind, species, sort.
espérance, *f.*, hope.
espérer, to hope.
espoir, *m.*, hope.
esprit, *m.*, spirit, mind.
essayer, to try.
essoufflé, -e, breathless.
est, *m.*, East.
estime, *f.*, esteem.
estimer, to esteem, regard, estimate, value.
et, and.
étable, *f.*, stable.
établir, to establish.
établir (s'), to settle, establish oneself, to place oneself, sit down.
établissement, *m.*, establishment.
étage, *m.*, floor, story; **premier —**, second floor.
étalage, *m.*, display, show window, goods.
étaler, to display, expose for sale.
étaler (s'), to be spread out, be displayed.
étang, *m.*, pond, pool.
étape, *f.*, stopping-place, stop.
état, *m.*, condition, state, country.
état-major, *m.*, staff.
été, *m.*, summer.
éteindre, to put out (of fire), extinguish.
éteindre (s'), to be extinguished, go out.
étendre, to spread, spread out, stretch out.
étendre (s'), to extend, be spread out.
étendu -e, stretched, lying.
étendue, *f.*, area, expanse.
éternel -le, everlasting, eternal.
Étienne, *m.*, Stephen.
étincelant -e, sparkling.
étinceler, to glitter, sparkle.
étincelle, *f.*, spark.
étoffe, *f.*, cloth, stuff.
étoile, *f.*, star.
étonnement, *m.*, astonishment.
étonner, to astonish.
étouffer, to stifle.
étrange, strange, unusual.
étrang-er -ère, stranger, foreign.
étrangler, to strangle.
être, to be.
étreinte, *f.*, pressing, clasping, embrace.
étroit -e, narrow.
étroitement, closely.
étude, *f.*, study; **faire ses —s**, to study.
étudier, to study.
étui, *m.*, case.
eu, *see* **avoir**.
Europe, *f.*, Europe.
eux, them, they, themselves.
eux-mêmes, themselves.
évanouir (s'), to swoon, faint away.
évaporer, to evaporate.
évaporer (s'), to evaporate.
éveiller, to awake, wake up.
éveiller (s'), to awake.
événement, *m.*, event.
évêque, *m.*, bishop.
éviter, to avoid.
examen, *m.*, examination.
examiner, to examine.
exaucer, to hearken to, hear favorably.
excellent -e, excellent.
exciter, to excite, cause, urge.
exclamation, *f.*, exclamation.
excuser, to excuse.
excuser (s'), to excuse oneself, apologize.
exécuter, to execute, enforce, carry out.

frissonner, to shiver.
frit -e, fried.
froid, *m.*, cold.
froid -e, cold.
fromage, *m.*, cheese.
fromagerie, *f.*, cheese-dairy.
front, *m.*, forehead, face.
frontière, *f.*, frontier, boundary.
frotter (se), to rub.
fructifier, to fructify.
frugal -e, frugal.
fruit, *m.*, fruit, result.
fruitier, *m.*, cheese maker.
fruiti-er -ère, fruit, fruit-bearing; **arbre —**, fruit tree.
fuir, to flee.
fuite, *f.*, flight; **prendre la —**, to flee; **en —**, flying.
fumée, *f.*, smoke.
fumer, to steam, smoke.
funeste, fatal.
furieu-x -se, furious.
fusil, *m.*, rifle, shotgun.
fusion, *f.*, melting; **fonte en —**, melted iron.
futur -e, future.

G

gagner, to reach, gain, win, earn.
gai -e, cheerful, gay.
gaîment, cheerfully, gayly.
gaîté, *f.*, gaiety, cheerfulness.
galerie, *f.*, gallery, creep-hole.
galop, *m.*, gallop.
galoper, to gallop, run.
gant, *m.*, glove.
garance, *f.*, madder-root.
garantir, to protect, shelter.
garde, *f.*, guard, watch; **faire bonne —**, to keep good watch.
garde, *m.*, guard.
garder, to keep, maintain, preserve.
gare, *f.*, railroad station.
garnir, to provide, garnish.
Gascogne, *f.*, Gascony.
gauche, *f.*, left; **à —**, to the left.
garçon, *m.*, boy.
Gaule, *f.*, Gaul.
Gaulois -e, Gaul.
gaz, *m.*, gas; **bec de —**, gas burner, gas lamp; **— d'éclairage**, illuminating gas.
gazon, *m.*, grass, turf.
geler, to freeze.
gêné -e, uncomfortable.
général, *m.*, general.
général -e, general.
généralement, generally, usually.
généreusement, generously.
Genève, *f.*, Geneva.
génie, *m.*, genius.
genou, *m.*, knee; **à —x**, on one's knees.
genre, *m.*, kind, sort.
gens, *m. f. plur.*, people; **jeunes —**, young men.
gentil -le, pretty, graceful, gentle.
gentiment, gracefully.
géométrie, *f.*, geometry.
Gertrude, *f.*, Gertrude.
geste, *m.*, gesture.
gesticuler, to gesticulate.
gibier, *m.*, game.
gilet, *m.*, vest.
girafe, *f.*, giraffe.
givre, *m.*, hoar-frost.
glace, *f.*, ice.
glacial -e, cold, glacial.
glacier, *m.*, glacier.
glisser, to glide, slip.
gloire, *f.*, glory.
golfe, *m.*, gulf, bay.
gothique, gothic.
gouffre, *m.*, whirlpool, gulf.
goulot, *m.*, neck (of bottles).
goût, *m.*, taste, inclination, liking.
goûter, to taste.

goutte, *f.*, drop.
gouvernail, *m.*, rudder, helm.
gouvernement, *m.*, government.
gouverneur, *m.*, governor.
grâce, *f.*, mercy, pardon, gracefulness; **— à,** thanks to; **faire —,** to pardon, have mercy.
grand -e, great, large, tall, elder, wide.
grandir, to grow.
granit, *m.*, granite.
grappe, *f.*, bunch.
gras -se, fat.
gratification, *f.*, gratuity, bounty.
grave, grave, serious.
gravement, gravely, seriously.
graver, to engrave, carve out.
gravir, to climb up.
grelot, *m.*, small bell, sleigh-bell.
grenier, *m.*, attic, garret.
grille, *f.*, grate, grating, wrought-iron gate.
grillé -e, grated.
grincer, to grind, gnash; **— des dents,** to grind one's teeth.
gris -e, gray.
grondement, *m.*, rumbling, growling, roaring.
gronder, to rumble, roar.
gros -se, big, large, heavy.
grosseur, *f.*, size.
grossir, to grow large.
grotte, *f.*, grotto.
groupe, *m.*, cluster, group.
Gruyère (fromage de), Swiss cheese.
gué, *m.*, ford.
guère, hardly.
guérir, to recover, get well, heal, cure.
guérison, *f.*, cure, reçovery.
guerre, *f.*, war.
guerrier, *m.*, warrior.
gueule, *f.*, muzzle, mouth.
guide, *m.*, guide.
guider, to guide.
Guillaume, *m.*, William.
guise, *f.*, manner, way; **en — de,** by way of.

H

' designates aspirate *h*

habile, able, clever.
habileté, *f.*, skilfulness, ability.
habiller, to dress.
habiller (s'), to dress, dress oneself.
habit, *m.*, clothing, garment; **—s de travail,** working clothes.
habitant -e, inhabitant.
habitation, *f.*, habitation, abode.
habiter, to inhabit, live.
habitude, *f.*, habit, custom.
habitué -e, used, accustomed.
habituel -le, usual, ordinary.
'haie, *f.*, hedge.
'haine, *f.*, hate, hatred.
'haïr, to hate.
haleine, *f.*, breath; **tout d'une —,** all in one breath.
'haletant -e, panting.
'hameau, *m.*, hamlet.
'hangar, *m.*, shed.
'hardiment, boldly.
'hareng, *m.*, herring.
'haricot, *m.*, bean.
'hâte, *f.*, haste; **à la —,** hastily; **en toute —,** very hastily; **avoir —,** to be in haste.
'hâter (se), to hasten, hurry.
'haut, *m.*, top, summit.
'haut -e, high, lofty; **tout —,** aloud.
hélas! alas!
herbe, *f.*, grass, herb.
héritage, *m.*, inheritance.
hériter, to inherit.
hermétiquement, tight.
héroïne, *f.*, heroine.
héroïque, heroic.
'héros, *m.*, hero.
hésiter, to hesitate.

'hêtre, *m.*, beech tree.
heure, *f.*, hour; **de bonne —**, early, early in life; **à la bonne —**, well and good.
heureusement, fortunately, happily.
heureu-x -se, happy, fortunate.
'heurter, to knock, rap, strike against, hit against.
hier, yesterday.
hippopotame, *m.*, hippopotamus.
histoire, *f.*, story, history.
hiver, *m.*, winter.
hommage, *m.*, homage.
homme, *m.*, man.
honnête, honest.
honnêtement, honestly.
honnêteté, *f.*, honesty.
honneur, *m.*, honor.
'honte, *f.*, shame.
hôpital, *m.*, hospital.
Horace, *m.*, Horace, Horatius.
horizon, *m.*, horizon.
horlogerie, *f.*, clock-making, watch-making.
horreur, *f.*, horror.
'hors, out, out of.
hospitalité, *f.*, hospitality.
hôte -sse, host.
hôtel, *m.*, hotel, mansion; **— de ville**, City Hall; **—-Dieu**, hospital.
hôtellerie, *f.*, inn, hostelry.
hotte, *f.*, basket (to carry things on one's back).
'houblon, *m.*, hops.
'houille, *f.*, coal.
huile, *f.*, vegetable oil, oil.
'huit, eight.
huître, *f.*, oyster.
humanité, *f.*, humanity, mankind.
humble, humble.
humide, moist, damp, humid.
humidité, *f.*, dampness, humidity.

I

ici, here; **— même**, in this very place; **d'— là**, from now to that time.
idée, *f.*, idea.
ignorant -e, ignorant.
il, he, it.
île, *f.*, island.
illumination, *f.*, illumination.
illuminer, to illuminate.
illustre, illustrious.
illustrer, to make illustrious, illustrate.
illustrer (s'), to make oneself illustrious.
ils, they.
image, *f.*, picture.
imagerie, *f.*, picture factory.
imaginer (s'), to imagine, fancy.
imbécile, imbecile, weak-minded.
imiter, to imitate.
immédiatement, immediately, at once.
immense, immense.
immensité, *f.*, immensity.
immobile, motionless.
immobilité, *f.*, immobility.
impatience, *f.*, impatience.
impatient -e, impatient.
impérissable, imperishable.
important -e, important.
importer, to be of moment; **n'importe**, no matter.
imposer (s'), to impose upon oneself.
impossible, impossible.
imprenable, impregnable.
imprévu -e, unforeseen, unexpected.
imprimer (s'), to be impressed.
imprimerie, *f.*, printing.
incendie, *m.*, fire.
incessant -e, incessant.
inconnu -e, unknown.
incrédule, incredulous.
inculte, uncultivated.
Inde, *f.*, India.

indescriptible, undescribable.
indicible, unspeakable, inexpressible.
indifférent -e, indifferent.
indiquer, to indicate, designate, show.
industrie, *f.*, industry.
industriel -le, manufacturing.
industrieu-x -se, industrious.
ineffaçable, indelible.
inestimable, inestimable.
infect -e, close, infectious.
inflexible, inflexible.
influence, *f.*, influence.
information, *f.*, information; **prendre des —s,** to inquire.
informer (s'), to inquire.
infortuné -e, unfortunate, miserable, unhappy.
ingénieur, *m.*, engineer.
inhumer, to bury.
inique, iniquitous.
innocence, *f.*, innocence.
innocent -e, innocent.
innombrable, innumerable.
inoccupé -e, idle.
inqui-et -ète, anxious, disquieted.
inquiéter, to make uneasy, disturb.
inquiéter (s'), to be anxious.
inquiétude, *f.*, anxiety.
inscription, *f.*, inscription.
insensible, insensible.
inspirer, to inspire.
installer, to install, put.
installer (s'), to place oneself, install oneself, settle.
instant, *m.*, instant, moment; **par —s,** at times.
institut, *m.*, institute.
institituteur, *m.*, public-school teacher.
instruction, *f.*, instruction, education.
instruire, to instruct, teach, give instructions, educate.
instruire (s'), to be educated, become educated; learn.
instrument, *m.*, instrument.
insu (à l'), unknown to.
intégrité, *f.*, integrity.
intelligence, *f.*, intelligence.
intelligent -e, intelligent.
interdit -e, abashed, confused.
intéressant -e, interesting.
intéresser, to interest.
intéresser (s'), to take an interest in.
intérêt, *m.*, interest.
intérieur, *m.*, inside, interior; **à l'—,** inside; **ministre de l'—,** secretary of state.
intérieurement, inwardly, in one's mind, heart.
intermédiaire, *m.*, medium; **par l'—,** through the medium.
interminable, endless, interminable.
interroger, to question, ask, interrogate.
interrompre, to interrupt.
interrompre (s'), to interrupt oneself.
interruption, *f.*, interruption.
intraitable, ungovernable, untractable.
intrépidité, *f.*, intrepidity.
introduire, to introduce.
inondation, *f.*, inundation, flood.
invariable, invariable, unchangeable.
invasion, *f.*, invasion.
inventaire, *m.*, inventory.
inventer, to invent.
invention, *f.*, invention.
invisible, invisible.
ira, *see* **aller.**
irritation, *f.*, irritation, inflammation.
irriter, to irritate, anger.
isolé -e, lonely, isolated.
Italie, *f.*, Italy.
ivresse, *f.*, intoxication.

J

jadis, formerly.
jaguar, *m.*, jaguar.

jaillir, to gush out, spout out.
jalon, *m.*, stake.
jamais, ever, never; **ne . . . —**, never.
jambe, *f.*, leg; **retrouver ses —s**, to be able to walk.
janvier, *m.*, January.
jardin, *m.*, garden, public garden, park.
jardinier, *m.*, gardener.
jaunir, to make yellow.
Jean, *m.*, John.
Jérusalem, *f.*, Jerusalem.
Jésus, *m.*, Jesus.
jet, *m.*, jet; **— d'eau**, fountain.
jeter, to throw, cast, throw down.
jeter (se), to throw oneself, empty (of rivers).
jeu, *m.*, game, play.
jeune, young.
jeunesse, *f.*, youth.
joie, *f.*, joy; **transporter de —**, to be transported with joy.
joindre, to join, add, clasp (of hands).
joint -e, clasped.
joli -e, pretty.
joliment, well, prettily.
jonc, *m.*, reed.
jouer, to play.
joug, *m.*, yoke.
jouir, to enjoy.
jour, *m.*, day, daylight; **en plein —**, in broad daylight; **donner le —**, to give birth; **tous les —s**, every day.
journée, *f.*, day; **c'était une belle —**, it was a fine day.
joyeusement, joyously.
joyeu-x -se, cheerful, joyful.
juge, *m.*, judge.
juger, to judge.
jui-f -ve, Jew.
Julien, *m.*, Julian.
jument, *f.*, mare.
jurer, to swear.
jurisconsulte, *m.*, jurisconsult, lawyer.
jusque, to, up to, until, even to; **— dans**, as far as; **jusqu'à**, as far as, as many as, even; **jusqu'en**, even in; **—là**, so far; **jusqu'à ce que**, until.
juste, just, exactly; equitable; **tout —**, exactly.
justement, exactly.
justice, *f.*, justice; **palais de —**, court-house.

K

kilogramme, *m.*, kilogram (about two pounds).
kilomètre, *m.*, about three-fifths of a mile.

L

la, the, her, it.
là, there; **—bas**, over there; **par —**, thereabout, in that direction.
laborieusement, laboriously.
laborieu-x -se, industrious, laborious.
laboureur, *m.*, plowman, farm-hand.
lac, *m.*, lake.
lâchement, cowardly.
là-dessous, here under, there under.
laid -e, ugly, homely.
lainage, *m.*, woolen stuff.
laine, *f.*, wool.
laisser, to leave, let, give, leave alone.
laisser (se), to let oneself, allow oneself.
lait, *m.*, milk.
laiterie, *f.*, dairy-room.
lame, *f.*, sheet (of iron), wave, billow.
lampe, *f.*, light, lamp.
lance, *f.*, spear, lance.
lancer, to dart, shoot, throw.
lancer (se), to dart, spring.

langue, *f.*, tongue, language.
languir, to pine, languish.
lanterne, *f.*, lantern.
lard, *m.*, bacon.
large, *m.*, breadth; **au —,** in the open sea.
largement, widely, broadly.
larme, *f.*, tear; **ému jusqu'aux —s,** moved to tears.
las -se, tired.
lasser (se), to tire, get tired.
laurier, *m.*, laurel.
lave, *f.*, lava.
laver, to wash.
laver (se), to wash oneself.
le, the, him, it.
leçon, *f.*, lesson.
lect-eur -rice, reader.
lecture, *f.*, reading.
lég-er -ère, light, slight, weak.
légèrement, lightly, nimbly.
légion, *f.*, legion.
législateur, *m.*, legislator, lawmaker.
législati-f -ve, legislative; **Corps —,** the House of Deputies.
légume, *m.*, vegetable.
légumineu-x -se, leguminous.
lendemain, *m.*, the next day.
lent -e, slow.
lentement, slowly.
lequel, laquelle, lesquels, lesquelles, whom, which.
les, the, them.
lestement, quickly.
lettre, *f.*, letter.
leur, them, to them.
leur -s, their.
levant, rising.
lever, to raise.
lever (se), to rise.
lèvre, *f.*, lip.
liasse, *f.*, bundle, roll.
libérer (se), to be liberated, freed.
liberté, *f.*, freedom, liberty.
lieu, *m.*, place, village; **au — de,** instead of; **avoir —,** to take place; **tenir —,** to take the place.
lieue, *f.*, league (about three miles).
ligne, *f.*, line.
lime, *f.*, file.
limer, to file.
limite, *f.*, limit, bound.
limon, *m.*, slime, ooze.
lin, *m.*, flax.
linge, *m.*, linen.
lion, *m.*, lion.
lire, to read.
lit, *m.*, bed; **grand —,** double bed; **se mettre au —,** to go to bed.
litre, *m.*, litre (about a quart).
livre, *f.*, franc, pound.
livre, *m.*, book.
livrer, to deliver, betray, give up.
livrer (se), to deliver oneself up, surrender, be fought (of battles).
livret, *m.*, little book.
locomotive, *f.*, locomotive.
logement, *m.*, lodging, apartment.
loger, to lodge.
loi, *f.*, law.
loin, far; **tout au —,** very far; **plus —,** further; **de —, au —,** in the distance, from afar; **— de,** far from.
lointain, *m.*, distance; **dans le —,** in the distance.
loisir, *m.*, leisure.
long, *m.*, length; **tout le —,** all along.
long -ue, long.
longer, to run along.
longtemps, long, a long time; **assez —,** quite a while.
longuement, at length, long, a long time.
longueur, *f.*, length.
longue-vue, *f.*, spy-glass, small telescope.
Lorrain -e, an inhabitant of Lorraine.

Lorraine, *f.*, Lorraine.
lors, then.
lorsque, when.
louange, *f.*, praise.
louer, to rent.
Louis, *m.*, Lewis.
loup, *m.*, wolf.
lourd -e, heavy.
lourdement, heavily.
loyalement, loyally, faithfully.
lucarne, *f.*, garret window.
lueur, *f.*, light, glimmer.
lugubre, gloomy, mournful, lugubrious.
lui, him, to him, of him, he, her, to her; **chez —,** to his house.
lui-même, himself.
lumière, *f.*, light.
lumineu-x -se, luminous, bright.
lune, *f.*, moon; **clair de —,** moonlight.
lunettes, *f. plur.*, spectacles.
Lutèce, *f.*, the former name of Paris.
lutte, *f.*, struggle, fight.
lutter, to struggle, fight.
lycée, *m.*, college, lyceum.
Lyon, *m.*, Lyons.

M

machine, *f.*, machine, engine, machinery; **— à vapeur,** steam engine.
madame, *f.*, Madam, Mrs.
magasin, *m.*, store, powder magazine.
magnifique, magnificent.
main, *f.*, hand; **battre des —s,** to clap one's hands.
maintenant, now.
maintenir, to maintain.
maintenir (se), to hold back, hold out.
maire, *m.*, mayor.
mairie, *f.*, city hall.
mais, but.
maison, *f.*, house; **— de campagne,** country-house, country-seat.
maître, *m.*, master.
majesté, *f.*, majesty.
mal, badly.
mal, *m.*, harm, pain; **se donner du —,** to take pains; **n'avoir pas de —,** not to be hurt; **faire du —,** to hurt.
malade, *m. f.*, patient, sick person.
malade, ill, sick.
maladie, *f.*, disease, malady.
mâle, manly.
malgré, in spite of.
malheur, *m.*, misfortune, catastrophe; **par —,** unfortunately.
malheureusement, unhappily, unfortunately.
malheureu-x -se, unhappy, unfortunate.
malle, *f.*, trunk.
malsain -e, unhealthy.
maman, *f.*, mamma.
manger, to eat.
manier, to handle, work.
manquer, to be wanting, lack.
manœuvre, *f.*, handling, working (of ships).
mansarde, *f.*, garret.
manteau, *m.*, cloak, overcoat.
manufacture, *f.*, manufactory.
manuscrit -e, manuscript.
marchand -e, merchant.
marchandise, *f.*, merchandise, goods.
marche, *f.*, march, walk, marching, travelling; **se mettre en —,** to start out; **en —,** in motion.
marché, *m.*, market, bargain, market-place; **bon —,** cheap, cheaply, cheapness.
marcher, to walk, march, go, ride, progress, sail.
maréchal, *m.*, marshal.

mari, *m.*, husband.
Marie, *f.*, Marie, Mary.
marin, *m.*, sailor.
marine, *f.*, navy; **charpentier de —**, boat carpenter.
marinier, *m.*, mariner.
maritime, maritime, naval.
marmite, *f.*, kettle.
marquer, to write down, mark.
Marseille, *f.*, Marseilles.
marteau, *m.*, hammer.
marteau-pilon, *m.*, trip-hammer.
masque, *m.*, mask.
massacre, *m.*, massacre.
massacrer, to massacre, slaughter.
masse, *f.*, mass, block.
mât, *m.*, mast.
matelas, *m.*, mattress.
matelot, *m.*, sailor.
maternel -le, motherly.
mathémathiques, *f. plur.*, mathematics.
matin, *m.*, morning; **de bon —, de grand —**, early in the morning; **tous les —s**, every morning.
matinal -e, early.
mauvais -e, bad, poor, rough (of the sea).
maxime, *f.*, maxim.
mécanique, *f.*, machinery, mechanics.
médecin, *m.*, physician.
médecine, *f.*, medicine.
méditer, to think over, meditate.
Méditerranée, *f.*, Mediterranean.
méfier (se), to distrust.
meilleur -e, better; **le —**, the best.
mêlée, *f.*, battle, melee.
mêler, to mix, mingle.
mêler (se), to be mingled, mixed.
membre, *m.*, member.
même, same, very, even, self, itself; **tout de —**, just the same, however.
mémoire, *f.*, memory.
menace, *f.*, threat.
menacer, to threaten.
ménagère, *f.*, housewife, housekeeper.
mener, to lead, conduct, take.
mépris, *m.*, contempt, scorn.
mer, *f.*, sea; **pleine —**, open sea; **bain de —**, sea bath.
merci, thanks; **Dieu —**, thanks God.
mère, *f.*, mother.
merveille, *f.*, marvel; **à —**, wonderfully well.
merveilleusement, marvellously.
merveilleu-x -se, marvellous.
messag-er -ère, messenger, carrier; **pigeon —**, carrier-pigeon.
mesure, *f.*, measure; **à — que**, in proportion as.
mesurer, to measure.
métallique, metallic; **treillis —**, wire netting.
métier, *m.*, trade, loom, business.
mètre, *m.*, metre (a little over a yard).
métropolitain -e, metropolitan.
mets, *m.*, dish.
mettre, to put, put on (of clothing), put in, take.
mettre (se), to begin, set to, put oneself.
meuble, *m.*, piece of furniture.
meurtri -e, bruised, contused.
Michel, *m.*, Michael.
microscope, *m.*, microscope.
midi, *m.*, midday, noon, South.
miel, *m.*, honey.
mieux, better; **de — en —**, better and better; **de son —**, to his best.
milieu, *m.*, middle; **au beau —**, in the very middle.
militaire, military.
mille, thousand.
milliard, *m.*, one thousand millions.

millier, *m.*, thousand.
million, *m.*, million.
mince, slender, small.
mine, *f.*, appearance, mien, mine.
minerai, *m.*, ore.
minéral -e, mineral.
mineur, *m.*, miner.
ministre, *m.*, minister.
minute, *f.*, minute.
minutieu-x -se, minute.
miroiter, to shine, reflect the light.
misère, *f.*, misery, misfortune, poverty.
mission, *f.*, mission.
mistral, *m.*, North-West wind.
Mme. = **Madame.**
mobilier, *m.*, furniture, set of furniture.
modèle, *m.*, model.
modeste, modest, unassuming.
modestie, *f.*, modesty.
modique, small, moderate.
moi, me, to me, I; **chez** —, at my house.
moi-même, myself.
moins, less; **du** —, **au** —, at least; **de** —, too little.
mois, *m.*, month.
moitié, *f.*, half.
moment, *m.*, moment, time; **au — même**, at the very time, moment.
mon, ma, mes, my.
monde, *m.*, world, people; **tout le** —, everybody.
monotone, monotonous.
Monseigneur, *m.*, Mylord.
Monsieur, *m.*, Mr., Sir.
mont, *m.*, mount.
montagne, *f.*, mountain.
montagneu-x -se, mountainous, hilly.
montant -e, rising, ascending.
monter, to ascend, go up hill, go up.
montre, *f.*, watch.
montrer, to show, point out.
montrer (se), to show oneself, appear.
montueu-x -se, hilly, mountainous.
monument, *m.*, monument, building, edifice.
moquer (se), to laugh at.
morceau, *m.*, piece, fragment.
moribond -e, dying person.
mort, *f.*, death; **à** —, fatally.
mort -e, dead.
morue, *f.*, cod.
mot, *m.*, word.
motif, *m.*, motive, reason.
mouchoir, *m.*, handkerchief.
mouillé -e, wet.
mouiller, to wet.
moule, *m.*, mold.
moulin, *m.*, mill.
mourir, to die.
mouton, *m.*, sheep.
mouvement, *m.*, move, manœuvre, movement, motion, activity, bustle; **mettre en** —, to move, put in motion; **se mettre en** —, to run.
moyen, *m.*, means, possibility; **au — de**, by means of.
mugir, to roar.
mulet, *m.*, mule.
multitude, *f.*, multitude.
munir, to provide, provide with.
munitions, *f. plur.*, ammunition.
mur, *m.*, wall.
mûr -e, ripe.
muraille, *f.*, wall.
mûrir, to ripen.
murmurer, to murmur.
museau, *m.*, nose (of animals).
musée, *m.*, museum, art gallery.
musique, *f.*, music.
musulman -e, Mussulman.
mutilé -e, mutilated.
myrte, *m.*, myrtle.

N

naissance, *f.*, birth.
naître, to be born.
naïvement, naively, candidly.
naïveté, *f.*, simplicity, artlessness.
Napoléon, Napoleon.
nappe, *f.*, sheet (of water).
naquit, *see* **naître.**
natal -e, native.
nation, *f.*, nation.
national -e, national.
nature, *f.*, nature.
naturel -le, natural.
naufrage, *m.*, shipwreck.
naufragé -e, shipwrecked person.
naval -e, naval.
navette, *f.*, shuttle, rape-seed.
navigateur, *m.*, navigator.
navigation, *f.*, navigation.
naviguer, to navigate, sail.
navire, *m.*, ship, vessel; **— de commerce,** merchantman; **— à vapeur,** steamship.
ne . . . pas, no, not; **— . . . que,** only.
né -e, *see* **naître.**
néanmoins, nevertheless.
nécessaire, necessary.
nécessité, *f.*, necessity.
négliger, to neglect.
nègre, *m.*, negro.
neige, *f.*, snow.
nerveu-x -se, nervous.
net -te, neat, clean.
neuf, nine.
neu-f -ve, new; **tout —,** brand-new.
neveu, *m.*, nephew.
ni . . . ni, neither . . . nor.
noble, noble.
noblement, nobly.
nocturne, nocturnal, of the night.
noir -e, dark, black.
noirâtre, blackish.
noircir, to blacken.
noix, *f.*, nut.
nom, *m.*, name.
nombre, *m.*, number.
nombreu-x -se, numerous.
nommer, to name, call, appoint, make.
nommer (se), to be called.
non, no, not.
nord, *m.*, North.
nord-ouest, North-West.
normal -e, normal.
normand -e, of Normandy.
Normandie, *f.*, Normandy.
notable, *m.*, notable, leading man.
notre, nos, our.
nôtre, le, la; nôtres, les, ours.
Notre-Dame, *f.*, Our Lady.
nourrir, to feed.
nourriture, *f.*, board, food, feed.
nous, we, us, to us; **chez —,** at home, in our country.
nouveau, nouvel -le, new; **de —,** anew, again; **du —,** something new.
nouvelle, *f.*, news.
noyer, *m.*, walnut tree.
nu -e, bare; **pieds -s,** barefooted.
nuage, *m.*, cloud.
nuageu-x -se, cloudy.
nuire, to harm, prejudice, hurt.
nuit, *f.*, right.
nul -le, no, not any.

O

obéir, to obey.
objection, *f.*, objection.
objet, *m.*, object, article.
obligeant -e, obliging.
obliger, to oblige, compel, demand.
obscur -e, dark, obscure.
obscurcir (s'), to grow dark.
obscurité, *f.*, darkness, obscurity.

observat-eur -rice, observing.
observer, to observe, watch, notice.
obtenir, to obtain, get.
occasion, *f.*, chance, occasion.
occupation, *f.*, work, occupation.
occupé -e, busy.
occuper, to give employment, occupy.
occuper (s'), to mind, pay attention.
océan, *m.*, ocean.
Océanie, *f.*, Oceania.
octobre, *m.*, October.
odeur, *f.*, odor.
odieu-x -se, odious, hateful.
odorant -e, fragrant, odoriferous.
œil, *m.*, eye; **coup d'—,** glance; **en un clin d'—,** in the twinkling of an eye.
œillette, *f.*, field poppy.
œuf, *m.*, egg.
œuvre, *f.*, work.
officier, *m.*, officer.
offre, *f.*, offer.
offrir, to offer, present.
offrir (s'), to offer oneself.
oh! O! ho!
oignon, *m.*, onion.
oiseau, *m.*, bird.
olivier, *m.*, olive tree.
ombrage, *f.*, shade.
ombrager, to shade.
ombre, *f.*, shade, shadow.
omelette, *f.*, omlet.
omnibus, *m.*, omnibus.
on, one, people, they.
oncle, *m.*, uncle.
onduler, to wind, roll (of ground).
onze, eleven.
onzième, eleventh.
opposer, to oppose, compare.
optique, *f.*, optics.
or, *m.*, gold; **d'—,** golden.
orage, *m.*, storm; **d'—,** stormy.
oranger, *m.*, orange tree.
ordinaire, ordinary; **d'—,** usually; **comme d'—,** as usually.
ordonner, to order, command.
ordre, *m.*, order, rank.
oreille, *f.*, ear; **prêter l'—,** to listen carefully; **boucles d'—,** ear-rings.
organiser, to organize.
orgue, *m.*, organ.
Orient, *m.*, Orient, East.
Orléanais, *m.*, the country around Orléans.
ornemental -e, ornamental.
ornementation, *f.*, ornamentation.
orner, to adorn.
orphelin -e, orphan.
oser, to dare.
osier, *m.*, willow.
où, where, when; **d'—,** from where, whence.
ou, or.
oublier, to forget.
ouest, *m.*, West.
oui, yes.
outil, *m.*, tool.
outrage, *m.*, outrage.
ouvert, *see* **ouvrir.**
ouvrage, *m.*, work.
ouvri-er -ère, working-man, working-woman, working.
ouvrir, to open.
ouvrir (s'), to be opened, open oneself, open.

P

paille, *f.*, straw.
paiement, *m.*, payment, salary.
pain, *m.*, bread, loaf of bread.
paître, to graze.
paix, *f.*, peace.
palais, *m.*, palace; **— de justice,** court-house.
pâle, pale.
palmier, *m.*, palm tree.
panier, *m.*, basket.
panorama, *m.*, panorama.

panser, to dress (of wounds), treat.
pantalon, *m.*, trousers, pantaloons.
panthère, *f.*, panther.
pantoufle, *f.*, slipper.
papa, *m.*, papa.
pape, *m.*, pope.
papeterie, *f.*, paper mill.
papier, *m.*, paper.
paquebot, *m.*, steamer.
paquet, *m.*, package, bundle.
par, by, on, through, over, in, for.
paradis, *m.*, paradise, heaven.
paraître, to look, seem, appear; **faire —**, to publish, write.
parapluie, *m.*, umbrella.
parasol, *m.*, parasol.
parbleu, well, why, indeed.
parc, *m.*, park.
parce que, because.
parcourir, to go through, run over, glance over, look over, go over.
par-dessus, over.
pardonner, to pardon, forgive.
pareil -le, like, such, similar, alike, equal; **tout —**, just the same.
parent -e, relative; **—s**, parents.
parer (se), to adorn oneself.
paresseu-x -se, lazy person, idler.
parfait -e, perfect.
parfois, sometimes.
parier, to bet, wager.
parlementaire, *m.*, bearer of a flag of truce, parliamentary.
parler, to speak.
parmi, among, in the midst of.
parole, *f.*, word; **adresser la — à**, to speak to; **tenir —**, to keep one's word.
part, *f.*, part, share; **de toutes —s**, on all sides; **faire —**, to share; **à —**, aside; **d'autre —**, on the other hand.
partagé -e, endowed.
partager, to share.
parti, *m.*, decision, profit, advantage.
partie, *f.*, part, game, division.
partir, to go, leave, come; **à — de**, from, to start from.
partout, everywhere.
parvenir, to succeed, arrive.
pas, *m.*, step, threshold; **mettre un cheval au —**, to walk a horse; **au —**, walking; **— à —**, step by step; **faire quelques —**, to take a few steps.
pas, no, not; **ne . . . —**, not.
passage, *m.*, passage.
passant -e, passer-by, pedestrian.
passer, to pass, cross, spend (of time); **— en**, to cross over.
passer (se), to take place, happen.
pâte, *f.*, pasty, paste.
paternel -le, paternal, fatherly.
paternellement, fatherly, paternally.
patience, *f.*, patience.
patient -e, patient.
pâtisserie, *f.*, pastry.
pâtissier, *m.*, pastry cook.
pâtre, *m.*, shepherd.
patrie, *f.*, fatherland, country.
patriote, *m. f.*, patriot.
patron, *m.*, employer, master, captain (of boats).
pâturage, *m.*, pasture, pasture-ground.
paupière, *f.*, eyelid.
pauvre, poor.
pavillon, *m.*, flag.
payer, to pay.
pays, *m.*, country, home, land.
paysage, *m.*, landscape.
paysan -ne, countryman, countrywoman, peasant.
peau, *f.*, skin.
pêche, *f.*, fishing; **bâtiment de —**, fishing vessel.

premi-er -ère, first.
prendre, to take, capture, seize.
prendre (se), to begin.
préoccupé -e, preoccupied, absorbed.
preoccuper, to preoccupy the [mind.
préparatif, *m.*, preparation.
préparer, to prepare.
préparer (se), to prepare oneself, get ready.
près, near; **tout —,** quite near; **— de,** nearly, almost.
présence, *f.*, presence.
présent (à), at present, now.
présenter, to present.
présenter (se), to present oneself, arrive.
président, *m.*, president.
presque, almost.
presqu'île, *f.*, peninsula.
presser, to press.
presser (se), to be crowded, crowd.
prêt -e, ready.
prêter, to lend, loan.
preuve, *f.*, proof.
preux, *m.*, gallant knight.
prévenir, to impress, predispose, warn, inform.
prévision, *f.*, prevision.
prier, to pray, beg, ask.
prière, *f.*, prayer.
prince, *m.*, prince.
principal -e, principal.
principalement, principally, especially.
printemps, *m.*, spring.
prison, *f.*, prison, jail.
prisonni-er -ère, prisoner.
privation, *f.*, privation, deprivation.
privé -e, private, personal.
prix, *m.*, price.
probablement, probably.
probité, *f.*, probity, honesty.
procès, *m.*, trial.
prochain -e, near.
proclamer, to proclaim.
procurer (se), to procure, get.
produire, to bring forth, produce, product.
produire (se), to be made, produce.
produit, *m.*, product, produce.
professeur, *m.*, professor.
profit, *m.*, profit, gain.
profiter, to take advantage, profit.
profond -e, profound, deep.
profondément, soundly, profoundly.
progrès, *m.*, progress, headway.
projet, *m.*, project, plan.
prolonger (se), to be prolonged, extend, last.
promenade, *f.*, promenade, outing, public garden, square, walk.
promener, to lead through, take out.
promener (se), to walk, promenade.
promeneu-r -se, promenader, walker.
promesse, *f.*, promise.
promettre, to promise.
promettre (se), to promise one another.
prononcer, to pronounce, utter, speak.
proposer, to propose.
proposer (se), to propose, intend, offer oneself, propose oneself.
proposition, *f.*, proposal, proposition.
propre, own, clean, neat, calculated, fitted, qualified, suitable, proper.
proprement, cleanly.
propriétaire, *m. f.*, proprietor, owner, land-owner.
propriété, *f.*, property.
prospère, prosperous, thriving.
prospérité, *f.*, prosperity.
protéger, to protect, defend.
Providence, *f.*, Providence.

province, *f.*, province.
provision, *f.*, provision.
prune, *f.*, plum.
prunier, plum tree.
Prusse, *f.*, Prussia.
prussien -ne, Prussian.
pu, *see* **pouvoir.**
publi-c -que, public.
publier, to publish.
puis, then.
puisque, since, as.
puissant -e, powerful.
puisse, *see* **pouvoir.**
puits, *m.*, well, pit, shaft (of mines).
pur -e, pure.
pût, *see* **pouvoir.**
puy, *m.*, a volcanic formation looking like a well.
Pyrénées, *f. plur.*, Pyrenees.

Q

quai, *m.*, quay, wharf.
qualité, *f.*, quality.
quand, when.
quant à, as to.
quantité, *f.*, quantity, number.
quarantaine, *f.*, about forty.
quarante, forty.
quart, *m.*, quarter, fourth.
quartier, *m.*, quarter.
quatorze, fourteen.
quatre, four.
quatre-vingts, eighty.
que, that, which, whom, than, but, how much, many, how.
quel -le, quels, quelles, what, which, who.
quelque, some, few, whatever.
quelqu'un -e, some one, somebody.
quenouille, *f.*, distaffful, spinning-wheel.
question, *f.*, question.
questionner, to question, ask questions.
queue, *f.*, tail.
qui, that, which, when, whom.
quille, *f.*, keel.
quincaillerie, *f.*, hardware.
quinze, fifteen.
quitter, to leave.
quitter (se), to part.
quoi, what; **de —,** enough; **— que,** whatever.
quoique, although.
quotidien -ne, daily.

R

rabot, *m.*, plane.
raboter, to plane.
raccourci, *m.*, short cut.
race, *f.*, race, breed.
racheter, to redeem.
racheter (se), to redeem oneself.
raconter, to tell, relate.
rade, *f.*, road, roadstead.
radieu-x -se, radiant.
rafale, *f.*, squall; **—d'eau,** driving rain, blast of rain.
raffinerie, *f.*, refinery.
rafraîchir (se), to refresh oneself, get refreshed.
raisin, *m.*, grape.
raison, *f.*, reason; **avoir —,** to be right.
rajuster, to push up, readjust.
rallumer (se), to be lighted again.
rame, *f.*, oar.
ramer, to row.
rançon, *f.*, ransom.
rançonner, to ransom.
rang, *m.*, rank.
rangée, *f.*, row.
ranger, to put in order, arrange.
ranger (se), to move aside.
ranimer, to stir up.
rapide, steep, rapid.
rapidement, rapidly, quickly.
rappeler, to call back, recall, remind.

rappeler (se), to remember.
rapport, *m.*, resemblance.
rapporter, to bring back, bring, yield. [again.
rapprocher (se), to come near
ras (au — de), level with.
rassembler, to gather up, call together; — **tout son courage,** to summon all one's courage.
rassembler (se), to meet.
rassuré -e, tranquillized, reassured; **peu** —, somewhat anxious.
rat, *m.*, rat.
rattraper, to catch up, make up.
ravenelle, *f.*, wall-flower.
ravir, to delight.
rayon, *m.*, ray.
réaliser (se), to be realized.
récent, -e, new, recent.
recevoir, to receive.
rechange, *m.*, spare things; **vêtements de** —, spare clothes.
réchauffer, to warm up.
recherche, *f.*, research, looking around.
récit, *m.*, narration, account, story.
réclamer, to demand, claim.
récolte, *f.*, crop, harvest.
récolter, to gather, harvest.
recommandation, *f.*, recommendation.
recommander, to recommend.
recommencer, to begin again.
récompenser, to recompense, reward.
fort.
réconforter, to cheer up, com-
reconnaissance, *f.*, gratitude.
reconnaissant -e, grateful, thankful.
reconnaître, to recognize; **s'y** —, to find one's way.
reconnaître (se), to know where one is, collect oneself.
recouvrer, to regain, recover.
recouvrir, to cover.
recueillir, to collect, gather, pick up.
redescendre, to go down again.
redevenir, to become again.
redouter, to redoubt, fear.
refaire, to make again, do again.
refermer, to close again.
réfléchir, to reflect, think over.
reflet, *m.*, reflection.
réflexion, *f.*, thinking, thought, reflection.
refroidir (se), to get cold, cool down.
refuser, to refuse.
regagner, to reach, rejoin.
regard, *m.*, glance, look.
regarder, to look at, gaze upon.
regarder (se), to look at one another.
régiment, *m.*, regiment.
règle, *f.*, rule; **en** —, regular, in due form, in agreement with the law.
régler, to settle.
régner, to reign.
régulariser, to make regular, legal; put in order.
régulièrement, regularly.
règne, *m.*, reign.
regret, *m.*, regret.
rejoindre, to meet.
réjoui -e, merry, cheerful.
réjouir (se), to rejoice.
relâche, *m.*, relaxation, rest.
relever, to raise, pick up, restore.
relever (se), to rise again, get up.
relier, to connect, unite.
relieur, *m.*, bookbinder.
reliure, *f.*, bookbinding.
reluire, to shine, glitter.
reluisant -e, shining, brilliant.
remarquable, remarkable.
remarquer, to notice; **se faire** —, to attract notice.
rembourser, to refund, reimburse, repay.
remède, *m.*, remedy.

remercier, to thank.
remettre, to remit, give, restore, regain, put again, make well.
remettre (se), to start again, begin again.
remonter, to mount again, ascend, enter (of carriages).
rempart, *m.*, rampart.
remplir, to fill, fulfil.
remporter, to carry away, get; — **une victoire**, to get a victory.
remuer (se), to move, stir.
renard, *m.*, fox.
rencontre, *f.*, encounter, battle.
rencontrer, to meet, meet with.
rencontrer (se), to be met with, be found.
rendez-vous, *m.*, appointment, meeting; **donner un —**, to make an appointment.
rendre, to render, make, return, give back, surrender, pay (of visits).
rendre (se), to make oneself, go, surrender.
rendu -e, arrived.
renfermer, to inclose, contain, include.
renommé -e, renowned.
renommée, *f.*, renown, fame.
renouveler, to renovate, renew.
renseignement, *m.*, information.
rentrer, to enter again, go back, reënter, go home.
renverser, to upset, throw down.
renvoyer, to send back.
répandre, to spread.
répandre (se), to be distributed, be scattered.
reparaître, to come on again, reappear.
réparer, to repair, make up, recruit (of strength).
repartir, to start again, return.
repas, *m.*, meal, repast.
repasser, to look in again, go over.
repentir (se), to repent.
répéter, to repeat.
replier, to fold again, furl (of sails).
répondre, to answer, reply, assure.
réponse, *f.*, answer, response.
repos, *m.*, rest, repose.
reposer, to rest.
reposer (se), to rest.
repousser, to repulse, drive back.
reprendre, to resume, take up again, take again, recover, go on.
représenter, to represent, perform.
reproche, *m.*, reproach.
république, *f.*, republic.
réputation, *f.*, reputation.
réserve, *f.*, reserve, provision, savings.
réserver, to reserve.
résidence, *f.*, residence.
résider, to reside.
résistance, *f.*, resistance.
résister, to resist.
résolu -e, stout-hearted, resolute.
résolument, resolutely.
résolut, *see* **résoudre**.
résolution, *f.*, resolution.
résoudre, to resolve, decide, make one's mind up.
résoudre (se), to decide, make one's mind up.
respecter, to respect.
respiration, *f.*, breathing.
respirer, to breathe.
ressembler, to resemble look like.
ressentir, to experience, feel.
ressentir (se), to feel the effects of.
ressort, *m.*, spring.
ressource, *f.*, resource.
restaurant, *m.*, restaurant.
reste, *m.*, rest, remainder; **du —**, beside, moreover.

rester, to remain; **en —**, to stop.
résumer, to sum up.
retard, *m.*, delay; **en —**, late.
retenir, to hold, fix, keep back, retain.
retenir (se), to refrain, keep from.
retentir, to resound, echo.
retirer, to draw out, pull out, extract, withdraw.
retirer (se), to withdraw, fall back.
retomber, to fall back, fall again.
retour, *m.*, return; **au —**, after returning.
retourner, to go back, return.
retourner (se), to turn around.
retraite, *f.*, retreat.
retranchement, *m.*, intrenchment.
retrouver, to find again, find, meet again.
retrouver (se), to find oneself again, be again.
réunir, to gather, put together, unite, collect.
réunir (se), to meet.
réussir, to succeed, be successful.
revanche (en), on the other hand.
rêve, *m.*, dream.
réveil, *m.*, awakening.
réveiller, to awake.
réveiller (se), to wake up.
revendre, to sell again, resell.
revenir, to go back, come back, return.
revenu, *m.*, income.
revêtir, to put on, don.
revêtu -e, clad.
revoir, to see again
revoir (se), to see one another again.
révolté -e, revolted.
révolution, *f.*, revolution.
riche, rich, wealthy.
richesse, *f.*, wealth, richness, riches.
ridé -e, wrinkled.
rien, nothing, anything.
rigole, *f.*, trench, furrow, little ditch.
rigoureu-x -se, severe, rigorous.
rire, *m.*, laughter.
rire, to be pleasant, smile, laugh.
rire (se), to laugh at.
risquer, to risk, run the risk.
rival, *m.*, rival.
rivaliser, to rival, compete, vie.
rivière, *f.*, river.
robuste, strong, robust.
roc, *m.*, rock.
rocher, *m.*, rock.
roi, *m.*, king.
Romain -e, Roman.
rompre, to break.
rond -e, round.
ronfler, to roar (of stoves).
rosace, *f.*, rose, rose-work.
rosée, *f.*, dew.
rosier, *m.*, rosebush.
rotonde, *f.*, rotunda.
roue, *f.*, wheel.
rouge, red-hot, red.
rougir, to blush.
rouleau, *m.*, roll, roller.
roulement, *m.*, rolling, rumbling, roaring.
rouler, to roll, tumble.
roussin, *m.*, donkey.
route, *f.*, way, road, distance; **grande —**, highway; **faire la —**, to travel; **en —**, on the way; **se remettre en —**, to start out again.
rou-x -sse, red, reddish, tawny.
royal -e, royal.
ruban, *m.*, strip, ribbon.
ruche, *f.*, beehive.
rude, coarse, rude, hard.
rue, *f.*, street.
ruine, *f.*, ruin.
ruiner, to ruin.

ruisseau, *m.*, stream, gutter, brook.
rustique, rural, rustic.

S

sable, *m.*, sand.
sabotier, *m.*, wooden-shoe maker.
sabre, *m.*, sabre.
sac, *m.*, sack, bag.
sachant, *see* **savoir.**
sachez, *see* **savoir.**
sacrer, to crown.
sacrifice, *m.*, sacrifice.
sage, wise.
sagesse, *f.*, steadiness.
saillie, *f.*, repartee, witticism.
saint -e, saint. [burg.
Saint-Pétersbourg, Saint Peters-
saisir, to grasp, seize.
salade, *f.*, salad, lettuce, herb, green.
salaire, *m.*, salary, wages.
salé -e, salt.
salle, *f.*, hall, room.
saluer, to salute, hail.
samedi, *m.*, Saturday.
sang, *m.*, blood.
sang-froid, *m.*, coolness, self-control.
sanglant -e, bloody.
sans, without.
santé, *f.*, health.
sapin, *m.*, fir-tree.
sardine, *f.*, sardine.
satisfaction, *f.*, satisfaction.
satisfait -e, satisfied.
sauf, except.
saurez, *see* **savoir.**
saut, *m.*, leap, jump; **faire un —,** to leap, take a leap.
sauter, to jump, leap, explode; **faire —,** to blow up.
sauvage, savage, wild.
sauver, to save.
savant -e, scientist, savant, learned, scientific.
Savoie, *f.*, Savoy.
savoir, to know, be able, can, know how.
savourer, to relish.
sceau, *m.*, seal.
scène, *f.*, scene.
science, *f.*, science.
scrupuleusement, scrupulously.
sculpter, to carve.
sculpteur, *m.*, sculptor.
sculpture, *f.*, carving, sculpture.
s-ec -èche, dry.
sécher, to dry.
second, *m.*, third floor.
second -e, second.
secouer, to shake off, shake.
secourir, to help, succor.
secours, *m.*, help; **au —!** help!
secousse, *f.*, jerk, shock.
secret, *m.*, secret; **en —,** secretly.
secr-et -ète, secret.
seigle, *m.*, rye.
seigneur, *m.*, lord.
seize, sixteen.
séjour, *m.*, residence, seat, stay, sojourn.
sel, *m.*, salt.
semaine, *f.*, week.
sémaphore, *m.*, semaphore.
semblable, similar, like.
sembler, to seem.
semence, *f.*, seed.
semer, to strew, dot, scatter.
semoule, *f.*, farina, semoule.
sénateur, *m.*, senator.
sens, *m.*, sense, direction.
sentence, *f.*, sentence.
sentier, *m.*, path.
sentiment, *m.*, sentiment, feeling.
sentir, to feel.
sentir (se), to feel oneself.
séparer, to separate.
séparer (se), to part.
sept, seven.
septembre, *m.*, September.
septième, seventh.

série, *f.*, series.
serment, *m.*, oath.
serre, *f.*, green-house, hot-house.
serrer, to press.
serrer (se), to come close.
serrure, *f.*, lock.
serrurerie, *f.*, locksmith's art.
serrurier, *m.*, locksmith.
servante, *f.*, servant girl.
service, *m.*, service.
serviétte, *f.*, napkin.
servir, to serve, help.
servir (se), to use.
seuil, *m.*, threshold.
seul -e, alone, only, single.
seulement, only.
si, so, if.
siècle, *m.*, century.
siège, *m.*, siege.
siéger, to sit (of assemblies).
sien -ne, le, la; **siens, siennes, les**, his, hers, its.
sifflement, *m.*, whistling, hissing.
siffler, to whistle.
signal, *m.*, signal.
signature, *f.*, signature.
signe, *m.*, sign.
signer, to sign.
silence, *m.*, silence; **garder le —**, to remain silent.
silencieu-x -se, silent.
sillon, *m.*, hollow, furrow.
sillonner, to plough, furrow.
simple, simple, silly, single-minded.
simplement, simply.
simulé -e, sham.
singe, *m.*, monkey. [liar.
singuli-er -ère, singular, pecu-
sinon, if not.
sire, *m.*, Sire, sir.
site, *m.*, site, landscape, scenery.
situation, *f.*, situation.
situé -e, situate.
six, six.
sixième, sixth.
sobre, sober.
sœur, *f.*, sister.
soi, oneself, themselves.
soie, *f.*, silk.
soierie, *f.*, silk-making, silk.
soif, *f.*, thirst; **avoir —**, to be thirsty.
soigner, to care for, look after.
soigneusement, carefully.
soigneu-x -se, careful.
soi-même, oneself.
soin, *m.*, care, attention; **avoir —**, to be careful.
soir, *m.*, evening, night; **tous les —s**, every evening.
soirée, *f.*, evening.
soit, *see* **être**.
soixantaine, *f.*, about sixty.
soixante, sixty.
sol, *m.*, soil, territory, ground.
soldat, *m.*, soldier.
soleil, *m.*, sun.
solide, strong.
sombre, dark, somber.
somme, *f.*, sum.
sommeil, *m.*, sleep, sleepiness; **avoir —**, to be sleepy.
sommet, *m.*, summit, top.
son, *m.*, sound, ringing.
son, sa, ses, his, her, its.
songer, to think.
sonner, to ring, sound, blow (of horns).
sonore, sonorous.
sorte, *f.*, kind, sort; **de — que**, so that.
sortir, to go out, come out, take out, come.
sottement, foolishly.
soucieu-x -se, full of care, anxious.
souffert, *see* **souffrir**.
souffle, *m.*, breath, blowing.
souffler, to blow.
souffrance, *f.*, suffering.
souffrir, to suffer, stand, endure.
souhaiter, to wish, bid.
soulagement, *m.*, relief.

soulager, to relieve, facilitate.
soulever, to lift, raise.
soulever (se), to revolt, rise.
soulier, *m.*, shoe.
soumettre, to conquer, submit.
soupe, *f.*, soup.
souper, *m.*, supper.
souper, to sup, eat supper.
soupière, *f.*, soup tureen.
soupir, *m.*, sigh; **pousser un —**, to heave a sigh.
source, *f.*, spring.
sourire, *m.*, smile.
sourire, to smile.
souris, *f.*, mouse.
sous, under.
soutenir, to sustain, stand.
soutenir (se), to support oneself, stand up, help one another.
souterrain, *m.*, subterranean gallery (of mines).
soutien, *m.*, support, supporter.
souvenir, *m.*, remembrance, recollection.
souvenir (se), to remember.
souvent, often.
soyez, *see* **être**.
spacieu-x -se, spacious.
spectacle, *m.*, performance, spectacle.
spirale, *f.*, spiral.
splendide, splendid.
statue, *f.*, statue.
stérile, barren, sterile.
studieu-x -se, studious.
stupeur, *f.*, amazement, stupor.
su, *see* **savoir**.
subir, to suffer, undergo.
subit -e, sudden.
sublime, sublime.
succéder, to follow one another.
succéder (se), to follow one another.
succès, *m.*, success.
successivement, successively, in succession.
sucre, *m.*, sugar.
sud-est, *m.*, South-East.
suffire, to suffice, be sufficient.
suffocant -e, choking, suffocating.
Suisse, *f.*, Switzerland.
suisse, Swiss.
suite, *f.*, continuation, result; **à la —**, after, as a result; **tout de —**, at once, immediately; **à sa —**, after her, him.
suivant, according to.
suivant -e, next, following.
suivre, to follow.
sujet, *m.*, subject.
sultan, *m.*, Sultan.
superbe, superb.
supérieur -e, superior, high.
supplice, *m.*, execution.
supplier, to beseech, entreat, supplicate.
supposer, to suppose.
suprême, supreme.
sur, on, upon, over, in, from, at, towards.
sûr -e, sure, certain, safe; **bien —**, certainly.
sûrement, surely, certainly.
surlendemain, *m.*, the day after next, third day.
surmonter, to top, conquer, overcome.
surnommer, to surname.
surprendre, to surprise, take by surprise.
surpris -e, surprised.
surprise, *f.*, astonishment, surprise.
surtout, above all, especially.
sus (en), over and above.
sut, *see* **savoir**.
symbole, *m.*, symbol.
symétrique, symmetrical.

T

tabatière, *f.*, snuffbox.
table, *f.*, table; **se mettre à —**, to sit down at the table.
tableau, *m.*, painting, picture.

tabouret, *m.*, stool.
tâcher, to try, endeavor.
taille, *f.*, size, stature.
tailler, to cut, carve.
taire (se), to remain silent.
talent, *m.*, talent.
talus, *m.*, slope, declivity.
tandis que, while.
tant, so much, so many, as much, as many; **— . . . que**, as much . . . as.
tantôt, sometimes, about, almost; **— . . . —**, now . . . then.
tapis, *m.*, carpet.
tapisserie, *f.*, wall-paper.
tard, late; **plus —**, later.
tarder, to be long.
tardi-f -ve, late.
tas, *m.*, pile, heap.
tel -le, such.
télégraphe, *m.*, telegraph.
tellement, so, so much.
tempête, *f.*, tempest.
temps, *m.*, time, weather, while; **il fait beau —**, the weather is fine; **de — en —**, from time to time, now and then; **à —**, on time; **en même —**, at the same time.
tenailles, *f. plur.*, pincers.
tendre, tender, loving.
tendre, to extend, outstretch, hand out, hold out.
tendresse, *f.*, love, tenderness.
tenez, take, see here, look here; *also see* **tenir**.
tenir, to hold, keep, result; **ne — qu'à**, only to depend.
tenir (se), to hold one another, hold oneself, be; **— debout**, to stand up.
tente, *f.*, tent.
terme, *m.*, end.
terminer, to complete, finish.
terrain, *m.*, ground, land, territory.
terrasser, to throw down, fell.
terre, *f.*, ground, earth, clay, land; **pomme de —**, potato; **par —**, **à —**, on the ground, floor; **charbon de —**, coal.
Terre-Neuve, *f.*, Newfoundland.
terreur, *f.*, terror.
terrible, terrible.
territoire, *m.*, area, territory.
tête, *f.*, head; **tenir —**, to cope with, resist; **par —**, a head; **mal de —**, headache.
thermomètre, *m.*, thermometer.
tiède, mild, warm.
tien -ne, le, la; **tiens, tiennes, les**, thine.
tiens, look! well, why; *also see* **tenir**.
tiers, *m.*, third.
tigre, *m.*, tiger.
timide, timid, bashful.
timidement, timidly.
timidité, *f.*, bashfulness, timidity.
tirer, to draw, pull, get out.
tiroir, *m.*, drawer.
tisser, to weave.
tisserand, *m.*, weaver.
tisseur, *m.*, weaver.
titre, *m.*, title, right.
toi, thee, to thee, thou.
toile, *f.*, cloth, linen cloth; **— cirée**, oilcloth.
toit, *m.*, roof.
toiture, *f.*, roof.
tombe, *f.*, grave.
tombeau, *m.*, tomb, grave.
tomber, to fall; **laisser —**, to drop.
ton, ta, tes, thy.
tonnelle, *f.*, arbor.
tonnerre, *m.*, thunder; **coup de —**, clap of thunder.
torrent, *m.*, torrent.
tôt, early.
toucher, to touch, confine, receive.
toujours, always, ever.
tour, *f.*, tower.

tour, *m.*, trip, tour, lathe, turn; **faire le —**, to go around; **à son —**, in his turn; **— à —**, in turn, by turns.
tourbillon, *m.*, whirlwind, cloud (of smoke, dust); whirlpool.
tourbillonner, to whirl.
tourment, *m.*, torment.
tourmenté -e, anxious.
tournée, *f.*, trip, round.
tourner, to revolve, turn.
tournoi, *m.*, tournament.
tournoyer, to whirl, wheel round.
tout, all, very, very much, quite. **— en**, while; **du —**, at all.
tout -e, tous, toutes, all, every.
tout à fait, quite, entirely.
toutefois, however, nevertheless.
tracas, *m.*, difficulty, bustle.
trace, *f.*, trace, mark.
traduire, to translate.
tragédie, *f.*, tragedy.
trahison, *f.*, treason.
train, *m.*, railroad train; **bon —**, rapidly.
traîner, to carry, draw, drag.
trait, *m.*, feature, trait, stroke.
traité, *m.*, treatise, treaty.
traitement, *m.*, treatment.
traiter, to treat.
trancher, to cut, slice.
tranquille, easy, quiet.
tranquillement, quietly, tranquilly.
tranquillité, *f.*, quietness, tranquillity.
transformer, to transform.
transporter, to convey, transfer, carry, transport; **— de joie**, to be transported with joy.
travail, *m.*, work; **habits de —**, working clothes.
travailler, to work.
travailleu-r -se, worker.
travers (à), through, among, across.
traverse, *see* **chemin**.
traversée, *f.*, passage, crossing, trip.
traverser, to cross, pass through.
treillis, *m.*, netting; **— métallique**, wire netting.
tremblant -e, trembling.
trembler, to shake, tremble.
trempé -e, soaked, drenched.
trentaine, *f.*, about thirty, thirty.
trente, thirty.
trépassé -e, dead.
très, very.
tressaillir, to startle.
tresser, to weave.
triomphe, *m.*, triumph.
triste, sad.
tristement, sadly.
tristesse, *f.*, sadness.
trois, three; **à nous —**, three of us.
trompe, *f.*, horn, trunk (of elephants).
tromper (se), to mistake, be mistaken, make a mistake.
trop, too, too much, too many.
trot, *m.*, trot; **au —**, on a trot, trotting.
trotter, to trot.
trou, *m.*, hole.
trouble, *m.*, emotion, trouble.
troupeau, *m.*, herd, block.
troupes, *f. plur.*, troops, forces.
trouver, to find, meet, think.
trouver (se), to find oneself, be.
tuer, to kill.
tuer (se), to kill oneself, be killed.
tunnel, *m.*, tunnel.
tut, *see* **taire**.
tut-eur -rice, guardian.
tuyau, *m.*, pipe.
typhoïde, typhoid.

U

un -e, a, an, one.
unique, only, unique.
unir, to unite, connect.

usage, *m.*, usage, use.
user, to use.
usine, *f.*, factory, mill.
utile, useful.

V

vache, *f.*, cow.
va-et-vient, *m.*, going and coming, motion.
vagabond -e, vagabond, tramp.
vague, *f.*, wave.
vaillamment, valiantly.
vaillant -e, valiant, brave.
vain -e, vain; **en —**, in vain.
vaincre, to conquer, vanquish.
vainqueur, *m.*, victor, conqueror.
vaisseau, *m.*, vessel, ship.
valeur, *f.*, valor, courage, value, worth.
valide, good, valid.
valise, *f.*, valise.
vallée, *f.*, valley.
valoir, to be worth, be as good as, be equal to; **— mieux**, to be better; **— la peine**, to be worth while.
vannier, *m.*, basket-maker.
vapeur, *m.*, steamer, steamship.
vapeur, *f.*, steam; **bateau à —**, steamboat.
varié -e, varied.
vase, *m.*, receptacle, vase.
vaste, vast.
vaudra, *see* **valoir**.
vautour, *m.*, vulture.
vécu -e, *see* **vivre**.
veille, *f.*, the day before, eve.
veillée, *f.*, evening, sitting up.
veiller, to watch, nurse.
velours, *m.*, velvet.
vendange, *f.*, vintage.
vendangeu-r -se, vintager.
vendre, to sell.
vendre (se), to be sold, sell oneself.
venir, to come, happen; **faire —**, to send for.
vent, *m.*, wind.
vente, *f.*, selling, sale.
ver, *m.*, worm.
verdoyant -e, verdant, green.
verdure, *f.*, verdure.
verger, *m.*, orchard.
vérifier, to examine, verify.
véritable, real, true.
vermicelle, *m.*, vermicelli.
verrerie, *f.*, glasswares, glass-works.
verrou, *m.*, bolt.
vers, *m.*, verse, poetry.
vers, towards.
versant, *m.*, slope.
verser, to pour out, shed, pay.
vert -e, green.
vertu, *f.*, virtue.
vertueu-x -se, virtuous.
vêtement, *m.*, clothing, garment; **—s de rechange**, spare clothes.
vêtu -e, clothed, clad.
veu-f -ve, widower, widow.
veux, *see* **vouloir**.
vice, *m.*, vice.
victime, *f.*, victim.
victoire, *f.*, victory; **remporter une —**, to get a victory.
victorieu-x -se, victorious.
vie, *f.*, life, living.
vieil, *see* **vieux**.
vieillard, *m.*, old man, old people.
vieux, **vieil -le**, old.
vi-f -ve, keen, alive, vivid, sharp, ardent, eager.
vigilant -e, vigilant.
vigne, *f.*, grape-vine.
vigneron -ne, wine-grower, wine-maker.
vignoble, *m.*, vineyard.
vigoureu-x -se, vigorous, strong.
village, *m.*, village.
villageois -e, villager.
ville, *f.*, city, town; **Hôtel de —**, City Hall.
vin, *m.*, wine.
vingt, twenty.

vingtaine, *f.*, score, twenty.
violence, *f.*, violence.
violon, *m.*, violin.
virent, *see* **voir.**
visage, *m.*, face, visage.
viser, to sign.
visière, *f.*, visor (of helmets).
visite, *f.*, visit, call.
visiter, to look over, visit.
visiteu-r -se, visitor, sightseer.
vite, quickly; **au plus —,** as fast as possible.
vitrine, *f.*, show-window, window.
vivacité, *f.*, vivacity, quickness.
vive, long live.
vivement, deeply, keenly.
vivre, to live.
vivres, *m. plur.*, provisions, food.
vœu, *m.*, wish, vow.
voici, here is, here are, this is; **nous —,** here we are.
voie, *f.*, way.
voilà, there is, are, behold, here is.
voile, *f.*, sail.
voir, to see; **faire —,** to show.
voir (se), to be seen, see oneself.
voisin -e, neighbor, near by; **— de,** near.
voiture, *f.*, wagon, carriage, vehicle, coach.
voiturier, *m.*, waggoner.
voix, *f.*, voice; **à haute —,** aloud; **d'une même —,** together; **à demi—,** in a low voice.
vol, *m.*, theft.
volaille, *f.*, poultry.
volcan, *m.*, volcano.
volcanique, volcanic.
volet, *m.*, shutter.
volière, *f.*, aviary, large birdcage.
volonté, *f.*, will, wish; **de bonne —,** willingly.
volontiers, with pleasure, willingly.
volume, *m.*, volume.
votre, vos, your.
vouloir, to wish, will; **— bien,** to like, be willing.
vous, you, to you.
vous-même, yourself; **—s,** yourselves.
voûte, *f.*, nave, arch, vault.
voûté -e, bent.
voyage, *m.*, voyage, trip, transportation, travelling.
voyager, to travel.
voyageu-r -se, traveller.
vrai -e, true, genuine, real, right.
vraiment, truly, really.
vue, *f.*, sight, view.

W

wagon, *m.*, coach (of railroads).

Y

y, there, it, to it, them, to them, of it; **il — a,** there is, there are, ago; **il — avait,** there was, there were, ago.
yeux, *plur. of* **œil; de tout ses —,** eagerly.

Heath's Modern Language Series.

ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

Easy Selections for Sight Translation (Mansion). 15 cts.
Ségur's Les Malheurs de Sophie (White). Vocabulary. 45 cts.
French Fairy Tales (Joynes). Vocabulary and exercises. 35 cts.
Saintine's Picciola. With notes and vocabulary by Prof. O. B. Super. 45 cts.
Mairêt's La Tâche du Petit Pierre (Super). Vocabulary. 35 cts.
Bruno's Les Enfants Patriotes (Lyon). Vocabulary. 25 cts.
Bruno's Tour de la France par deux Enfants (Fontaine). Vocabulary. 45 cts.
Verne's L'Expédition de la Jeune Hardie (Lyon). Vocabulary. 25 cts.
Gervais Un Cas de Conscience (Horsley). Vocabulary. 25 cts.
Génin's Le Petit Tailleur Bouton (Lyon). Vocabulary. 25 cts.
Assolant's Aventure du Célèbre Pierrot (Pain). Vocabulary. 25 cts.
Assolant's Récits de la Vieille France. Notes by E. B. Wauton. 25 cts.
Muller's Grandes Découvertes Modernes. 25 cts.
Récits de Guerre et de Révolution (Minssen). Vocabulary. 25 cts.
Bedollière's La Mère Michel et son Chat (Lyon). Vocabulary. 25 cts.
Legouvé and Labiche's Cigale chez les Fourmis (Witherby). 20 cts.
Labiche's La Grammaire (Levi). Vocabulary. 25 cts.
Labiche's Le Voyage de M. Perrichon (Wells). Vocabulary. 30 cts.
Labiche's La Poudre aux Yeux (Wells). Vocabulary. 30 cts.
Lemaitre, Contes (Rensch). Vocabulary. 30 cts.
Dumas's Duc de Beaufort (Kitchen). Vocabulary. 30 cts.
Dumas's Monte-Cristo (Spiers). Vocabulary. 40 cts.
Berthet's Le Pacte de Famine. With notes by B. B. Dickinson. 25 cts.
Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813 (Super). Vocabulary. 45 cts.
Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan (Lyon). 25 cts.
France's Abeille (Lebon). 25 cts.
Moinaux's Les deux Sourds (Spiers). Vocabulary. 25 cts.
La Main Malheureuse (Guerber). Vocabulary. 25 cts.
Enault's Le Chien du Capitaine (Fontaine). Vocabulary. 35 cts.
Trois Contes Choisis par Daudet (Sanderson). Vocabulary. 20 cts.
Desnoyer's Jean-Paul Choppart (Fontaine). Vocabulary. 40 cts.
Selections for Sight Translation (Bruce). 15 cts.
Laboulaye's Contes Bleus (Fontaine). Vocabulary. 35 cts.
Malot's Sans Famille (Spiers). Vocabulary. 40 cts.
Meilhac and Halévy's L'Été de la St.-Martin (François). Vocab. 25 cts.

Heath's Modern Language Series.

INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)